

LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR
(1843)



ACTE 1^{er}, SCÈNE XII.

ALEXANDRE DUMAS

Les demoiselles de Saint-Cyr
comédie en cinq actes

Théâtre-Français. – 25 juillet 1843.

LE JOYEUX ROGER
2014

Cette édition a été établie à partir de l'édition originale,
Paris, Marchant, 1843.

ISBN : 978-2-923981-87-1

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Mon cher Éditeur,

Je ne fais ordinairement de préface qu'à celles de mes pièces qui tombent ; c'est une habitude que nous avons prise, nous autres auteurs dramatiques, pour faire croire que nos pièces ont réussi. Je vous révèle ici les secrets du métier ; mais comme cette lettre est pour vous seul, je n'y vois pas d'inconvénient.

Or, comme la comédie des *Demoiselles de Saint-Cyr* a réussi, ne vous attendez à aucune préface ; ce sera pour ma première chute, je vous le promets.

Cependant vous ne perdrez pas tout, et au lieu d'une préface vous aurez une postface. Cette postface sera, si vous le voulez bien, ma réponse à la lettre du spirituel critique du *Journal des Débats*.

Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas vous donner cette lettre inédite : il est vrai qu'elle n'a été insérée que dans *la Presse*, ce qui lui donne à peu près le mérite de la nouveauté.

Sur ce, mon cher Éditeur, je prie Dieu qu'il vous prenne, vous et les *Demoiselles de Saint-Cyr*, dans sa sainte et digne garde.

ALEXANDRE DUMAS.

DISTRIBUTION

Le DUC D'ANJOU, petit-fils de Louis XIV	M. Brindeau
ROGER, vicomte de Saint-Hérem	M. Firmin
HERCULE DUBOULOY, fils d'un fermier général	M. Régnier
Le DUC D'HARCOURT, ambassadeur du roi à Madrid	M. Fonta
COMTOIS, domestique de Roger	M. Riché
Un exempt de la prévôté	M. Robert
Un huissier	M. Mathien
Un valet	M. Alexandre
Mademoiselle CHARLOTTE DE MÉRIAN, pensionnaire à Saint-Cyr	M ^{lle} Plessy
Mademoiselle LOUISE MAUCLAIR, idem	M ^{lle} Anaïs Aubert

À Saint-Cyr, au mois de décembre 1700.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un petit pavillon attenant aux bâtiments de Saint-Cyr. En face du public, au fond, une fenêtre. À gauche, une porte. À droite, une autre porte qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse voir quelques degrés conduisant à une sortie. Au premier plan, à droite, une fenêtre grillée donnant sur une petite rue de village.

La scène se passe à Saint-Cyr, au mois de décembre 1700.

Scène première

Charlotte de Mérian, seule, entrant par la porte à gauche.

Elle fait deux ou trois pas sur la pointe du pied, écoute et regarde si elle est bien seule. Sept heures sonnent.

Il m'a dit, en passant auprès de moi : Demain, pendant la récréation de sept heures, allez dans la petite salle bleue, levez le tapis de la table, vous y trouverez une lettre ; au nom du ciel, lisez-la ! J'ai quitté Louise, sous prétexte de monter à ma chambre et je suis venue... (Tâtant le tapis.) C'est ici qu'elle doit être... Je la sens... la voilà !... Mon Dieu, que faire ?... La prendre... c'est bien mal ! la laisser... c'est bien imprudent !... Si cette lettre était trouvée par quelque sous-maîtresse, et que par malheur mon nom fût dans cette lettre... Oh ! madame de Maintenon est si sévère !... Mais, au fait, je puis me tromper, ce n'est peut-être point une lettre que je sens là... Comment pourrait-il entrer à Saint-Cyr, où aucun homme ne pénètre, excepté Sa Majesté et les princes du sang ? (Elle lève le tapis.) Si fait, c'est bien une lettre... Aurait-il osé se confier à quelqu'un ?... (S'éloignant.) Oh ! non ! bien décidément, je ne la prendrai pas... Celui qui l'a apportée, quel qu'il soit, viendra chercher une réponse ; cette lettre lui sera rendue... Il n'y a donc rien à craindre... Non, non, je ne la prendrai pas... Mon pauvre cœur n'est déjà que trop enclin à répondre à cet amour que m'expriment ses yeux ; que serait-ce donc si je lisais ce qu'il m'écrit !

Scène II

Charlotte, Louise Maucclair.

Au moment où Charlotte a levé le tapis, Louise Maucclair à paru à la porte ; elle a vu la lettre, et, tandis que Charlotte, dans sa crainte de céder à la tentation, s'est éloignée de la table, Louise s'en est approchée, a pris la lettre et l'a décachetée.

LOUISE, lisant tout haut

« Chère Charlotte !... »

CHARLOTTE, se retournant

Grand Dieu ! Louise, que fais-tu ?... Tu as décacheté cette lettre !

LOUISE

Eh bien, sans doute, je l'ai décachetée.

CHARLOTTE

Et moi qui ne voulais pas la lire !... Moi qui ne voulais pas même savoir ce qu'elle contient !

LOUISE

Eh bien, n'écoute pas... je lirai pour moi... (Lisant.) « Chère Charlotte... »

CHARLOTTE

Oh ! mon Dieu ! il croira que c'est moi qui l'ai ouverte !

LOUISE

Eh bien, le beau malheur ! Mais où veux-tu donc en venir ? mais qu'espères-tu donc, en repoussant comme cela la fortune qui vient à toi ?... Comment ! il est jeune ; comment ! il est noble ; comment ! il est beau ; comment ! il est riche ; comment ! il est amoureux, et tu ne veux pas lire ses lettres ?

CHARLOTTE

Mais tu sais donc de qui il est question ?

LOUISE

Oh ! comme je n'ai pas remarqué, n'est-ce pas, qu'aux dernières représentations d'*Esther* il n'avait d'yeux que pour toi ?

CHARLOTTE

Alors, tu crois que le vicomte de Saint-Hérem... ?

LOUISE

Est amoureux fou de mademoiselle Charlotte de Mérian ;
voilà ce que je crois.

CHARLOTTE

Et sur quoi fondes-tu cette croyance ?

LOUISE

Comme je te l'ai dit, sur ce qu'il n'a pas cessé une seconde de te regarder pendant tout le temps que tu es restée en scène... Tu comprends, moi qui n'avais pas l'honneur de représenter comme toi Esther, mais qui faisais purement et simplement un garde du roi Assuérus, personnage parfaitement muet, et qui n'a pas à s'occuper d'autre chose que de tenir sa hallebarde de la manière la plus formidable possible, j'ai eu le temps de regarder tout cela ; et je me suis dit, à part moi : Merci, monsieur le vicomte, soyez le bienvenu !

CHARLOTTE

Que veux-tu dire ? Je ne te comprends pas, moi !

LOUISE

Mais tu sais bien ce qui est convenu entre nous.

CHARLOTTE

Ah ! oui, tes rêves.

LOUISE

Mes rêves ? Allons donc !... Laisse-toi conseiller par moi, et mes rêves deviendront de belles et bonnes réalités.

CHARLOTTE

Et si, au lieu de nous préparer cet avenir brillant que tu espères, tes conseils allaient nous perdre ?

LOUISE

Mais que veux-tu qui nous arrive de pis que de rester ici, mon Dieu ? Faut-il que je te répète pour la vingtième fois ce qui nous attend : Toi, avec un nom, et sans fortune; moi, sans fortune et sans nom. À toi, on te pendra au cou un beau ruban bleu avec une croix au bout, et l'on te fera chanoinesse ! C'est très-amusant, d'être chanoinesse, tu verras... Moi, on me fera sous-maîtresse, comme l'était ma pauvre mère, ce qui est bien plus amusant

encore. Tandis que, si tu veux bien consentir à te laisser aimer de ce jeune homme qui t'adore, il t'épouse, il te fait vicomtesse, il te donne cent mille écus de rente, des chevaux, un hôtel, tes entrées à la cour ; tu me prends avec toi, tu me produis... Je fais une passion à mon tour... et j'épouse...

CHARLOTTE

Voyons, qui épouses-tu, toi ?

LOUISE

J'épouse un beau seigneur sans fortune, ou un fermier général laid ; mais riche à millions ! Après cela, tu comprends, si la fortune et la beauté se trouvent ensemble, j'en prendrai mon parti... Ce que j'en dis, c'est seulement pour ne pas demander au ciel trop de choses à la fois.

CHARLOTTE

Tu es folle, ma pauvre Louise.

LOUISE

Folle ?... Écoute. (Lisant.) « Chère Charlotte ! je n'ai pas besoin de vous dire que je vous aime, vous le savez. » Oui, tu le sais. « Mais ce que vous ne savez pas, c'est que je donnerais la moitié de ma vie pour passer l'autre avec vous. » La moitié de sa vie, entends-tu cela ? « Sans doute, de grands obstacles peuvent s'opposer à notre union ; mais, ces obstacles, je les surmonterai. » Il les surmontera ; c'est écrit. « Daignez seulement ne pas me regarder avec trop de rigueur, et je me charge de tout. » Il se charge de tout !... Eh bien, comme c'est commode cela, hein ?... « Si vous ne voulez pas me désespérer tout à fait, venez donc, ce soir, de sept à huit heures dans la même salle où vous avez trouvé cette lettre ; j'ai des moyens de m'y rendre que personne ne connaît et qui ne peuvent vous compromettre. Signé : Roger, vicomte de Saint-Hérem. » Ah ! si l'on m'écrivait une pareille lettre, à moi !...

CHARLOTTE

Mais tu ne sais pas ce qu'on m'a dit du vicomte, Louise... On m'a dit que c'était un mauvais sujet à qui les promesses ne coûtent rien.

taient rien, et qui avait déjà perdu plusieurs pauvres filles qui avaient cru à son amour.

LOUISE

Bah ! bah ! bah ! on dit ces choses-là de tous les hommes, et c'est beaucoup s'il y en a les trois quarts qui le méritent.

CHARLOTTE

Mais, si Roger faisait partie de ceux-là, s'il n'était pas sincère ?

LOUISE

Il faudrait le forcer à l'être.

CHARLOTTE

Si c'était une intrigue qu'il désirât entamer, et non un mariage qu'il voulût accomplir ?

LOUISE

Une fois l'intrigue entamée, je me charge du mariage, moi !

CHARLOTTE

Comment feras-tu ?

LOUISE

J'ai prévu le cas, et j'ai là un petit projet !...

CHARLOTTE

Non, vois-tu, Louise, il vaut mieux recacheter cette lettre, la remettre à la même place, et, lorsqu'il reviendra, il croira que je ne l'ai pas lue.

LOUISE

Écoute...

CHARLOTTE

Du bruit !...

LOUISE

On vient de ce côté.

CHARLOTTE

C'est lui... Je me sauve !...

LOUISE

Comment, tu te sauves ?

CHARLOTTE

Oui ; si je restais, si je le voyais, si je lui parlais, il lirait trop

facilement dans mes yeux ce qui se passe dans mon cœur... Reste, toi ; dis-lui que je n'ai pas voulu lire sa lettre... dis-lui que je ne l'aime pas... dis-lui qu'il est inutile qu'il conserve aucun espoir.

LOUISE

Très-bien ! as-tu encore autre chose à lui dire ?...

CHARLOTTE

Dis-lui... Adieu, le voilà !

(Elle se sauve.)

Scène III

Roger, Louise.

ROGER, voyant Charlotte qui s'enfuit,
et s'élançant après elle

Charlotte ! Elle me fuit !... (S'arrêtant à la porte de gauche et se retournant vers Louise.) Pardon, mademoiselle ; mais vous, son amie, vous que je vois toujours avec elle, vous pouvez m'expliquer d'où viennent cette crainte, cet effroi ?

LOUISE

Rien de plus facile, monsieur.

ROGER

N'aurait-elle point reçu ma lettre ?

LOUISE, montrant la lettre

La voilà.

ROGER, avec joie

Oh ! elle l'a lue !

LOUISE

D'un bout à l'autre.

ROGER, soupirant

Alors, c'est qu'elle ne m'aime pas.

LOUISE

Pourquoi n'aimerait-elle pas M. le vicomte ?

ROGER

Puisqu'elle se sauve quand j'arrive !

LOUISE

Où M. le vicomte de Saint-Hérem a-t-il vu qu'on ne fuit que

les gens que l'on déteste ?

ROGER, avec enthousiasme

Que me dites-vous là ?... Serait-il vrai ?... Quoi ! la crainte seule de laisser pénétrer des sentiments... ? Oh ! mademoiselle, dans ce cas, je serais le plus heureux des hommes !

LOUISE

Un instant, un instant ! Je ne dis pas tout à fait cela.

ROGER

Que dites-vous, alors ?

LOUISE

Je dis que Charlotte est une jeune fille de naissance, élevée ici sous la protection spéciale de madame de Maintenon ; je dis que madame de Maintenon lui a promis un chapitre... Vous comprenez, monsieur, un chapitre ! et qu'avant de perdre une aussi belle carrière que celle de chanoinesse, elle voudrait savoir, ou plutôt, moi, son amie, sa directrice, son Mentor, je voudrais savoir ce qu'elle pourrait trouver en échange.

ROGER

Doutez-vous que mes vœux ne soient honorables, mademoiselle ?...

LOUISE

Non ; mais vous êtes riche, monsieur le vicomte, vous jouissez d'une grande faveur près de monseigneur le duc d'Anjou, avec lequel vous avez été élevé comme menin ; votre famille peut avoir rêvé pour vous un très-brillant mariage ; de sorte que, si la pauvre Charlotte vous aime, je n'en sais rien et je ne le dis pas ; si elle consent à vous voir, elle se compromet ; car tout se sait, monsieur, surtout à Saint-Cyr ; et, une fois compromise, elle perd la faveur de madame de Maintenon et l'espoir même d'être chanoinesse.

ROGER

Mais, enfin, par quelles promesses puis-je la rassurer ? par quels serments puis-je la convaincre ?

LOUISE

Oh ! ce sera difficile, car je dois vous prévenir qu'elle a en

moi une amie des plus exigeantes.

ROGER

Et vous agissez sagement, mademoiselle... On ne saurait avoir trop de défiance... Il y a tant de mauvais sujets qui se font un jeu de tromper la candeur et la vertu ! Mais moi !... oh ! ne me confondez pas avec ces pervers... Mes vues sont pures... légitimes !... une union sacrée... un mariage que je serai fier de proclamer devant tous... Pas tout de suite, par exemple... non... des motifs puissants... des raisons de famille qu'elle connaîtra, lui feront aisément comprendre... Mais ce mystère... mon orgueil saura le dévoiler bientôt.

LOUISE

Un mariage secret ? M. le vicomte, c'est bien grave. D'ailleurs, Charlotte y consentirait, et je dois vous dire d'avance, moi qui la connais, quelle n'y consentira pas... Charlotte y consentirait, qu'il faut sortir d'ici pour se marier secrètement.

ROGER

Oh ! que cela ne l'inquiète pas : j'entre ici et j'en sors comme je veux.

LOUISE, tristement

Vous êtes bien heureux, vous !

ROGER

Maintenant, mademoiselle, voyons, êtes-vous rassurée ?

LOUISE

Pas encore tout à fait... Mais, enfin la position se dessine.

ROGER

Eh bien ! alors, je vous en prie, je vous en supplie, soyez mon interprète près d'elle, dites-lui que je l'aime, que je l'adore, que je meurs si je ne la revois pas... que je l'attends, dans une heure, ici, pour la rassurer sur toutes ses craintes, pour combattre tous ses scrupules.

LOUISE

C'est bien, monsieur, nous y serons.

ROGER

Ah ! vous aussi ?

LOUISE

Sans doute ; oh ! je ne quitte pas mon amie... ne vous ai-je pas dit que je suis son Mentor ?

ROGER, à part

Oh ! le petit démon !

LOUISE, à part

Je le gêne, à ce qu'il paraît... Ah ! ah !... Charlotte pourrait bien avoir raison.

ROGER, prenant son parti

Venez, je vous attends...

LOUISE

Oh ! nous ne nous engageons à rien !... Nous ferons ce que nous pourrons, voilà tout ce que je promets... (Avec une grande révérence.) Monsieur le vicomte, à l'honneur de vous revoir.

ROGER, avec un profond salut

Mademoiselle... au plus tôt possible.

Scène IV

Roger, seul.

Eh bien, mais voilà un singulier petit lutin, fort gentil, ma foi ! mais qui cependant ne laisse pas que de me gêner un peu. Simple, naïve et aimante, comme l'est Charlotte, j'aurais eu bon marché d'elle... mais, avec un auxiliaire comme celui-là, diable !... la chose devient plus malaisée !... Eh bien, vicomte, qu'est-ce que cela ? Une difficulté, voilà tout ! Tu te plaignais hier, à tes amis, qu'on n'en trouvait plus, de difficultés. Vicomte, tu n'es donc qu'un fat ? Palsambleu ! si je m'étais douté de cela, j'aurais pris mes mesures, moi ! Je me serais muni d'un Télémaque, puisqu'elle a un Mentor... rien n'était plus facile... et alors je... (Regardant par la fenêtre.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois ?... Mais non !... mais si !... (Ouvrant la fenêtre.) Dubouloy, mon ami, je suis sauvé. (Appelant.) Dubouloy ? Dubouloy ?

DUBOULOY, dans la rue

Hein ? qui m'appelle ?

ROGER

Moi.

DUBOULOY

Saint-Hérem ?... que me veux-tu ?

ROGER

Viens me rejoindre, et je te le dirai. (Jetant une clef par la fenêtre grillée.) Tiens, voilà la clef de la petite porte du jardin ; celle du pavillon où je suis est ouverte. Prends garde qu'on ne te voie... Viens vite !

DUBOULOY

J'accours.

ROGER, seul

Voilà mon homme ! je l'aurais fait faire exprès qu'il n'aurait pas été mieux confectionné ! Ah ! mademoiselle de Mérian, vous avez un auxiliaire ; eh bien, moi, j'ai un allié !

Scène V

Roger, Dubouloy.

DUBOULOY

Me voilà, mon cher ami ; que me veux-tu ? Parle vite, je suis pressé.

ROGER

D'abord, la clef de la porte.

DUBOULOY, la lui donnant

La voici.

ROGER

Et tu as refermé... ?

DUBOULOY

À double tour. Diable ! un séjour comme celui-ci, il ne faut pas laisser le premier venu... Mais, à propos de cela, comment et pourquoi t'y trouvé-je ?

ROGER

Par ordre du duc d'Anjou.

DUBOULOY

Tu me rassures.

ROGER

Une affaire importante. Mais, avant tout, bonjour, mon cher Dubouloy.

DUBOULOY

Bonjour, mon cher Saint-Hérem, bonjour ! mais...

ROGER, l'examinant

Ah ça ! dis-moi donc, comme te voilà magnifique !

DUBOULOY

Mon cher, je me marie.

ROGER

Quand cela ?

DUBOULOY

Dans deux heures.

ROGER

Un beau mariage ?

DUBOULOY

Une fille de noblesse, qui n'est pas riche, mais qui a des parents en cour, lesquels se sont engagés à obtenir pour moi une charge que je payerai. De cette façon, j'aurai du moins un titre.

ROGER

Lequel ?

DUBOULOY

Gobeletier du roi ; c'est l'ambition de mon père, comme tu sais : il veut que je fasse souche, le brave homme.

ROGER

Et j'espère que, dans cette occasion solennelle, le bonhomme Dubouloy se conduit bien ?

DUBOULOY

Oh ! je n'ai rien à dire ; il m'a donné, avant-hier, cinquante mille livres de rente, par bon contrat, et son hôtel de la rue de Verneuil.

ROGER

Tiens ! près du mien.

DUBOULOY

Précisément ; si c'est cela que tu voulais savoir, maintenant

que tu le sais, adieu, mon ami ! et, quand je serai marié, ce qui ne sera pas long, ne viens pas trop souvent voir ma femme, tu me feras plaisir... Du reste, toujours à ton service... Tu sais, Oreste et Pylade... Euryale et Nisus... Damon et Pythias.

ROGER, le retenant

Mais, dis-moi donc, mon cher Pythias, comment, te mariant dans deux heures, étais-tu là à te promener près du mur, sur la grande route ?

DUBOULOY

Mon cher, j'attends ce drôle de Boisjoli, tu sais, mon valet de chambre, que j'ai envoyé à Paris chercher ma corbeille de noces, et qui sera resté à se griser dans quelque cabaret ; de sorte qu'impatient de voir les belles choses que je donne à ma future, j'ai fait mettre les chevaux au carrosse, et je suis moi-même venu voir s'il n'arrivait pas ; mais, tu comprends, mon ami, comme je me marie dans deux heures...

ROGER, réfléchissant

Dans deux heures...

DUBOULOY, tirant sa montre

Dans deux heures vingt-cinq minutes.

ROGER

Eh bien, mais tu as encore le temps, ce me semble.

DUBOULOY

Mon ami, tu ne sais pas ce que c'est que de se marier ; on est sur des charbons... on ne peut pas tenir en place... on brûle.

ROGER

Mais tu es donc amoureux de ta femme ?

DUBOULOY

Moi ?... Je l'ai vue hier pour la première fois, en signant le contrat de mariage.

ROGER

Et jolie ?

DUBOULOY, hochant la tête

Hé ! hé ! hé !

ROGER

Belle ?

DUBOULOY

Majestueuse, mon ami !... majestueuse, c'est le mot.

ROGER

Diab!e !

DUBOULOY

Tu comprends donc...

ROGER

Dubouloy, mon ami, écoute : je...

DUBOULOY

Mon ami, je devine à ta voix que tu vas me demander un service.

ROGER

Tu sais que c'est à toi que je m'adresse toujours en pareil cas.

DUBOULOY

Et je t'en suis bien reconnaissant ; mais, aujourd'hui...

ROGER

Toutes les fois que j'ai eu besoin d'argent, avant que mon père m'eût rendu ses comptes...

DUBOULOY

Tu as eu recours à moi... ce qui était fort honorable pour un vilain ; je comprends.

ROGER

Quand je me suis battu avec le marquis de Montaran, et qu'il m'a fallu un second, à qui me suis-je adressé ?

DUBOULOY

À moi... ce qui était toujours fort honorable pour un vilain. J'ai même reçu, à cette occasion, du baron de Bardanne, un certain coup d'épée qui m'a fait quelque bien dans le monde, et dont je te serai reconnaissant toute ma vie. Un charmant garçon, que ce baron de Bardanne.

ROGER

Eh bien, mon ami, un service, un dernier service !

DUBOULOY

Parle, et, si la chose est en mon pouvoir...

ROGER

Tu as encore deux heures vingt-cinq minutes de liberté ?

DUBOULOY, tirant sa montre

C'est-à-dire je n'ai plus que deux heures vingt minutes ; voilà cinq minutes que nous sommes ensemble... Tu comprends, un futur, cela doit marcher à la seconde, être réglé comme une montre. Elle est jolie, ma montre, n'est-ce pas ? Un cadeau du papa Dubouloy. Tu dis donc ?...

ROGER

Je te dis que je te demande une heure vingt minutes.

DUBOULOY

Comment ! sur mes deux heures vingt ?

ROGER

Eh bien, oui... Il te restera une heure ; c'est plus qu'il ne te faut, ce me semble, pour retourner d'ici au château de ton père.

DUBOULOY

Mon ami, demande-moi ce que tu voudras ; mais, dans ce moment-ci, tu comprends... Enchanté de t'avoir vu. Bonsoir !

ROGER

Dubouloy, tu ne sais pas ce que tu perds.

DUBOULOY

Moi, je perds quelque chose ?

ROGER

Une aventure qui t'aurait fait plus d'honneur encore que ton coup d'épée.

DUBOULOY

Vraiment ! voyons, de quoi s'agit-il ?

ROGER

Sache donc que je fais la cour à une charmante personne ; mais, malheureusement, elle est sans cesse accompagnée d'une amie.

DUBOULOY

Je comprends : il faudrait opérer une diversion, éloigner ou

occuper l'obstacle

ROGER

C'est cela même.

DUBOULOY

Mon ami, comment veux-tu, moi qui vais me marier dans deux heures ?...

ROGER

Raison de plus, mon cher ! tu seras à la hauteur de la situation, et, quand tu reviendras près de ta femme, tu auras du feu, du génie, tu seras sublime, et elle croira que tu es amoureux d'elle.

DUBOULOY

Tiens, c'est une idée, cela !

ROGER

Sans compter, dis-moi donc, mon cher, qu'il y aura peu de jeunes seigneurs à la mode à qui pareille aventure soit arrivée. Comment ! tu pourras dire qu'une heure avant ton mariage, tu étais à Saint-Cyr, où le roi et les princes du sang entrent seuls, comprends-tu ? tu pourras dire que tu étais à Saint-Cyr, mauvais sujet, faisant la cour à une des brebis de madame de Maintenon.

DUBOULOY

Le fait est que c'est drôle !

ROGER

Mon cher, c'est du Lauzun tout pur.

DUBOULOY

Mais, si ma femme sait cela, que dira-t-elle ?

ROGER

Elle dira que tu es un infâme roué, et elle t'adorera.

DUBOULOY

Tu crois ?

ROGER

Elle t'adorera... Parbleu ! elle serait bien difficile !

DUBOULOY

Eh bien, ça ne fera pas mal ; car elle n'a pas l'air de m'adorer infiniment.

ROGER

Ta femme ?

DUBOULOY

Oh ! quand je dis cela, je ne fais que préjuger... Voyons, au moins, celle à qui il faut que je fasse la cour ; l'obstacle, tu sais, l'obstacle est-il joli ?

ROGER

Elle est charmante !

DUBOULOY

Petite ou grande ?

ROGER

Petite.

DUBOULOY

Tiens ! je l'aurais mieux aimée grande ; j'aime les grandes femmes, moi. Cheveux blonds ou noirs ?

ROGER

Châtains.

DUBOULOY

Châtains ? une nuance que je ne peux pas souffrir. Et elle s'appelle ?

ROGER

Je n'en sais rien.

DUBOULOY

Comment ! tu n'en sais rien ? Alors...

ROGER

Qu'importe, mon cher ! on devient amoureux d'un coup d'œil, d'un regard. La sympathie...

DUBOULOY

Allons ! va pour la sympathie.

ROGER

Tu consens ?

DUBOULOY

Est-ce que je puis te refuser quelque chose ? Ce cher Roger !

ROGER

Merci.

DUBOULOY

Mais, tu comprends, je n'ai plus qu'une heure dix minutes à te donner.

ROGER

C'est plus de temps qu'il ne nous en faut, et tu seras libre auparavant. (Écoutant.) Attends donc !

DUBOULOY

Qu'est-ce ?

ROGER

On vient.

DUBOULOY

Ce sont elles ! j'en suis sûr... mon cœur bat.

ROGER, désignant la droite

Non, c'est de ce côté ; ce ne peut être que le duc d'Anjou.

DUBOULOY, se dirigeant à droite

Je me sauve alors.

ROGER

Pas par là !... il ne faut pas qu'il te voie.

DUBOULOY, indiquant la gauche

Alors, par ici.

ROGER

Malheureux ! tu vas dans les dortoirs.

DUBOULOY

Mais où me cacher ? Pas une armoire, pas une table.

ROGER

Ah ! cette fenêtre !

DUBOULOY

Eh bien ?

ROGER

Saute.

DUBOULOY, effrayé

Sauter ? Par exemple !

ROGER

Huit ou dix pieds, voilà tout.

DUBOULOY

Et si l'on me voit, s'il y a des pièges à loup ?

ROGER

Sois tranquille, il n'y a rien de tout cela.

DUBOULOY, montant sur la fenêtre

Ah ! Roger, tu peux te vanter...

ROGER, le poussant

Va donc ! voilà le prince... Saute ! Il était temps !

Scène VI

Roger, le duc d'Anjou.

LE DUC, entrant par la droite

À merveille ! le premier au rendez-vous. Je te reconnais bien là, Roger.

ROGER

Votre Altesse est petit-fils de Louis XIV, et, en cette qualité, monseigneur ne doit ni ne peut attendre.

LE DUC

Enfin ! j'ai donc un moment de liberté ! Madame de Maintenon vient d'entrer dans son oratoire. Ici, nous n'avons pas à craindre de fâcheux... Voyons, Saint-Hérem, parle vite ; as-tu vu madame de Montbazon ?

ROGER

Oui, et je lui ai rendu le portrait qu'elle avait donné à Votre Altesse.

LE DUC

En échange, t'a-t-elle remis mes lettres ?

ROGER

Les lettres de monseigneur sont à sa terre de Saint-Leu. Elle est allée les chercher ce soir ; et, demain matin elles seront chez moi.

LE DUC

Pour sûr ?

ROGER

Elle m'en a donné sa parole.

LE DUC

Juge de quelle importance est pour moi la remise de ces lettres, Roger, au moment de partir pour l'Espagne.

ROGER

Votre Altesse part ? et quand cela ?

LE DUC

Après-demain, et tu conçois : je vais épouser la fille du duc de Savoie ; si ces lettres...

ROGER

Que monseigneur se rassure ; ces lettres seront chez moi demain avant dix heures. Seulement, que Votre Altesse veuille bien me dire où j'aurai l'honneur de la voir : à Marly, à Versailles, aux Tuileries ?...

LE DUC

Écoute... Je vais demain à Paris, ne quitte pas ton hôtel de la journée.

ROGER

Comment ! Son Altesse me ferait l'honneur...

LE DUC

Silence ! si l'on savait que j'ai mis le pied chez un mauvais sujet comme toi, on se douterait que c'est pour quelque amour secret.

ROGER

Eh bien, mais il me semble qu'il y a eu autrefois une certaine Hortense Mancini, que, dans une circonstance à peu près pareille, votre auguste aïeul...

LE DUC

Oui ; mais mon auguste aïeul avait alors quelque chose comme quarante ans de moins, ce qui rend plus indulgent.

ROGER

Sans compter qu'il n'avait pas encore eu le bonheur de faire la connaissance de madame de Maintenon.

LE DUC

Chut !... J'irai seul, dans une voiture sans armoiries ; on annoncera le comte de Mauléon. Veille à ce que je ne rencontre

personne.

ROGER

Il sera fait comme le désire Votre Altesse, ou plutôt Votre Majesté, car c'est le titre qui vous appartient désormais.

LE DUC

Oui, grâce à ce titre de roi que je vais bientôt porter, grâce surtout aux ennuyeuses lois de l'étiquette, je ne puis plus faire un pas sans qu'il soit observé ; dire une parole sans qu'elle soit commentée à Versailles ; je ne puis pas même être seul ! Voilà pourquoi je t'ai dit de m'attendre dans ce pavillon. Depuis huit jours, madame de Maintenon m'en a remis la clef. Tous les matins je suis contraint d'y venir entendre des leçons de politique. Elle prétend m'apprendre à gouverner l'Espagne, à rendre mon peuple heureux ! Va, crois-moi, Roger, majesté en Espagne, c'est bien triste, et mieux vaut être altesse, et même simple gentilhomme en France.

ROGER

Heureusement que Votre Altesse arrive à Madrid pour le carnaval, celui lui fera paraître les commencements de son exil moins durs.

LE DUC

Tu ne sais pas ce que tu devrais faire, Roger ?

ROGER

Non, monseigneur.

LE DUC

Tu devrais m'y rejoindre.

ROGER

En Espagne ? J'avoue qu'à moins que Son Altesse ne m'en donne l'ordre formel, j'éprouverais dans ce moment quelque contrariété à quitter la France.

LE DUC

Une intrigue, mauvais sujet ?

ROGER

Quelque chose du moins qui ressemble beaucoup à cela.

LE DUC

J'espère que ce n'est point ici ?

ROGER

Oh ! comment Votre Altesse peut-elle soupçonner...

LE DUC

Toi ! je te crois capable de tout.

ROGER

Votre Altesse me flatte

LE DUC

Non, pardieu ! et je dis ce que je pense. Au revoir, Saint-Hérem, à demain !... Reste encore un instant ici ; je ne veux pas qu'on nous voie sortir ensemble. À demain donc ; puis tu me remettras les lettres... et la clef de ce pavillon.

ROGER

Je n'y manquerai pas, monseigneur.

LE DUC, sortant par la gauche

À demain.

Scène VII

Roger, seul

La nuit vient par degrés.

Diable ! rendre la clef, ce n'est pas mon affaire ! Et comment verrais-je Charlotte, moi ?... Si j'en faisais faire une seconde d'ici là... Oui, mais qu'une pareille chose soit connue !... Il faut que je sache si Charlotte m'aime, et ensuite... (On frappe à la fenêtre.) Qu'y a-t-il ? Ah ! c'est vrai ; et Dubouloy que j'avais oublié... (Il va à la fenêtre et l'ouvre ; Dubouloy paraît au haut d'une échelle.)

Scène VIII

Roger, Dubouloy.

DUBOULOY, sur son échelle

Mon cher ami, ce n'est pas pour moi, c'est pour toi, mais je te ferai observer que je n'ai plus que quarante minutes...

ROGER

L'heure approche... Elles vont venir d'un moment à l'autre.

DUBOULOY, sautant dans la chambre

J'ai grimpé sur cette échelle de jardinier pour m'assurer que tu étais seul, et te dire...

ROGER, regardant dans le jardin

Attends...

DUBOULOY

Quoi ?

ROGER

Malgré l'obscurité... il me semble que c'est elle... Charlotte... celle que j'aime !

DUBOULOY, regardant

Qui se promène là-bas toute seule ?

ROGER

Oui.

DUBOULOY

Alors, puisqu'elle est toute seule, tu n'as plus besoin de moi, mon cher ami ; bonne chance !

ROGER, le retenant

Au contraire ; elle n'aura pas voulu accompagner son amie ici, où elle sait que je l'attends. Son amie va venir de son côté ; ne me voyant pas, elle courrait au jardin... Occupe-la, mon cher Dubouloy, fais-lui la cour, sois éloquent ; cela t'est si facile ! Moi, je descends au jardin ; je tombe aux pieds de Charlotte, et j'obtiens enfin l'aveu de son amour.

(L'obscurité est devenue complète.

En ce moment, Louise entre par la gauche.)

ROGER, à voix basse, à Dubouloy

Tiens, regarde si je m'étais trompé.

DUBOULOY, bas aussi

Alors, c'est la mienne, celle-là ?

ROGER

La tienne, oui...

DUBOULOY

Ah ça ! songe que, dans trente-cinq minutes...

ROGER

Je ne te demande pas un quart d'heure.

(Il disparaît par la droite.)

Scène IX

Dubouloy, Louise.

LOUISE, prêtant l'oreille, à part

J'ai entendu... Il doit être là. (Haut.) Monsieur !...

DUBOULOY

Quoi ?

LOUISE

Est-ce vous ?

DUBOULOY, s'approchant

Oui.

LOUISE

Monsieur le vicomte, croyez que je suis désespérée... Quelques instances que j'aie pue faire pour déterminer Charlotte à venir ici...

DUBOULOY

Ah ! mademoiselle !...

LOUISE, à part

Qu'entends-je ?

DUBOULOY

Ce n'est pas Charlotte que j'attendais ici.

LOUISE

Cette voix... ce n'est pas celle du vicomte !

DUBOULOY

Non, mademoiselle, mais c'est la mienne.

LOUISE

Qui êtes-vous, monsieur ?

DUBOULOY

Un ami intime de Saint-Hérem, un autre lui-même... un homme à qui vous avez fait perdre la tête, qui ne sait plus ce qu'il fait,

et à qui il faut pardonner s'il ne sait pas ce qu'il dit. (À part.)
C'est horrible !... je ne sais pas si elle est jolie !

LOUISE

Mais enfin, monsieur, votre nom ?

DUBOULOY

Hercule Dubouloy.

LOUISE

Hercule Dubouloy ?... Je ne connais pas...

DUBOULOY

Fils unique d'un fermier général, cinquante mille livres de rente pour le moment, et de grandes espérances pour l'avenir ! Voilà ma position, mademoiselle, et je puis donc espérer que votre cœur...

LOUISE

Mais, monsieur, je ne vous ai jamais vu.

DUBOULOY

Un mot me fera connaître... J'ai vingt-cinq ans, le caractère paisible, gentil cavalier, la conversation attachante, l'œil vif, les dents belles, et le cœur passionné !

LOUISE

Mais où m'avez-vous donc remarquée, monsieur ?

DUBOULOY

Partout... à l'église... aux représentations d'*Esther* !

LOUISE

Vous y veniez ?

DUBOULOY

Je n'en ai pas manqué une. Alors, sachant que mon ami, le vicomte de Saint-Hérem, avait une clef de Saint-Cyr, je l'ai prié, supplié de me conduire ici.

LOUISE

Ici, à une pareille heure, monsieur !

DUBOULOY

L'heure n'y fait rien, mademoiselle. (À part.) C'est-à-dire... si, au fait, elle a raison... Quelle heure ?... (Il essaye de voir l'heure à sa montre. À part.) Bon ! voilà qu'on n'y voit plus ! (Haut et tombant

aux genoux de Louise.) Je l'ai supplié de me conduire ici pour que je puisse vous parler, pour que je puisse me jeter à vos pieds.

LOUISE

Monsieur !... que faites-vous ?...

DUBOULOY

Oui, me jeter à vos pieds et vous dire... (L'heure sonne. À part.) Hein ! l'horloge... huit heures... Bon ! je n'ai plus que dix minutes... (Haut.) Et vous dire...

LOUISE

Quoi donc, monsieur ?... Parlez.

DUBOULOY

Que je vous aime, mademoiselle ! oui, voilà ce que je voulais vous dire !

LOUISE

Monsieur, si je pouvais croire...

DUBOULOY

Vous douteriez de ma parole, mademoiselle, après la démarche que je fais, quand je m'expose au danger d'être surpris à Saint-Cyr ?...

LOUISE

Non, vous avez raison ; quel motif auriez-vous, d'ailleurs, pour me tromper ?

DUBOULOY

Oui, quel motif aurais-je ? Je vous le demande !

LOUISE

Je vous crois donc, monsieur...

DUBOULOY, à part

La voilà convaincue. Je ne me savais pas si éloquent.

LOUISE

Vous êtes prêt alors à faire pour moi ce que M. de Saint-Hérem fait pour Charlotte ?

DUBOULOY

Tout ce qu'il fera, je le ferai ; je suivrai l'exemple de mon ami jusqu'au bout, charmante... (À part.) Je ne sais pas son nom de baptême. (Haut.) Charmante !...

LOUISE

Monsieur...

DUBOULOY

Oui, mademoiselle, charmante !

LOUISE

Monsieur, soyez certain que vous ne vous repentirez pas du sacrifice que vous faites pour moi, et que ma reconnaissance pour un homme qui a été distinguer, au milieu de ses compagnes, nobles, riches et belles, une pauvre fille comme moi, soyez certain, dis-je, que cette reconnaissance sera éternelle.

DUBOULOY

Eh bien, mademoiselle, maintenant que je suis sûr de mon bonheur, permettez que je me retire.

LOUISE

Comment, monsieur ?...

DUBOULOY

Il faut que j'aie à faire part à mon père de vos excellentes dispositions à mon égard... (À part.) Ça m'est égal, je n'ai pas la clef, mais je sauterai par-dessus le mur.

(On entend du bruit.)

Scène X

Les mêmes, Charlotte.

CHARLOTTE, entrant tout effarée

Louise... Louise !

DUBOULOY, se retournant

Hein ?... qu'y a-t-il ?

LOUISE

C'est Charlotte ! qu'est-il arrivé ?

(Elle court à elle.)

DUBOULOY, à part

Profitons de la circonstance pour nous éloigner...

CHARLOTTE

Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! je me meurs, je suis morte !

LOUISE

Mais qu'as-tu donc ?

DUBOULOY, cherchant, et à lui-même

Où diable ai-je mis mon chapeau à présent ?...

CHARLOTTE, à Louise

Imagine-toi que, tandis que le vicomte, car, tu sais, il est venu, tandis qu'il était à mes pieds, tandis qu'il me disait qu'il m'aimait...

LOUISE

Eh bien ?

CHARLOTTE

Nous avons entendu du bruit près de nous, derrière la charmille... On nous écoutait, Louise ! quelqu'un était caché !

LOUISE, à part

Très-bien !... madame de Maintenon !

DUBOULOY, se retournant effrayé

Hein ?...

Scène XI

Les mêmes, Roger.

ROGER, entrant

Charlotte !... Charlotte !... soyez tranquille !

DUBOULOY, mettant la main sur son chapeau

Enfin, le voilà !

(Il se glisse par la porte de droite et disparaît.)

ROGER

Il n'y avait personne ; vous pouvez donc me dire encore que vous m'aimez ! vous pouvez me le répéter, vous pouvez me faire le plus heureux des hommes !

CHARLOTTE

Mais êtes-vous bien sûr que personne... ?

ROGER

Oui... J'ai sauté par-dessus la charmille, j'ai fouillé le massif d'arbres.

DUBOULOY, rentrant

Mon ami, mon ami, la porte du pavillon est fermée.

ROGER

Celle qui donne sur le jardin ?

DUBOULOY

Oui.

ROGER

Elle se sera fermée toute seule.

DUBOULOY

En attendant, nous sommes prisonniers ! (Bas, à Roger.) Et moi !... et moi !... mon père, mon beau-père, ma future... tout cela qui m'attend à Charny !

CHARLOTTE

Mon Dieu, mon Dieu ! si nous étions découverts, nous serions perdus !

ROGER

Eh bien, faites ce que je vous disais, Charlotte, suivez-moi...

CHARLOTTE

Un enlèvement, monsieur ?

DUBOULOY

Oui, oui, enlevons ! et surtout sortons d'ici ! (À part.) Quand je serai dehors, je prendrai mes jambes à mon cou !... (Haut.) Enlevons vite, mon ami.

LOUISE, à Dubouloy

Monsieur, monsieur, je ne vous quitte pas !

DUBOULOY, à part

Bien ! de mieux en mieux ! Ah ! Roger !

CHARLOTTE

Mais, monsieur, un enlèvement !... c'est impossible !

LOUISE

Qu'espères-tu donc ? que veux-tu que nous fassions ?... Si nous restons, que devenir ?...

CHARLOTTE

Et, d'ailleurs, comment fuir ?

ROGER

Rien de plus facile... J'ai la clef du jardin, et, par cette fenêtre...

DUBOULOY

Oh ! oui, par cette fenêtre... et, grâce à cette échelle que j'ai placée moi-même...

(Ils ouvrent la fenêtre. Un exempt est au haut de l'échelle, une lettre de cachet à la main.)

Scène XII

Les mêmes, l'exempt.

L'EXEMPT

Au nom du roi, messieurs, je vous arrête.

DUBOULOY

Hein ! vous nous arrêtez ?

L'EXEMPT

Suivez-moi, messieurs...

DUBOULOY

Où nous conduisez-vous ?

L'EXEMPT

À la Bastille !

LOUISE, à Charlotte

Sois tranquille ! tout ira bien !

(Dubouloy tombe dans les bras de Roger,
et Charlotte dans ceux de Louise.)

ACTE DEUXIÈME

Un salon de l'hôtel du vicomte de Saint-Hérem, rue du Bac.

Scène première

Comtois, sortant de l'appartement à droite,
au moment où l'on frappe violemment trois coups
à la porte de la rue ; puis Saint-Hérem.

COMTOIS

Ah ! cette fois, ce doit être monsieur. (Il va à la fenêtre.) Oui ; je commençais vraiment à être fort inquiet... Sorti depuis hier midi, et voilà qu'il est huit heures du matin. (Apercevant son maître, qui entre en jetant son chapeau sur un fauteuil.) Oh ! oh ! il y a de l'orage !...

ROGER

Il n'est venu personne pour moi ?

COMTOIS

Un domestique de madame la comtesse de Montbazon, qui m'a remis ce paquet.

ROGER

Donnez ! (À lui-même.) Ce sont les lettres du duc d'Anjou...
Bien ! (Haut.) C'est tout ?

COMTOIS

Oui, monsieur.

ROGER

Je n'y suis pour personne, entendez-vous bien ? pour personne, excepté pour M. le comte de Mauléon... Retenez bien ce nom... Ne le faites pas attendre quand il se présentera... C'est un très-grand seigneur ! Si, par hasard, j'étais avec quelqu'un, prévenez-moi... Ah ! et puis encore pour Dubouloy... (À part.) Si toutefois il est libre ; car, hier, à Saint-Cyr, aussitôt après notre arrestation, l'on nous a séparés, et, depuis, pas la moindre nouvelle. (À Comtois.) Vous m'entendez...

(Il va pour entrer dans la chambre à droite.)

COMTOIS

Monsieur rentre dans son appartement ?

ROGER

Sans doute... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

COMTOIS

Oh ! rien... Alors, monsieur sait probablement...

ROGER

Quoi ?... que voulez-vous que je sache ? Je ne sais rien...
parlez... dites !

COMTOIS

Qu'il y a quelqu'un dans l'appartement de monsieur.

ROGER

Quelqu'un ?... et qui cela ?

COMTOIS

Mais une femme.

ROGER

Quelle femme ?

COMTOIS

La femme de monsieur, madame la vicomtesse.

ROGER, à part

Après tout ce que j'ai dit, on a osé !... Ma femme est ici !...
dans cet hôtel, dans mon appartement !... (Haut.) Qui a eu la hardiesse... ?

COMTOIS

Ce matin, à quatre heures, une voiture s'est arrêtée à la porte de l'hôtel. Breton, qui veillait, a cru que c'était monsieur qui rentrait, et s'est avancé pour lui offrir ses services... Pas du tout, c'était une dame, accompagnée de la marquise de Nesle et de la duchesse de Polignac.

ROGER

De la marquise de Nesle et de la duchesse de Polignac !

COMTOIS

De M. d'Estrées et de M. de Villarceaux.

ROGER

Le grand écuyer de monseigneur le duc d'Anjou et le premier

gentilhomme de monseigneur le duc de Berry ! Ah ! très-bien !
madame de Maintenon !

COMTOIS

Monsieur comprend bien que, quand Breton les a reconnus, il a ouvert toutes les portes. On a demandé où était l'appartement de monsieur... Breton y a conduit la société... Arrivés là, ces messieurs et ces dames ont dit à la personne qu'ils conduisaient : Vicomtesse de Saint-Hérem, vous êtes chez vous. Puis ils se sont retirés. C'est comme cela que nous avons appris que monsieur était marié.

ROGER

C'est bien... Mettez vite l'appartement qu'occupe mon père, quand il vient à Paris, en état de me recevoir.

COMTOIS

Monsieur n'habitera donc pas... ?

ROGER

Faites ce que je dis. (Comtois s'avance vers l'appartement de gauche.) Ah ! Comtois !...

COMTOIS

Monsieur...

ROGER

Madame de Saint-Hérem a-t-elle une femme de chambre ?

COMTOIS

Elle en a deux.

ROGER

Vous prierez l'une ou l'autre de ces demoiselles de vous prévenir aussitôt que sa maîtresse sera visible.

COMTOIS

Oui, monsieur.

ROGER

C'est tout... Allez.

(Comtois sort.)

Scène II

Roger, seul.

Cet épisode manquait à l'histoire. Il est, sur mon honneur, impossible d'être plus cruellement mystifié ! Allons, me voilà la fable de la cour !... Je l'aimais bien ! mais, après ce qui vient d'arriver... je ne lui pardonnerai jamais !... Ah ! madame de Saint-Hérem, prenez-y garde ! vous jouez avec moi une partie dangereuse... et quoique vous ayez pour vous madame de Maintenon, vous pourriez bien vous repentir de l'avoir entreprise.

Scène III

Roger, Dubouloy.

DUBOULOY, entrant le chapeau posé
carrément sur la tête et se croisant les bras

Ah !

ROGER, courant à lui

Eh ! c'est toi, mon cher Dubouloy !...

DUBOULOY, froidement

Tout beau, monsieur ! tout beau !

ROGER

Qu'y a-t-il donc ?

DUBOULOY

Ce qu'il y a ?... Il y a que vous disiez hier encore que, dans plusieurs occasions, vous aviez été mon obligé...

ROGER

C'est vrai, tu m'as rendu plus d'un service, je me plais à le proclamer.

DUBOULOY

Eh bien, je viens vous en demander un à mon tour, et comme c'est le premier que je vous demande, j'espère que vous ne me le refuserez pas.

ROGER

Lequel ?

DUBOULOY

C'est de vous couper la gorge avec moi.

ROGER

Me couper la gorge avec toi ! avec toi, mon ami ?

DUBOULOY

Vous, mon ami ! après le tour que vous m'avez fait !... vous, mon ami !... Vous plaisantez, monsieur !

ROGER

Mais que t'est-il donc arrivé ?

DUBOULOY

Ce qui m'est arrivé ?

ROGER

Sans doute... avant de nous battre, il faut au moins que je sache...

DUBOULOY

C'est juste... Je vais vous le dire : Il m'est arrivé que, lorsqu'on nous a eu arrachés des bras l'un de l'autre, on m'a mis dans un carrosse, et l'on m'a conduit à la Bastille. Arrivé là, on m'a fait descendre vingt-sept marches... je les ai comptées... on a ouvert une porte devant moi, on m'a poussé, on a refermé la porte derrière moi, et je me suis trouvé dans un cachot très-noir et très-désagréable.

ROGER

Mon pauvre garçon !

DUBOULOY

À la lueur d'une mauvaise lampe, qu'on avait l'air d'avoir oubliée là par hasard, je distinguai une espèce de grabat et un escabeau. Je m'assis sur mon escabeau, et je me mis à réfléchir. Je me disais que mon père, que mon beau-père et que ma future m'attendaient. Je tirai ma montre, il était juste neuf heures... l'heure fixée pour mon mariage.

ROGER

Que veux-tu, mon ami ! ce n'est pas ma faute... Tu te marieras ce soir ; ce n'est qu'un retard, voilà tout.

DUBOULOY

Je me marierai ce soir ?... Charmante plaisanterie, et que vous vous seriez épargnée si vous ne m'aviez pas interrompu !... Je disais donc que le résultat de mes réflexions fut que plus tôt je sortirais de la Bastille, mieux cela vaudrait. Je fis prier le gou-

verneur de descendre, prière à laquelle il se rendit, je dois le dire, et je lui demandai ce qu'il fallait faire pour arriver au résultat que j'ambitionnais... Il me dit que rien n'était plus facile, et qu'il fallait que je rendisse l'honneur à mademoiselle Louise Mauclair, voilà tout. Je répondis au gouverneur que, n'ayant rien ravi à mademoiselle Louise Mauclair, je n'avais rien à lui rendre. Sur quoi le gouverneur appela deux guichetiers, me fit descendre onze autres marches, et je me trouvai dans un cachot beaucoup plus noir et beaucoup plus désagréable que le premier.

ROGER

Que fis-tu alors ?

DUBOULOY

Je me rappelai les philosophes de l'antiquité, et je résolus d'opposer le stoïcisme à la persécution. Au bout de deux heures de stoïcisme, je m'aperçus que je mourais de faim... C'était tout simple, je n'avais rien pris depuis le matin, que l'honneur de mademoiselle Louise Mauclair, à ce qu'il paraît. Moi, d'abord, quand j'ai faim, il n'y a pas de stoïcisme, il n'y a pas de philosophie, il n'y a rien qui tienne... il faut que je mange !... C'est bizarre, mais c'est comme cela. J'appelai, et je demandai à souper. On me dit que j'avais du pain et de l'eau quelque part, et que je n'avais qu'à chercher. Vous comprenez dans quel état d'exaspération me mit cette réponse. Je pris mon pain et mon eau, et dans l'intention de me laisser mourir de faim et de soif, je jetai mon pain par la grille du cachot et je versai mon eau à terre. Deux heures après, dam ! ce n'était plus de la faim, ce n'était plus de la soif, c'était de la rage... Je voulus tenir bon... Je persévérerais une demi-heure encore ; mais c'était tout ce que les forces humaines pouvaient supporter. La nature fut vaincue, et je criai de toute la force de mes poumons que j'étais prêt à rendre l'honneur à mademoiselle Louise Mauclair, n'ayant plus qu'une peur, c'est qu'on ne m'entendît pas. Heureusement, on m'entendit ; le guichetier entra, tenant d'une main un poulet et une bouteille de bordeaux, de l'autre un contrat de mariage. Je signai le contrat,

j'avalai le poulet, je bus la bouteille, et je suivis le guichetier, qui me conduisit à l'église, où mademoiselle Louise Mauclair m'attendait, et où le chapelain de la Bastille nous maria bel et bien. De sorte que vous comprenez, mon cher monsieur de Saint-Hérem, que, comme c'est à vous que je dois cette petite mystification conjugale, c'est à vous que je m'adresse, tout naturellement, pour en avoir satisfaction... Je n'en serai pas moins marié, c'est vrai, mais je me serai vengé sur quelqu'un. Vous avez votre épée, faites-moi donc le plaisir de me suivre.

ROGER

Eh ! mon cher Dubouloy, je comprendrais cet acharnement, si j'étais exempt du malheur où je t'ai entraîné ; mais ton aventure, c'est la mienne.

DUBOULOY

Comment, mon aventure, c'est la tienne ?

ROGER

Sans doute.

DUBOULOY

On vous a conduit à la Bastille comme moi ?

ROGER

Oui.

DUBOULOY

On vous a enfermé dans un cachot ?

ROGER

Oh ! mon Dieu, oui.

DUBOULOY

Et on vous a dit que vous n'en sortiriez pas ?...

ROGER

Que je n'en sortirais pas, à moins que je n'aie rendu l'honneur à mademoiselle Charlotte de Mérian.

DUBOULOY

Et vous avez cédé ?

ROGER

Il le fallait bien.

DUBOULOY

Alors, dans ce cas, vous êtes donc... ?

ROGER

Je suis marié !

DUBOULOY

Marié ! Tu es marié ?...

ROGER

Marié !

DUBOULOY

Mon ami, je n'exige plus rien de toi. (Lui serrant la main.) La réparation est suffisante.

ROGER

Mais tu ne sais pas une chose plus triste encore que tout ce qui t'est arrivé ?...

DUBOULOY

Quoi donc ?

ROGER

Après ce tour cruel, je jurai de ne jamais la revoir...

DUBOULOY

Eh bien ?

ROGER

Eh bien... je rentre ici, et je trouve madame de Saint-Hérem installée dans mon appartement, par ordre de madame de Maintenon.

DUBOULOY

Mon ami, je rentre chez moi, et le concierge m'apprend que madame Dubouloy est en possession de mon hôtel ! Alors je n'ai pas même voulu mettre le pied dans la maison, et j'ai couru chez mon père. Je lui devais bien une visite, tu en conviendras.

ROGER

Eh bien, comment l'as-tu trouvé ?

DUBOULOY

Furieux, mon ami, furieux ! Et il y avait de quoi, tu comprends. Comment ! je sors hier, au moment d'épouser une femme, en lui disant : Mon père, soyez tranquille, dans une heure je suis ici ; et je reviens le lendemain, et marié avec une autre. Il n'a

pas voulu croire un seul mot de tout ce que je lui ai raconté, et, me voyant perdre ma charge future à la cour, mon titre... tu sais... il m'a donné sa malédiction.

ROGER

Sa malédiction ?

DUBOULOY

Parfaitement ! C'est alors que, ne voulant pas rentrer chez moi ; que, ne pouvant pas rester chez mon père ; que, ne sachant où aller, enfin, je suis venu ici... Pauvre ami ! je ne savais pas que, moins la malédiction paternelle, nous nous trouvions juste dans la même situation.

ROGER

Absolument la même.

DUBOULOY

Non, non, pas la même ; tu es encore couché sur un lit de roses relativement à moi.

ROGER

Comment cela, je te prie ?

DUBOULOY

Oui, tu n'as pas deux femmes, toi : l'une que tu devais épouser et que tu n'as pas épousée, l'autre que tu ne devais épouser et que... C'est qu'elle a un père, deux frères et trois cousins, vois-tu !...

ROGER

Laquelle ?

DUBOULOY

L'autre, la majestueuse... Tout cela va me tomber sur les bras ; il faudra dégainer tous les jours... Voilà pourquoi j'aimais mieux en finir tout de suite avec toi... Mais enfin, puisque nous sommes atteints du même coup, il ne sera pas dit que j'aggraverai ta position... Seulement, que vas-tu faire ? Puisque notre sort est pareil, il faut, ce me semble, que nos résolutions soient communes. Que résous-tu à l'égard de ta femme ?

COMTOIS, entrant

Madame de Saint-Hérem fait demander à M. le vicomte s'il

peut la recevoir.

ROGER

À l'instant ! (Comtois sort.) Tu demandais ce que j'allais faire ? Entre dans ce cabinet, qui, comme tu le sais, a une seconde sortie. Écoute ce qui va se passer entre moi et madame de Saint-Hérem, et, quand tu seras suffisamment édifié, rentre chez toi, fais-en autant avec madame Dubouloy.

DUBOULOUY

Oh ! mon Dieu, dès les premiers mots que tu prononces, je devine ce qui me reste à faire... En deux secondes, je suis à mon hôtel, et je te promets de me montrer digne de toi !... Ah ça ! pas de faiblesse.

ROGER

Oh ! j'entends madame de Saint-Hérem... À ton poste !

(Dubouloy entre dans le cabinet.)

Scène IV

Roger, Charlotte.

CHARLOTTE

J'ai appris, monsieur, que vous m'aviez fait demander à quelle heure je serais visible, et j'accours...

ROGER

Je vous remercie de cet empressement, madame ; car vous devez comprendre que j'avais hâte d'avoir une explication avec vous.

CHARLOTTE

Une explication, monsieur... Je ne comprends pas vos paroles et encore moins l'accent singulier avec lequel elles sont prononcées... Une explication... et sur quoi ?

ROGER

Mais sur notre arrestation d'hier, et sur... l'événement de cette nuit.

CHARLOTTE

Oh ! j'ai été bien effrayée de l'une, je vous assure, et bien heureuse de l'autre !

ROGER

Tous deux étaient cependant prévus, je le présume, et quand on sait les choses d'avance, je pensais, moi, qu'elles produisaient moins d'effet.

CHARLOTTE

J'avais prévu... je savais... Que voulez-vous dire, monsieur ?

ROGER

Je veux dire que vous jouez admirablement la comédie d'intrigue.

CHARLOTTE

Monsieur !

ROGER

Oh ! ne vous en défendez pas, madame ; dans ce cas-là, celui qui a gagné a toujours raison.

CHARLOTTE

Je vous proteste, monsieur, que, tout en devinant un reproche amer dans vos paroles, je ne comprends rien à ce qu'elles me disent... A-t-on forcé votre volonté ? Avez-vous été contraint en quelque chose ?

ROGER

Vous le demandez !...

CHARLOTTE

Sans doute, monsieur, je vous le demande.

ROGER

Vous le demandez !... Et ce mariage dans la chapelle d'une prison d'État, croyez-vous qu'il ait été fait de mon gré ?

CHARLOTTE

Pardon, monsieur, mais, hier encore, dans le jardin de Saint-Cyr, vous me disiez à mes genoux, en me répétant cent fois que vous m'aimiez... vous me disiez... que le moment le plus heureux de votre vie serait celui où vous deviendriez mon mari, où vous m'appelleriez votre femme. Me disiez-vous cela, monsieur, ou ai-je mal entendu ? Étais-je folle ?

ROGER

Non, madame, et comme vous vouliez me rendre heureux le

plus vite possible, vous avez tout arrangé, fort adroitement, ma foi, pour que je pusse devenir votre mari et vous appeler ma femme la nuit même.

CHARLOTTE

Moi, monsieur ! comment, vous croyez que c'est moi qui... ? Ah !... je commence à comprendre.

ROGER

Et qui donc, s'il vous plaît, a pu prévenir madame de Mainte-non si bien à temps, qu'au moment de sortir par les portes, nous ayons trouvé les portes fermées... et qu'au moment de sortir par la fenêtre, nous ayons trouvé un exempt de la prévôté sur l'échelle par laquelle nous allions descendre ?

CHARLOTTE

Ah ! monsieur, monsieur, vous me faites honte ! mais, en même temps, vous m'éclairez... Ces protestations d'amour étaient donc fausses ?... Cette offre de m'épouser secrètement était donc illusoire ?... Vous vouliez donc, tout simplement, monsieur, me tromper... tromper une pauvre fille ?... Oh ! il n'y avait pas grand mérite à cela, monsieur... et cela n'aurait pas ajouté beaucoup à votre réputation.

ROGER

Non, madame, non !... j'étais sincère quand je vous disais que je vous aimais, car je vous aimais, j'étais assez fou pour cela... Je voulais vous épouser, sans doute... mais j'aurais voulu à notre mariage une autre forme... une forme... qui lui imprimât au moins l'apparence du libre arbitre...

CHARLOTTE

C'est cela, monsieur ! dites que, me regardant comme une jeune fille sans conséquence, vous avez bien voulu, cela ne s'appelle-t-il pas ainsi ?... m'honorer d'une fantaisie... et que vous avez tout fait pour la satisfaire... Le hasard, la Providence ont voulu que les choses tournassent autrement que vous ne l'espériez ; que, forcé par une puissance indépendante de ma volonté, forcé de tenir les promesses que vous m'aviez faites, votre

orgueil a été froissé... et que vous allez sacrifier votre femme à votre orgueil, comme vous vouliez sacrifier votre maîtresse à votre fantaisie. Dites cela, monsieur, et cette fois, au moins, vous aurez vis-à-vis de moi le mérite de la franchise.

ROGER

Et vous, madame, dites que, fatiguée d'être à Saint-Cyr, vous avez éprouvé le désir, désir bien naturel, d'être libre, d'avoir un nom, une position dans le monde... Vous avez eu la bonté de croire que je pourrais vous donner tout cela...

CHARLOTTE

Monsieur !...

ROGER

C'est très-flatteur pour moi... et je vous remercie de m'avoir donné la préférence !

CHARLOTTE

Ah !

ROGER

Mais, comme j'apprécie parfaitement le sentiment qui vous a fait agir, permettez que, tout en demeurant sa victime, je ne reste pas sa dupe. Vous désiriez être libre, vous l'êtes ; vous désiriez un nom, vous avez le mien ; vous désiriez une fortune, vous avez la mienne ; vous désiriez une position dans le monde, pour tout le monde, excepté pour moi, vous serez la vicomtesse de Saint-Hérem. Maintenant, madame, voici mon appartement, voici le vôtre ; c'est la seule chose que nous ne partagerons pas. Quant à cette chambre, c'est un terrain neutre sur lequel nous nous rencontrerons quelquefois. C'était ce que vous désirez, n'est-ce pas, madame ? Vous êtes satisfaite, vous êtes heureuse ? Je ne puis pas davantage pour vous ; permettez-moi donc de me retirer...

CHARLOTTE, voulant le retenir

Monsieur !...

ROGER, saluant

Madame...

(Roger rentre chez lui.)

Scène V
Charlotte, seule.

Oh ! mon Dieu ! que viens-je d'entendre ! Et est-ce possible que le même homme qui me jurait hier qu'il n'aimait que moi, qu'il n'aimerait jamais que moi, soit aujourd'hui si dur, si cruel ? Oh ! je le sens bien, oui, tant qu'il a été là, ma dignité, mon orgueil, m'ont soutenue, m'ont donné du courage... Mais, maintenant que je suis seule... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !...

Scène VI
Charlotte, Louise.

LOUISE, entrant en éclatant de rire

Oh ! ma chère amie, ma bonne Charlotte, qu'il est drôle quand il est en colère !

CHARLOTTE

Qui cela ?

LOUISE

Mon mari... monsieur Dubouloy... Imagine-toi qu'il vient de me faire une scène... Oh ! j'aurais donné tout au monde pour que tu fusses là.

CHARLOTTE

Vraiment ?

LOUISE

Tout ce qu'il y a de plus dramatique, ma chère. Enfin, dans l'état habituel, son visage m'a paru assez insignifiant... Eh bien, dans la colère, sa figure prend une expression... Oh ! je le mettrai très-souvent en colère...

CHARLOTTE

Mais à propos de quoi cette querelle ?

LOUISE

Est-ce que je sais, moi ?... Il m'a parlé d'un piège où il aurait été entraîné, d'un mariage qu'il manquait, de la Bastille où on l'avait conduit, d'un cachot très-noir, d'un poulet et d'une bouteille de vin de Bordeaux ; il m'a dit que j'étais cause de tout

cela, que j'étais un serpent, et que jamais je ne serais sa femme que de nom : ce qui m'est parfaitement égal, attendu que je ne le connais que d'hier, ce monsieur, et que je n'en suis pas du tout folle.

CHARLOTTE

Cependant tu l'as épousé ?

LOUISE

Sans doute ; mais ce n'est pas moi qui ai été le chercher. C'est lui qui est venu me trouver, c'est lui qui m'a dit qu'il m'aimait depuis longtemps ; qu'il m'avait vue à la messe, aux représentations d'*Esther*, qu'il mourrait de chagrin si je n'étais pas à lui ! Dame, moi, j'ai bon cœur, je n'ai pas voulu le laisser mourir, ce garçon, je me suis sacrifiée... Et puis, maintenant, voilà comme il me remercie... Ah ! ma foi, à sa fantaisie !... comme il voudra.

CHARLOTTE

Et tu ne regrettes pas d'être mariée ?

LOUISE

Regretter d'être mariée, moi ! J'en suis enchantée ! Sais-tu qu'il a un très-bel hôtel ! J'ai visité tout cela pendant qu'il était sorti, ce matin. Tu verras mon appartement... délicieux, ma chère ! Quand je compare cela à ma chambre de Saint-Cyr... et puis comme c'est commode ; je voulais venir te voir, je suis descendue et j'ai trouvé sa voiture à la porte... une excellente voiture, sans armoiries, il est vrai... mais on ne peut pas tout avoir... J'ai ordonné au cocher de prendre par le quai. Que c'est beau, Paris, ma chère !... que c'est beau, le Louvre, les Tuileries !... Il y avait des carrosses qui passaient, il y avait des seigneurs dans les carrosses... Tout cela est d'un bruit, d'une animation... Et tu demandes si je suis bien aise d'être mariée ? Oh ! oui, j'en suis bien aise ! et ce serait à refaire que, certainement, je le referais !

CHARLOTTE, poussant un soupir.

Ah !

LOUISE

Mais, toi, est-ce qu'il n'en est pas ainsi ? est-ce que tu ne

penses pas comme moi ?

CHARLOTTE

Oh ! moi, ma chère Louise, je suis bien malheureuse !

LOUISE

Toi, malheureuse, Charlotte ? Oh ! mon Dieu ! Et comment, pourquoi ?

CHARLOTTE

Oh ! moi... moi, je l'aimais ; et lui, il ne m'aime pas !

LOUISE

Qui t'a dit cela ?

CHARLOTTE

Lui-même.

LOUISE

C'est lui-même ? Il ne faut pas le croire.

CHARLOTTE

Comment veux-tu que je ne le croie pas ?

LOUISE

Écoute : Hier, il disait qu'il t'adorait ; aujourd'hui, il dit qu'il te déteste. Très-certainement il a menti hier ou aujourd'hui... Eh bien ! pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui aussi bien qu'hier ? Les chances sont au moins égales, tu en conviendras... Et maintenant, pourquoi te déteste-t-il ? Voyons !

CHARLOTTE

Oh ! il m'accuse d'une chose affreuse !

LOUISE

Et de quoi t'accuse-t-il donc ?

CHARLOTTE

Il dit que tout cela est une intrigue menée par moi, conduite par moi... Il me croit capable...

LOUISE

De ce que j'ai fait... Ma chère, ce n'est pas aimable, ce que tu me dis là.

CHARLOTTE

Oh ! Louise...

LOUISE

Sois tranquille ; je ris.

CHARLOTTE

Et moi, je pleure.

LOUISE

Oh ! quelle étrange manière tu as d'envisager la vie ! Qu'est-ce que c'est que cela ?... Tu l'aimes ?... D'abord, tu as tort de l'aimer... Toute femme qui aime perd la moitié de ses avantages. Mais crois-tu que c'est avec des larmes que tu le ramèneras ?... Les hommes adorent nous voir pleurer, ça flatte leur amour-propre... C'est avec nos larmes qu'ils entretiennent ce préjugé, qu'ils sont nécessaires au bonheur de notre existence... Allons, plus de ces faiblesses-là ! c'est de mauvais goût pour tes gens... Justement, voilà un valet.

CHARLOTTE

Oh ! celui-là, c'est un ancien serviteur de mon mari. Que voulez-vous, Comtois ?

Scène VII

Les mêmes, Comtois.

COMTOIS

Pardon, madame la vicomtesse ; mais c'est le comte de Mauléon qui demande mon maître, et comme M. de Saint-Hérem m'a donné l'ordre de ne pas le faire entrer s'il y avait quelqu'un, j'allais le prévenir...

CHARLOTTE

Nous nous retirons, Comtois, nous nous retirons. Nous ne voulons pas gêner monsieur. Faites entrer le comte de Mauléon. Viens, Louise.

(Elles rentrent.)

Scène VIII

Comtois, puis le duc, ensuite Roger.

COMTOIS

Diable ! Madame est bien triste !... Il paraît que ce n'est déci-

dément pas un mariage d'inclination. (Ouvrant la porte.) M. le comte peut entrer.

LE DUC, entrant

Et Saint-Hérem ?

COMTOIS

Je vais le prévenir que M. le comte attend.

LE DUC

Personne n'entrera sans être annoncé ?

COMTOIS

Monsieur le comte peut être tranquille.

(Roger paraît.)

LE DUC

Ah ! te voilà...

(Roger s'incline, Comtois sort.)

ROGER

De ma fenêtre, j'ai vu le carrosse de Votre Altesse, et je suis accouru.

LE DUC

Très-bien... Et ces lettres ?

ROGER

Les voilà, monseigneur.

LE DUC

Merci, et la clef ?

ROGER

Ah ! oui, la clef... la voici.

LE DUC

Tu n'en as plus besoin, je présume ; car j'ai appris de tes nouvelles par madame de Maintenon. Ma foi, mon ami, je t'en fais mon compliment ; c'est très-beau de ta part, toi qui as une grande fortune, épouser une jeune personne qui ne possède rien.

ROGER

Oui, monseigneur, voilà comme je suis, moi.

LE DUC

Tu l'aimais donc beaucoup ?

ROGER

Mais oui, monseigneur, j'en étais fou, c'est le mot.

LE DUC

Comment, je te vois hier, et tu ne me dis pas que tu vas te marier !

ROGER

Je ne savais pas que cela se ferait si vite ; que Votre Altesse me pardonne.

LE DUC

Et elle est jolie ?

ROGER

Très-jolie !

LE DUC

Heureux coquin ! je comprends maintenant pourquoi tu ne veux pas venir en Espagne.

ROGER

Eh bien, monseigneur m'y fait penser... Au contraire, et, si Son Altesse est toujours dans les mêmes dispositions bienveillantes à mon égard...

LE DUC

Comment, mais, après le service que tu m'as rendu aujourd'hui encore...

ROGER

Je lui demanderai la permission de l'accompagner.

LE DUC

M'accompagner, c'est impossible. Tu connais les lois de l'étiquette, toutes les personnes qui font partie du cortège sont désignées par le roi. Mais viens me rejoindre.

ROGER

Je serai à Madrid aussitôt que Votre Altesse.

LE DUC

À merveille !

ROGER

Mais Votre Altesse permettra-t-elle que je fasse ce voyage accompagné...

LE DUC

De ta femme ? Très-bien !

ROGER

Non, monseigneur ; madame de Saint-Hérem est d'une santé délicate, elle restera à Paris. Non, accompagné d'un de mes amis.

LE DUC

C'est bien ; tu me le présenteras.

ROGER

C'est que je dois prévenir Votre Altesse qu'il est de noblesse incertaine.

LE DUC

Cela regarde d'Harcourt ; ainsi, c'est dit, tu viens ?

ROGER

Je viens, monseigneur.

LE DUC

Ah ! je respire ! j'aurai donc quelqu'un à qui parler de ma pauvre France !

ROGER

Et un petit peu de ces pauvres Françaises ; n'est-ce pas, monseigneur ?

LE DUC

Vois-tu, Roger, c'est qu'il n'y a encore qu'elles au monde ! Ah !...

ROGER

Monseigneur, voilà un soupir dont je connais l'adresse.

LE DUC

Eh bien, c'est ce qui te trompe, il n'est pas pour madame de Montbazan...

ROGER

Ah bah ! et pour qui donc ?

LE DUC

C'est... Mais à quoi bon le dire ? je quitte la France ! À Madrid, Roger.

ROGER

À Madrid, sire !

LE DUC

À Madrid.

(Il sort. Roger l'accompagne jusqu'à la porte. Tandis qu'on voit Roger qui salue une dernière fois le duc dans le vestibule, Dubouloy passe sa tête par la porte de gauche.)

Scène IX

Roger, Dubouloy.

DUBOULOY

Enfin, il s'éloigne... Roger !

ROGER, rentrant

Tiens, te voilà !

DUBOULOY

Oui, Comtois m'a dit que tu étais en affaires, et m'a introduit dans ton cabinet. Eh bien, mon ami, que résolvons-nous ? J'ai eu avec madame Dubouloy une scène qui a paru l'impressionner beaucoup. Il est vrai que j'ai été plein de dignité. Maintenant me voilà à tes ordres.

ROGER

Eh bien, mon ami, nous partons...

DUBOULOY

Ah ! nous partons... et pour quelle partie du monde partons-nous ?

ROGER

As-tu quelque préférence ?

DUBOULOY

Moi, aucunement... Je désire aller où ne sera pas madame Dubouloy, voilà tout !... Je ne suis pas fâché non plus de m'éloigner de l'autre. Nous allons donc ?...

ROGER

En Espagne.

DUBOULOY

En Espagne ? Soit ! j'ai toujours eu un faible pour l'Espagne ! c'est le pays des aventures, des balcons, des sérénades, des bals masqués, des amours romanesques et des vengeances sanglantes.

Quand partons-nous pour l'Espagne, mon ami ?

ROGER

Dans une heure.

DUBOULOY

À merveille !

ROGER

Eh bien, alors, c'est dit, mon cher !... Je rentre dans mon cabinet ; toi, retourne à ton hôtel, fais tes dispositions, assure l'existence de ta femme comme je viens de le faire à l'égard de madame de Saint-Hérem... Ensuite nous quittons la France, nous partons...

Scène X

Les mêmes, Charlotte et Louise,
qui depuis un moment ont paru.

CHARLOTTE, vivement

Vous partez ?

DUBOULOY

Oui, madame, nous quittons la France, et peut-être même l'Europe. Nous nous exilons, mon ami le vicomte et moi. Voilà ce que la France vous devra, mesdames.

CHARLOTTE

Mais vous nous emmènerez ?

LOUISE, à Dubouloy

Nous partons avec vous, n'est-ce pas ?

DUBOULOY

Non !... pas le moins du monde, madame : nous allons faire un voyage d'agrément !

LOUISE

Monsieur Dubouloy, voici un mot dont vous vous souviendrez.

DUBOULOY

Comment l'entendez-vous, madame, je vous prie ?

LOUISE, à Charlotte

Ma chère amie, ne te désespère pas trop, et rappelle-toi qu'il

te reste une amie bonne au conseil et à l'exécution. Adieu, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY

Mais, madame, vous m'expliquerez...

LOUISE

Monsieur, je vous prie de ne pas me suivre !

DUBOULOY

Madame, il m'est doux de vous obéir.

(Ils sortent tous deux, madame Dubouloy
par le fond, Dubouloy par la gauche.)

Scène XI

Roger, Charlotte.

CHARLOTTE

Oh ! mon Dieu ! qui m'expliquera donc d'où vient tout ce qui m'arrive ?... qui me dira ce qu'il faut que je fasse ? Mais ce n'est pas de l'indifférence que vous avez pour moi, monsieur, c'est de la haine ! car ce départ... Mais non, je n'y puis croire encore...

ROGER

Je pars, madame.

CHARLOTTE

Ah ! monsieur, c'est affreux !

ROGER

C'est affreux ! Mais que vous importe que je parte ou que je reste, madame ?

CHARLOTTE

Que m'importe, dites-vous !... Oh ! vous le demandez !

ROGER

Sans doute. Je cherche en quoi ma présence ou mon absence peut vous intéresser.

CHARLOTTE

Le titre de votre femme, que je n'avais pas demandé, que vous m'avez offert, que j'ai reçu par l'ordre d'une puissance dont j'ignorais l'intervention, me donne du moins un avantage : c'est de pouvoir vous dire hautement aujourd'hui ce que je n'osais

vous avouer tout bas hier... Si vous ne m'aimez pas, monsieur... je vous aime, moi... Enfermée à Saint-Cyr, éloignée de toute société depuis mon enfance, n'ayant jamais connu ma mère, ayant vu mon père à peine, tout ce que mon cœur contenait d'amour, je l'ai reporté sur vous. Constamment malheureuse depuis mon enfance, sans appui, sans fortune, tout ce que mon cœur avait rêvé, je l'avais mis en vous. Vous étiez noble, élégant, riche, à la mode, en faveur ; vous possédiez tous les biens de la terre, c'est vrai ; moi, je n'avais qu'une chose, ma réputation. Eh bien ! je la sacrifiais en fuyant avec vous...

ROGER

Ah ! madame, vous saviez d'avance que cette fuite...

CHARLOTTE

Monsieur, une fille noble doit avoir sa parole comme un gentilhomme ; et sur ma parole, je l'ignorais !

ROGER

Il est fâcheux alors, madame, que les apparences soient contre vous, et me forcent, sous peine de ridicule...

CHARLOTTE

Et c'est à cette crainte du ridicule que vous sacrifiez mon bonheur, que vous sacrifiez ma vie !

ROGER

Votre vie ?...

CHARLOTTE

Oui, monsieur, oui... Je vous le dis : je mourrai, loin de vous, je vous le jure.

ROGER

Non, madame, vous vivrez, et vous vivrez heureuse ! Que demande une femme pour être heureuse ? D'être jeune, vous l'êtes ; d'être jolie, vous l'êtes ; d'être riche, vous l'êtes. Voici l'acte de donation, signé de moi, que vous pourrez remettre à votre notaire, et qui vous assure une existence honorable, digne du nom que vous portez.

CHARLOTTE, prenant l'acte

Vous me quittez, monsieur ?

ROGER

Oui.

CHARLOTTE

Vous me quittez ?

ROGER

Sans doute.

CHARLOTTE

Ni mes prières ni mes larmes ne peuvent vous retenir ? Vous voyez, je prie et je pleure !

ROGER

C'est une résolution prise.

CHARLOTTE, déchirant l'acte

Alors, cet acte est inutile, monsieur, je le déchire.

ROGER

Vous le déchirez !...

CHARLOTTE

Du moment que vous me quittez, que vous m'abandonnez, que je ne suis votre femme que de nom, ce n'est point votre fortune et un hôtel qu'il me faut, c'est un couvent et mille écus de dot pour y entrer, voilà tout... Madame de Maintenon me choisira le couvent et m'y payera ma dot... Merci, monsieur, je ne veux rien de vous.

ROGER, avec quelque émotion

Mais, madame...

CHARLOTTE

C'est bien, monsieur, c'est bien : faites ce que vous voulez ; partez, restez, vous êtes le maître ; mais, moi aussi, je sais ce que j'ai à faire pour accomplir mes devoirs de femme à la manière dont je les entends, et je le ferai... Adieu, monsieur, adieu... Oh ! pas un mot... pas un geste... Adieu ! adieu !...

(Elle rentre.)

Scène XII
Roger seul, puis Dubouloy.

ROGER

Ce qu'elle dit là serait-il vrai ?... aurait-elle ignoré réellement toute cette intrigue ?... Oh ! non... c'est impossible...

DUBOULOUY, entrant

Me voilà, mon ami, me voilà, mon cher Saint-Hérem, chargé d'or, de lettres de change, avec ma chaise de poste bourrée de pâtés froids et de vins généreux, afin que nous ne manquions de rien en route : je sais trop où la famine peut nous mener. Es-tu prêt ? en as-tu fini avec ta femme ?

ROGER

Oui, et toi ?

DUBOULOUY

Moi aussi. Oh ! mes affaires sont arrangées à merveille, de manière à ne causer à madame Dubouloy aucun ennui... Tu conçois... une femme... ça a si peu d'expérience, un rien l'embarasse... Je ne lui laisse rien du tout... Ah ! si fait... je lui laisse mon nom... vu que je ne peux pas le lui ôter.

ROGER

Mais cependant...

DUBOULOUY

Voilà comme je suis... Es-tu prêt ?

ROGER

Mais tu es plus pressé que moi maintenant, il me semble.

DUBOULOUY

Parbleu ! je crois bien, j'ai toute la famille de l'autre qui peut me tomber sur les bras au moment où j'y penserai le moins.

ROGER

Et c'est là ce qui te presse ?... Attends au moins que ton mariage soit connu.

DUBOULOUY

Connu !... Oh ! si ce n'est que cela, tout le monde le sait déjà, mon mariage.

ROGER

Comment ?

DUBOULOY

Oui, et pas plus tard que tout à l'heure, le baron de Bardanne m'a arrêté pour me faire tous ses compliments.

ROGER

Ses compliments, à toi ?

DUBOULOY

Et à toi aussi, mon ami. Il venait de s'inscrire à ta porte, et il m'a assuré qu'avant ce soir tout Paris en aurait fait autant.

ROGER

Tout Paris ?

DUBOULOY

Mais je lui ai dit que tout Paris nous trouverait partis. Ainsi donc, mon ami, il n'y a pas un instant à perdre, si nous voulons éviter la foule.

ROGER

Oui, tu as raison, il faut s'éloigner... On nous a joués indignement.

DUBOULOY

Indignement ! Hésiter serait une faiblesse...

ROGER

Une lâcheté !

DUBOULOY

Une lâcheté !... Ainsi donc...

ROGER

Viens, viens, partons ! En Espagne !...

DUBOULOY

En Espagne !...

(Ils sortent vivement par la porte de gauche.)

ACTE TROISIÈME

Buen-Retiro, à Madrid.

Scène première

Le duc d'Harcourt, un huissier.

LE DUC, à l'huissier

Et vous croyez que Sa Majesté pourra me recevoir ?

L'HUISSIER

Votre Excellence sait que Sa Majesté est toujours visible pour l'ambassadeur de France. Je vais la prévenir que vous êtes là.

(Il sort.)

LE DUC

Il paraît que l'affaire de la succession a donné à madame de Maintenon une haute idée de ma capacité, puisqu'elle veut bien me charger d'une mission aussi importante.

Scène II

Le roi, le duc.

LE ROI

Mon cher duc, il faut bien que ce soit pour vous, je vous le jure ; car je m'étais promis à moi-même de ne pas dire un mot d'affaires aujourd'hui.

LE DUC

Sire, je ne veux pas faire manquer Sa Majesté Catholique à un serment si sacré, et aujourd'hui, par extraordinaire, je viens lui parler plaisirs.

LE ROI

À la bonne heure ! Soyez le bienvenu alors ; car les plaisirs sont rares à Madrid. En attendant, veuillez remarquer, mon cher duc, que nous sommes ici, non pas à l'Escorial, mais à Buen-Retiro.

LE DUC

Ce qui veut dire... ?

LE ROI

Que ce n'est point Philippe V qui vous reçoit à cette heure, mais bien le comte de Mauléon. Ainsi, plus de majesté, plus de sire, je vous prie ; aidez-moi, s'il est possible, à oublier que je suis roi.

LE DUC

Cependant, le comte de Mauléon me passera bien l'altesse.

LE ROI

Non pas : le monseigneur tout au plus.

LE DUC

Va donc pour monseigneur.

LE ROI

Oui, cela me rappelle le temps où j'étais duc d'Anjou... C'était le bon temps... Ah !... (Avec familiarité.) Mais vous me disiez donc, mon cher duc, que vous veniez me parler plaisirs ?...

LE DUC

Et vous me répondiez, monseigneur, que j'étais le bienvenu, attendu que les plaisirs étaient rares à Madrid.

LE ROI

Et je vous disais là une terrible vérité ; car depuis que j'ai quitté la France, j'ai eu, je vous le proteste, mon cher ambassadeur, bien peu de distractions.

LE DUC

Monseigneur va se marier ?...

LE ROI

Oui, avec une princesse de Savoie. Duc, vous m'aviez dit que vous veniez me parler plaisirs, ce me semble ?

LE DUC

Que voulez-vous, monseigneur ! l'habitude m'emporte ; et quand par hasard j'ai l'occasion de ne pas être ennuyeux, je ne sais pas en profiter.

LE ROI

Je vous rappellerai à la question. Que me voulez-vous, duc ?

LE DUC

Je voulais demander au comte de Mauléon la permission de

lui présenter ce soir deux dames, deux Françaises arrivées depuis quelques jours seulement, avec les recommandations les plus honorables et sous la protection des plus hautes influences.

LE ROI

Eh ! justement, tenez, mon cher duc (lui montrant Saint-Hérem), voici notre maître des cérémonies qui s'avance ; nous allons arranger l'affaire avec lui.

Scène III

Les mêmes, Roger de Saint-Hérem.

ROGER, s'arrêtant à la porte

Pardon, sire ! pardon, monsieur le duc. Mais je croyais cette soirée entièrement consacrée au bal, et je pensais que la politique était consignée à la porte de Buen-Retiro. Il n'en est point ainsi ; je m'éloigne.

LE ROI

Non, mon cher Saint-Hérem... Non, reste, au contraire... M. le duc est dans les conditions voulues... Il venait me parler de deux dames pour lesquelles il me demande des invitations. Tu les porteras sur la liste.

ROGER, tirant une liste de sa poche

Comment se nomment-elles, monsieur le duc ?

LE DUC, s'approchant du roi

Monseigneur permettra-t-il que, jusqu'à nouvel ordre, ces dames gardent l'incognito ?

LE ROI, à Roger

Volontiers. Le duc les présente, cela suffit.

ROGER

Ah ! ah !

LE ROI

Dites donc, mon cher duc, j'y pense, ne sont-ce point deux dames qui étaient hier au théâtre ?

LE DUC

Dans ma petite loge du rez-de-chaussée ?

LE ROI

C'est cela ; charmantes, mon cher duc, charmantes !

LE DUC

Monseigneur les a remarquées ?

LE ROI

Je n'ai regardé qu'elles pendant toute la soirée. C'est au point qu'en rentrant madame des Ursins m'a fait une querelle.

ROGER

Ah ! diable, monsieur le duc, prenez garde à ce que vous allez faire !

LE DUC

Que voulez-vous, monsieur le vicomte, il faut subir son destin.

ROGER

Vous ne retirez pas votre demande ?

LE DUC

Non ; et même, si besoin est, je l'appuie de nouveau.

LE ROI

Monsieur le duc d'Harcourt sait qu'il n'a qu'à demander une fois les choses possibles et deux fois les choses impossibles. Saint-Hérem, je te recommande particulièrement ces deux dames.

LE DUC

Mille fois merci, monseigneur.

LE ROI

Vous vous trouverez avec elles dans la salle des présentations.

LE DUC

Oui, monseigneur.

LE ROI

Et maintenant, monsieur le duc, vous avez à peine le temps d'aller chercher vos protégées et de revenir. Je vous en préviens, à minuit juste, on se met à table.

LE DUC

Je ne perds pas un instant.

(Il s'incline et sort.)

Scène IV
Le roi, Roger.

LE ROI

Eh bien, monsieur l'intendant des menus, aurons-nous une soirée à la française ?

ROGER

C'est-à dire que M. le comte de Mauléon pourra se croire à Fontainebleau ou à Marly.

LE ROI

Si tu arrives à ce résultat, Saint-Hérem, je te déclare le plus grand de tous les grands d'Espagne.

ROGER

Et monseigneur nomme Dubouloy baron ?

LE ROI

Oh ! quant à cela, mon cher, tu comprends, il est plus difficile de transformer un homme de finances en baron que de faire d'un gentilhomme un grand d'Espagne.

ROGER

Il paraît cependant que l'un et l'autre offrent bien des obstacles...

LE ROI

Que veux-tu dire ?

ROGER

Je veux dire, monseigneur, que le roi d'Espagne m'avait gracieusement parlé d'un titre relevant de sa couronne, et que, jusqu'à présent...

LE ROI

Tu es bien impatient, Saint-Hérem !...

ROGER

Oui, monseigneur... impatient d'obtenir cette faveur, mais plus impatient encore de m'en montrer digne. Je vous l'avouerai, il m'est pénible de n'être que le compagnon des plaisirs du roi, et je voudrais enfin pouvoir rendre service à la monarchie espagnole.

LE ROI

Fort bien, Saint-Hérem, et, dès qu'une occasion s'offrira...

ROGER

Mais elle s'offre aujourd'hui, monseigneur... Vous savez qu'un traité d'alliance est près de se signer à La Haye, entre l'empereur, le roi d'Angleterre et les Provinces-Unies... Il vous faut à La Haye un homme dévoué...

LE ROI

Sans doute, sans doute... Mais dans une affaire aussi grave, je dois consulter mon conseil... Je te promets d'y penser... Plus tard, nous aviserons... Une seule chose m'occupe en ce moment... Dis-moi, connais-tu ces dames que nous présente le duc d'Harcourt ?

ROGER

Non, monseigneur.

LE ROI

Ah ! mon cher, délicieuses ! C'est pour notre pauvre Espagne une bonne fortune...

ROGER

À laquelle son roi espère ne pas rester tout à fait étranger ?

LE ROI

Peut-être ; car, si mes souvenirs ne me trompent pas...

ROGER

Eh bien ?

LE ROI

Ce n'est pas hier que j'ai vu ces dames pour la première fois.

ROGER

Tant pis ! car alors le roi réclamera son droit de propriété... et il ne sera pas permis de leur faire la cour.

LE ROI

Allons, voilà déjà que tu jettes tes vues sur elles... mauvais sujet !

ROGER

Après vous, sire, après vous. À tout seigneur, tout honneur !

LE ROI, faisant un mouvement pour sortir

Oui, tu es encore bien respectueux à cet égard-là !

ROGER

Monseigneur s'en va sans jeter un coup d'œil sur ma liste ?

LE ROI

Ta liste ?... Tu réponds de tout, voilà ce que je sais ; guide-toi là-dessus.

(Le roi sort.)

ROGER, sonnant

Allons, je prends la responsabilité de mes œuvres, c'est convenu.

Scène V

Roger, un huissier, puis Dubouloy.

ROGER, à un huissier

Remettez cette liste aux huissiers de service dans l'antichambre, et qu'ils ne laissent entrer que les personnes dont les noms y sont inscrits ; il y a exception en faveur de deux dames que présentera l'ambassadeur de France. (À Dubouloy qui entre.) Ah ! c'est toi, Dubouloy ! Déjà en costume ?

DUBOULOUY

Oui, mon ami. On nous promet du plaisir pour ce soir, et, ma foi, j'ai hâte de m'amuser ; car je te confesse que je m'ennuie cruellement dans la capitale de toutes les Espagnes.

ROGER

Comment ! toujours ?

DUBOULOUY

Plus que jamais. Oh ! mon ami, que la Péninsule est mal connue et qu'on en fait de faux récits. À entendre ceux qui en reviennent, un joli garçon, un homme bien tourné, un cavalier élégant, ne peut pas faire un pas dans la rue sans être suivi par une duègne qui lui remet un billet de la part de sa maîtresse ; ne peut pas lever la tête vers une fenêtre sans voir une main qui passe à travers unealousie ; ne peut pas, en se promenant au Prado, baisser les yeux sur un banc sans y trouver un éventail oublié à dessein, et qui attend qu'on le rapporte à sa jolie propriétaire. Les infâmes menteurs !... Moi, je pars pour l'Espagne, de

confiance, sur ce que les voyageurs en disent : dès le jour de mon arrivée, je me lance dans les rue de Madrid ; je regarde à toutes les fenêtres ; je m'assieds sur tous les bancs... Eh bien, mon ami, pas une duègne, pas une main, pas un éventail !... C'est monstrueux, parole d'honneur ! On dirait que je suis un croquant !... Aussi, à mon retour en France, je t'en préviens, Saint-Hérem, je déshonore l'Espagne... Sais-tu qu'il y a des moments où j'en suis presque à regretter ma femme ?

ROGER

À propos, en as-tu reçu des nouvelles, de ta femme ?

DUBOULOY

Non ; seulement, j'ai reçu une lettre de mon père.

ROGER

Et que te dit-il de nouveau ?

DUBOULOY

Rien de nouveau. — Toujours en colère !... toujours la même indignation contre moi !

ROGER

Oh ! il se calmera.

DUBOULOY

Il m'annonce, en outre, qu'il cherche le moyen de faire rompre le contrat par lequel il m'assurait cinquante mille livres de rente, et qu'il espère réussir !... Mais conçois-tu qu'il ne veuille pas croire un mot de mon aventure ?

ROGER

Que veux-tu ! c'est de l'entêtement. Et la famille ?

DUBOULOY

Quelle famille ?

ROGER

La famille de l'autre ?

DUBOULOY

Oh ! mon ami, ne m'en parle pas, elle fait des cris de paon. Le père, les frères et les trois cousins sont en quête de ton serviteur. Imagine-toi qu'ils sont venus en masse à l'hôtel ; on leur a dit que je n'y étais pas, que j'étais parti... tarare ! ils n'ont pas voulu en

croire Boisjoli sur parole. Ils ont forcé la porte, ils ont fouillé tous les coins, ils ont été regarder jusque sous les lits. Te figures-tu, six, mon cher, six que j'aurais été obligé de tuer d'abord... et remarque bien qu'il n'y avait là que les parents de Paris, la province n'est pas encore prévenue. Et toi, as-tu reçu des nouvelles de ta femme, ou de ses frères, ou de ses cousins, ou de ses neveux ?

ROGER

Non ; Charlotte n'a pas de famille, elle.

DUBOULOY

Je ne sais pas comment tu fais, toi : tu as un bonheur !...

ROGER

Ah ! oui, un bonheur ! le mot est bien choisi.

DUBOULOY

Au fait, j'oubliais... le roi de France est donc toujours furieux ?

ROGER

Plus que jamais ; que veux-tu ! quand on a un jésuite pour confesseur et une prude pour maîtresse, on ne pardonne pas facilement.

DUBOULOY

Ainsi tes biens... ?

ROGER

Séquestrés, mon cher, sans miséricorde ; quant à moi, consigné à la frontière, et cela tant que je n'aurai pas réparé mes torts d'époux envers madame de Saint-Hérem, comme j'ai réparé mes torts d'amant envers mademoiselle de Mérian. Oh ! madame de Maintenon y met de l'obstination.

DUBOULOY

Et tu crois que c'est à madame de Saint-Hérem que du dois ces persécutions ?

ROGER

Et à qui donc veux-tu que ce soit ?... Elle a tort, Dubouloy, elle a tort. Moi qui m'étais quelquefois repent de la façon dont je l'avais traitée... moi qui peut-être, si j'avais reconnu chez elle

quelque regret, quelque dévouement, serais venu le premier...

DUBOULOY

Comment ?

ROGER

Sais-tu qu'en regardant toutes les femmes qui nous entourent, je n'en ai pas trouvé une seule que l'on puisse lui comparer.

DUBOULOY

Si tu le prends ainsi, il me semble que madame Dubouloy n'est pas plus désagréable qu'une autre ; mais on a du cœur, on n'oublie pas qu'on a été pris comme un sot ; sans compter qu'elle m'a fait perdre la charge de gobeletier du roi, que je regrette, pas pour moi, Dieu merci, mais parce que mon père y tenait, ce qui est cause de tous mes malheurs !... Mais, dis donc, Roger, il me semble que voilà déjà les invités qui arrivent.

ROGER

Ma foi, oui. (À un huissier.) Donnez-moi mon domino. Ah ! chercheur d'aventures, j'ai oublié de te dire que nous avons deux nouvelles débarquées, deux Françaises.

DUBOULOY

Comment les appelle-t-on ?

ROGER, passant son domino

Ah ! je te le demanderai...

DUBOULOY

Et qui les a présentées ?

ROGER

L'ambassadeur de France.

DUBOULOY

Alors, ce sont de grandes dames ?

ROGER

Cela m'en a l'air. En tout cas, voici monsieur le duc d'Har-court qui va nous le dire.

Scène VI
Les mêmes, le duc d'Harcourt.

LE DUC

Que vais-je vous dire, messieurs ?

ROGER

Quelles sont ces dames que vous avez présentées au roi ?

LE DUC

Je vous cherchais tout exprès pour cela.

ROGER

Tout exprès ?

LE DUC

D'honneur.

DUBOULOY

Oh ! c'est bien aimable à vous, monsieur le duc.

LE DUC

Cependant je vous avouerai que la confiance est bien sérieuse pour être faite au milieu d'un bal.

ROGER

Bah ! il s'agit de politique ?

LE DUC

Justement.

DUBOULOY

Ces dames ont une mission ?

LE DUC

Des plus importantes !

ROGER

Une mission importante confiée à la discrétion de deux femmes ? cela me paraît assez imprudent de la part du gouvernement qui les en a chargées.

LE DUC

Elles l'ignorent elles-mêmes.

DUBOULOY

Alors elles arrivent ici...

LE DUC

Sans savoir ce qu'elles y viennent faire.

DUBOULOY

C'est fort drôle... je trouve cela drôle !

ROGER

Et vous nous le direz, à nous, ce qu'elles viennent faire ?

LE DUC

Oui, car vous êtes de véritables amis du roi Philippe V, n'est-ce pas, de fidèles sujets du roi Louis XIV ?

ROGER

Sans doute.

LE DUC

Eh bien ! on s'inquiète, à Versailles, de l'influence énorme que madame des Ursins a déjà prise sur le jeune roi.

ROGER

Vraiment !

LE DUC

On craint que madame des Ursins ne soit dans les intérêts de l'Autriche ; comprenez-vous ?

DUBOULOY

Bah !

LE DUC

Et comme on sait qu'il n'y a pas de conseils, si sages qu'ils soient, qui puissent éclairer un homme qui est amoureux, il a été résolu...

ROGER

Que l'on combattrait l'amour par l'amour ?

LE DUC

Justement. Et à cet effet, on a dépêché au roi deux femmes charmantes, afin que s'il échappe à l'une, il tombe dans les mains de l'autre.

ROGER

Prenez-y garde, monsieur le duc ! si les femmes se mettent à faire de l'intrigue, cela fera concurrence à ceux qui font de la diplomatie.

LE DUC

Silence ! voilà le roi.

DUBOULOY

Avec ces deux dames ?

LE DUC

Avec elles. Messieurs, pas un mot !

ROGER

Oh !...

Scène VII

Les mêmes, le roi, Charlotte et Louise, masquées toutes deux.

LE DUC, s'avançant vers elles

Eh bien, mesdames, que dites-vous de M. le comte de Mauleón ?

LOUISE

Que nous avons beaucoup entendu parler de M. le comte en France, et que nous sommes vraiment bien heureuses de retrouver à Madrid un pareil compatriote.

LE ROI

Merci, beau masque. (À Charlotte.) Et vous, charmant domino, n'avez-vous pas aussi quelque chose à me dire ?

CHARLOTTE

Pardonnez-moi, monsieur le comte, je vous ferai mes compliments bien sincères sur l'ordonnance de cette fête... On se croirait vraiment à Versailles, et Sa Majesté le roi de France ne pensait pas si bien dire lorsqu'en prenant congé de son auguste petit-fils, que Dieu conserve, il lui annonça qu'il n'y avait plus de Pyrénées.

LE ROI

Duc, je vous remercie véritablement du cadeau que vous me faites. (Au duc, qui salue pour se retirer.) Ne vous éloignez pas, j'ai à vous parler.

LES DEUX DOMINOS, quittant le bras du roi

Sire...

LE ROI

Mais pour un seul instant, mesdames ; vous entendez. Saint-Hérem, monsieur Dubouloy, offrez le bras à ces dames, je vous

prie, et surtout ne soyez pas trop galants, pour ne pas faire de tort au comte de Mauléon.

(Il dit quelques mots tout bas à chacun des dominos.)

DUBOULOY, à Roger, qui s'avance vers Charlotte

Mon ami, laisse-moi la grande, si cela t'est égal... Tu sais que je me défie des petites femmes ; je suis payé pour cela.

ROGER

Comme tu voudras, mon cher ; moi, je n'ai pas de préférence.
(Il offre son bras à Louise ; Dubouloy offre le sien à Charlotte.) Mesdames, si vous voulez bien nous accepter pour cavaliers...

LOUISE

Comment donc !

CHARLOTTE

Avec le plus grand plaisir, monsieur.

(Chaque couple sort par une porte différente.)

Scène VIII

Le duc, le roi.

LE ROI

Eh bien ! mon cher duc ?

LE DUC

Eh bien ! monseigneur ?

LE ROI

Divines, en vérité, divines ! Maintenant, voyons, comment s'appellent-elles ?

LE DUC

Il m'est défendu de dire leur nom.

LE ROI

Que viennent-elles faire à Madrid ?

LE DUC

Tout le monde doit l'ignorer.

LE ROI

Et où demeurent-elles ?

LE DUC

C'est un mystère.

LE ROI

Même pour moi, duc ?

LE DUC

Tous les hommes sont égaux devant un secret, sire.

LE ROI

C'est juste, duc, c'est juste. Mais s'il vous êtes défendu de révéler ce secret au roi, il n'est pas défendu au comte de Mauléon de le pénétrer.

LE DUC

Le comte de Mauléon est jeune, noble et galant ; qu'il se serve des avantages qu'il a reçus de la nature et de la Providence.

LE ROI

Eh bien ! on s'en servira, duc ; et quand je saurai leur nom...

LE DUC

Eh bien ?

LE ROI

Quand je saurai leur adresse...

LE DUC

Après ?

LE ROI

Tout ce dont je vous prie, c'est de leur demander pour moi la permission de me présenter chez elles.

LE DUC

Un roi pourrait à la rigueur, ce me semble, se dispenser de cette formalité.

LE ROI

Pas quand il est petit-fils de Louis XIV, monsieur le duc.

LE DUC

Monseigneur, il sera fait comme vous le désirez.

(Il continue à parler bas avec le roi
pendant quelques instants, s'incline et sort.)

Scène IX

Le roi, au fond ; Charlotte et Dubouloy,
rentrant par une porte de côté.

CHARLOTTE

Non, je ne vous crois pas, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY

Je vous proteste cependant, madame, que je vous dis l'exacte vérité.

CHARLOTTE

Comment voulez-vous que je croie aux protestations d'un homme marié ?

DUBOULOY

Oh ! je le suis si peu...

LE ROI, s'approchant

Pardon, beau masque... Mais si animée que soit votre conversation, je vous rappellerai que j'en ai une à reprendre avec vous. Vous permettez, monsieur Dubouloy...

DUBOULOY

Comment donc, monseigneur !... (Bas.) Je vous verrai ?

CHARLOTTE

Vous restez ici ?

DUBOULOY

Je n'en bouge pas.

CHARLOTTE

Je viendrai vous y rejoindre.

LE ROI, offrant son bras à Charlotte

Eh bien ! beau masque, comment vous trouvez-vous du séjour de Madrid ?

CHARLOTTE

À merveille, sire, et j'ai le pressentiment qu'il doit m'arriver quelque chose d'heureux.

(Ils sortent.)

Scène X
Dubouloy, seul, puis Roger.

DUBOULOY

Elle a le pressentiment qu'il doit lui arriver quelque chose d'heureux !... Elle m'a regardé en disant cela... Si j'allais me trouver le rival d'un roi ! Peste ! je n'aurais rien perdu pour attendre. (À Roger, qui entre par la porte du fond.) Ah ! te voilà ?

ROGER

Oui.

DUBOULOY

Et qu'as-tu fait de ton domino ?

ROGER

Le roi vient de me le prendre en passant.

DUBOULOY

Tiens ! c'est comme à moi.

ROGER

Mais j'ai rendez-vous avec lui dans ce salon.

DUBOULOY

Et moi, j'y attends le mien.

ROGER

Eh bien ! qu'en dis-tu ?

DUBOULOY

De quoi ? de mon domino ?

ROGER

Oui.

DUBOULOY

Mon cher, une femme adorable... une grande femme, enfin !... l'esprit le plus vif, le caractère le plus gai, la conversation la plus pétillante... Et le tien ?

ROGER

Tout le contraire ; une petite femme naïve, sentimentale !... une véritable pensionnaire sortant de son couvent.

DUBOULOY

Oh ! ne me parle pas des pensionnaires qui sortent de leur

couvent. Rien que d'y penser... Mademoiselle Louise Mauclair en sortait, de son couvent !... Mais passons à autre chose. La crois-tu jolie ?

ROGER

Dam, oui !... autant du moins qu'on en peut juger sous le masque. Un bas de figure ravissant, des dents d'émail, et, à travers son loup, des yeux comme deux étoiles. Et la tienne ?

DUBOULOY

Une peau éclatante, une main à rendre fou un statuaire, un cou de cygne ; puis pour le visage, nous verrons bien, j'ai sa parole qu'elle ne quittera pas le bal sans se démasquer.

ROGER

Et moi aussi !

DUBOULOY

Oh ! c'est charmant !... Toi qui as beaucoup vu le monde, as-tu quelque idée de ce qu'elles peuvent être ?

ROGER

Non, foi de gentilhomme. J'ai rappelé tous mes souvenirs de Paris, de Compiègne, de Fontainebleau, de Versailles, de Marly, et cela ne correspond à rien de ce que je connais.

DUBOULOY

Silence ! ce sont elles.

(Charlotte et Louise paraissent à la porte du fond.)

Scène XI

Les mêmes, Charlotte, Louise.

ROGER, allant à Louise et la ramenant sur le devant,
tandis que Dubouloy reste au fond avec Charlotte

Ah ! voilà qui est véritablement méritoire, madame, tenir aussi consciencieusement une promesse de bal masqué.

LOUISE, du ton le plus sentimental

Une promesse est toujours une promesse, monsieur, et qu'elle soit faite sous le masque ou à visage découvert, elle n'en est pas moins sacrée.

ROGER

À la bonne heure ! voilà des principes que j'apprécie.

LOUISE

Mais que vous vous gardez bien de suivre, n'est-ce pas ?

ROGER, tournant le dos au public

Et qui a pu vous tenir sur mon compte de si méchants propos ?

LOUISE

Oh ! je vous connais mieux que vous ne le pensez, vicomte !

(Roger et Louise s'éloignent. À mesure qu'ils s'éloignent, Dubouloy et Charlotte se rapprochent.)

CHARLOTTE

Alors, s'il en est ainsi, pourquoi ne retournez-vous pas à Paris ?

DUBOULOUY

C'est parfaitement inutile, si je trouve à Madrid des Françaises qui veuillent bien m'aimer un peu.

CHARLOTTE

Tandis que vous pourriez en trouver en France qui vous détestent beaucoup.

DUBOULOUY

Plaît-il ?

CHARLOTTE

Ah ! vous faites de ces choses-là, monsieur Dubouloy !... vous signez un contrat de mariage avec l'une, et vous enlevez l'autre ! on vous attend pour épouser à Charny, et vous vous mariez à la Bastille. Puis, ce n'est pas encore tout : après avoir abandonné la veille celle qui devait être votre femme, le lendemain celle qui l'était, vous venez dire à une troisième qui ne l'est pas, et qui ne peut pas l'être, que vous l'adorez !... Le moyen qu'on réponde à votre amour, volage ! le moyen qu'on se fie à vos serments, trompeur !

DUBOULOUY

Comment ! vous connaissez tous ces détails, belle dame !

CHARLOTTE

C'était l'histoire à la mode quand nous avons quitté Paris,

mon amie et moi. On ne parlait que de M. Dubouloy et du vicomte de Saint-Hérem. Vous faisiez véritablement à vous deux la monnaie de M. de Lauzun. (Se retournant pour gagner le fond.) Aussi, nous, qui n'avions pas l'avantage de vous connaître, et qui désirions voir deux hommes si extraordinaires, sommes-nous venues de Paris à Madrid pour vous rencontrer.

DUBOULOUY

Exprès ?

CHARLOTTE

Tout exprès.

DUBOULOUY

En vérité, c'est trop aimable de votre part

LOUISE, reparaissant avec Roger

Oh ! monsieur, ne me dites pas cela ; je sais que vous détestez les amours sérieuses, et, avec nous autres femmes sentimentales, songez-y bien, ce n'est pas un simple caprice qu'il faut, c'est un attachement profond et durable.

ROGER

Mais vous vous trompez complètement, madame ; j'adore au contraire les femmes sentimentales, moi.

LOUISE

Ah ! vicomte, prenez garde ! il me semble que, s'il en eût été ainsi, mademoiselle de Mérian vous convenait sous tous les rapports.

ROGER

Et qui vous dit que je ne l'aimais pas, madame ? qui vous dit que son image ne se présente pas souvent encore à mon esprit ? qui vous dit qu'il ne me faut pas un amour à venir pour éteindre une passion... ?

LOUISE

Ainsi, monsieur, vous me considérez comme un moyen de guérison ?

ROGER

Non, madame ; mais je dis que pour faire oublier une femme aimable, il ne faut pas moins qu'une femme charmante. Je ne vois

rien là qui puisse vous blesser, ce me semble ; et c'est ce qui m'enhardit à solliciter la faveur de vous présenter mes hommages.

LOUISE

Eh bien, nous verrons... plus tard...

ROGER, se retournant

Mais pour que je puisse profiter de cette gracieuse permission, il faut que vous me disiez où vous habitez.

LOUISE

Rue d'Alcala, n° 15.

ROGER

Je demanderai ?...

LOUISE

Madame de Folmont.

(Ils continuent de parler bas, tandis que
Dubouloy et Charlotte reparaissent.)

DUBOULOY

Ainsi ?...

CHARLOTTE

Rue d'Alcala, n° 15.

DUBOULOY

Madame ?...

CHARLOTTE

Madame de Saint-Réal.

DUBOULOY

Maintenant, permettez que, plein du souvenir de votre esprit, j'emporte aussi celui de votre visage, et que je puisse contempler, ne fût-ce qu'en rêve, le charmant démon qui m'a luttiné toute la nuit ?

CHARLOTTE, à Dubouloy

Il faut donc faire tout ce que vous voulez ?

LOUISE, à Roger qui paraît la supplier

Vous l'exigez donc absolument ?

DUBOULOY

Je vous en conjure.

ROGER

Je vous en supplie !

LOUISE, se démasquant

Tenez, êtes-vous content ?

CHARLOTTE, se démasquant

Eh bien, soyez satisfait !

ROGER

Madame Dubouloy !

DUBOULOY

Madame de Saint-Hérem !

(Ils se retournent vivement, Dubouloy vers Roger,
Roger vers Dubouloy. Pendant ce temps,
Charlotte et Louise disparaissent, chacune par
la porte latérale près de laquelle elle se trouve.)

Scène XII

Roger, Dubouloy, se rapprochant l'un de l'autre.

ENSEMBLE

ROGER

Mon ami,
C'est elle,
Louise !
Charlotte !... ah !

DUBOULOY

Mon ami,
C'est elle,
Charlotte !
Louise !... ah !

ROGER

Que viennent-elles faire ici ?

DUBOULOY

Oui, que viennent-elles faire ici ?

ROGER

Mais il me semble que le duc d'Harcourt ne nous l'a pas
caché.

DUBOULOY

Il est vrai.

ROGER

Détruire l'influence de madame des Ursins... quelle infamie !...

(Le roi paraît.)

DUBOULOY

Quelle horreur !... Le roi !

ROGER

Silence !

Scène XIII

Les mêmes, le roi.

LE ROI

Eh bien ! messieurs...

ROGER et DUBOULOY

Monseigneur...

LE ROI

Avez-vous appris quelque chose de nouveau ?

ROGER

Sur quoi ?

DUBOULOY

Sur qui ?

LE ROI

Mais sur ces dames ; vous avez causé une heure avec elles.

ROGER

Oh ! de choses indifférentes.

DUBOULOY

Et qui n'ont aucun intérêt pour vous, monseigneur.

LE ROI

Mais vous les avez vues, au moins ?

ROGER

Non.

DUBOULOY

Non.

LE ROI

Elles ont refusé de se démasquer ?

ROGER

Oui.

DUBOULOY

Oui.

LE ROI

Vous savez où elles demeurent ?

ROGER

Nous l'ignorons complètement.

LE ROI

Mais elles vous ont dit leur nom ?

DUBOULOY

Pas du tout.

LE ROI

Ah ! vous êtes bien maladroits ; moi qui ne suis resté que dix minutes avec elles...

ROGER et DUBOULOY

Eh bien ?

LE ROI

Eh bien, j'ai été plus heureux que vous.

ROGER

Monseigneur sait comment elles se nomment ?

LE ROI

La plus grande se nomme madame de Saint-Réal.

DUBOULOY

Et la plus petite ?

LE ROI

Madame de Folmont... Elles demeurent toutes deux rue d'Alcala, n° 15... Oh ! je ne l'oublierai pas ; car un instant m'a suffi pour apprécier toute la grâce de ces deux Françaises... La conversation la plus piquante, les aperçus les plus fins, les plus ingénieux... et puis un tour d'esprit neuf, original, brillant... C'est à en perdre la tête !... Saint-Hérem.

ROGER

Monseigneur...

LE ROI

Demain matin à onze heures, tu viendras me parler.

ROGER

Oui, monseigneur.

LE ROI

N'y manque pas, Saint-Hérem ; pour toi je renverrai mon conseil... Ce que j'ai à te dire, vois-tu, est fort sérieux, fort important !... Nous parlerons d'elles !...

DUBOULOY

Ah ! vous parlerez...

LE ROI

Oui, oui... car je crois que j'en suis amoureux fou !... À demain, Saint-Hérem, à demain !

(Il sort.)

Scène XIV

Roger, Dubouloy.

DUBOULOY

Il est amoureux fou, mon cher !

ROGER

Parbleu, je le vois bien ; mais de laquelle ?

DUBOULOY

Tiens, au fait, de laquelle... est-ce de ma femme ?

ROGER

Est-ce de la mienne ?

DUBOULOY

Tu verras, mon ami, que nous avons assez de bonheur pour que ce soit de toutes les deux !

ACTE QUATRIÈME

Un petit salon, rue d'Alcala. À la droite du spectateur, une fenêtre donnant de plain-pied sur un jardin. Portes au fond et de côté.

Scène première
Un valet, Roger.

LE VALET

Madame de Saint-Réal prie M. le vicomte de l'attendre un instant au salon... Elle va venir...

ROGER

Merci...

(Le valet sort.)

Scène II
Roger, seul.

Madame de Saint-Réal... c'est encore bien heureux qu'elle n'ait pas eu l'impudence de se présenter ici sous mon nom... Je suis curieux de savoir ce qu'elle va me dire... Et moi qui avais parfois la bonhomie de m'attendrir sur cette profonde douleur dans laquelle je l'avais laissée... Si elle a été vive, eh bien, à la bonne heure, au moins, elle n'a pas été de longue durée... Ah ! j'entends quelqu'un... on s'approche... la porte s'ouvre... C'est elle !...

Scène III
Roger, Charlotte.

CHARLOTTE

Vous m'avez fait prier de vous recevoir, monsieur ; je m'empresse de me rendre à votre désir.

ROGER, la regardant

C'est donc bien vous, madame ; car, malgré le témoignage de Dubouloy... je vous l'avoue... je doutais encore.

CHARLOTTE

Vous aviez tort, monsieur... C'est parfaitement moi... (Lui

montrant un fauteuil.) Puis-je vous offrir... ?

ROGER

Un siège ?... merci, c'est trop de bonté... je ne reste qu'un moment... le temps de vous demander seulement comment il se fait que vous soyez à Madrid sous un faux nom, quand je vous croyais à Paris dans votre hôtel de la rue du Bac.

CHARLOTTE

Je suis venue à Madrid, monsieur, parce que tel a été mon bon plaisir, et que libre comme je le suis, il m'a paru qu'il n'était point nécessaire de demander la permission à qui que ce fût.

ROGER

Il me semble cependant, madame, qu'il existe de par le monde un homme qui devait être consulté avant que vous fissiez une pareille démarche... et qui, ne l'ayant point été, a le droit de trouver cette démarche au moins inconvenante.

CHARLOTTE

Qui cela, monsieur ?

ROGER

Mais M. de Saint-Hérem, votre mari... moi enfin.

CHARLOTTE, avec le plus grand étonnement

M. de Saint-Hérem... mon mari... vous !... Mais vous ignorez donc ce qui est arrivé depuis votre départ, monsieur ?

ROGER

Qu'est-il arrivé qui puisse vous dégager de l'obéissance que vous m'avez jurée, et du respect que vous devez porter à mon nom ?...

CHARLOTTE

Vous rappelez-vous comment vous m'avez quittée, monsieur ?

ROGER

À merveille.

CHARLOTTE

Vous rappelez-vous que lorsque vous m'offrîtes de garder votre nom, de partager votre fortune et d'habiter votre hôtel, vous rappelez-vous que je vous dis : Vous parti, je n'ai plus besoin que d'une dot et d'un couvent ?

ROGER

Oui, madame, et je suis bien aise de voir de quelle manière vous avez tenu votre résolution.

CHARLOTTE

J'allai le jour même, monsieur, me jeter aux pieds de madame de Maintenon, et la prier de me recevoir aux Carmélites... Mais ce n'était point assez que de lui demander à entrer au couvent, il fallait bien lui dire pourquoi j'y entrais... il fallait bien lui dire que vous m'aviez abandonnée, il fallait bien lui dire que, sans avoir été votre femme, j'étais votre veuve... il fallait bien lui dire, enfin, que vous ne m'aviez jamais aimée, ou que vous ne m'aimiez plus...

ROGER

Au fait, madame, au fait...

CHARLOTTE

Tranquillisez-vous, monsieur, ce ne sont point des reproches ; je ne vous en fis point, alors, je ne vous en ferai point maintenant. Madame de Maintenon prétendit que ce n'était point un couvent que je devais choisir... qu'un couvent vous donnerait raison aux yeux de la société, en faisant supposer que j'avais commis quelque grande faute ; qu'au contraire, c'était la vie à découvert... le monde... le jour qu'il me fallait.

ROGER

Et madame de Maintenon avait parfaitement raison, madame... Quand on a votre esprit, votre âge, votre figure... c'est non-seulement le monde, mais la cour qu'il faut... Seulement, parmi toutes les cours d'Europe, une seule me paraissait vous être interdite, sans ma permission du moins : c'était celle de Madrid.

CHARLOTTE

Vous ne m'avez point laissé achever, monsieur ; sans cela, vous auriez vu que toutes les cours m'étaient permises maintenant, celle de Madrid comme les autres...

ROGER

Je vous avoue, madame, que je ne vous comprends pas.

CHARLOTTE

Vous allez me comprendre. Madame de Maintenon me fit alors monter dans sa voiture, me conduisit chez Son Éminence le nonce du pape, et réclama pour moi l'annulation de notre mariage.

ROGER

L'annulation de notre mariage !...

CHARLOTTE

Son Éminence écrivit aussitôt à Rome, et, comme l'affaire avait été chaudement recommandée par Sa Majesté elle-même à notre ambassadeur, presque courrier par courrier, madame de Maintenon reçut le bref...

ROGER

Qui cassait notre mariage ?

CHARLOTTE

Oui, monsieur...

ROGER

Notre mariage est cassé !

CHARLOTTE

Cassé, monsieur... Soyez donc heureux... soyez donc libre... mais reconnaissez que j'ai le droit de partager, sinon le bonheur, du moins la liberté qui vous est rendue.

ROGER

Cassé !... Alors, madame, oui je comprends... vous êtes libre, parfaitement libre, mais, vous en conviendrez, il n'est pas moins étrange que vous ayez été choisir, pour user de votre liberté, la cour de Sa Majesté Philippe V.

CHARLOTTE

Savais-je que vous l'habitez, monsieur ?... m'aviez-vous dit en partant où vous alliez ? et depuis que vous êtes parti, m'aviez-vous donné de vos nouvelles ?... Puis, monsieur... faut-il vous le dire, ce n'est pas de mon libre arbitre que je suis venue ici... ce n'est pas mon choix qui m'a conduite en Espagne, c'est un ordre de madame de Maintenon. Elle m'a dit un matin qu'il me fallait partir pour Madrid... Elle m'a remis une lettre cachetée, et dont

j'ignorais le contenu, pour M. le duc d'Harcourt... Nous sommes arrivées il y a quatre jours, je crois. Avant-hier, nous avons été au spectacle dans la loge de l'ambassadeur... hier, nous avons été présentées au roi... Nous ignorions, Louise et moi, que vous fussiez à Buen-Retiro... Nous vous avons rencontrés... notre intention d'abord était de ne pas vous parler... Le roi vous a ordonné de prendre notre bras... vous nous avez priées de nous démasquer, et comme nous n'avions aucun motif de nous refuser à vos sollicitations, nous y avons cédé... Je savais que cette reconnaissance d'hier au soir amènerait, selon toute probabilité, une explication ce matin ; mais cette explication était indispensable, je ne l'ai donc ni fuie ni cherchée, je l'ai attendue... Vous êtes venu me la demander, je vous la donne... Désirez-vous quelque chose de plus ?... Parlez, monsieur, et, s'il est en mon pouvoir de le faire, je le ferai... Je n'oublierai jamais que j'ai eu l'honneur de porter votre nom, bien peu de temps, sans doute... mais assez cependant pour que je regrette toute ma vie, croyez-le bien, d'avoir été forcée de le quitter.

ROGER, dans le plus grand étonnement

Madame, vous me dites là des choses...

CHARLOTTE

Fort simples, monsieur, et dont au besoin M. le duc d'Harcourt pourra vous donner la preuve...

Scène IV

Les mêmes, Louise.

LOUISE

Pardon, monsieur, pardon, ma chère Charlotte... mais par ordre supérieur !

(Elle lui parle bas.)

CHARLOTTE

Très-bien.

LOUISE

Alors, tu vas venir ?

CHARLOTTE

À l'instant... à moins que M. de Saint-Hérem n'ait encore quelque chose à me dire.

ROGER

Oh ! je n'aurai pas le mauvais goût de vous retenir, madame ; car je devine...

CHARLOTTE

Oh ! mon Dieu, monsieur, c'est tout simplement le duc d'Harcourt qui me fait demander si je suis visible !

ROGER

Le duc d'Harcourt ?... Oh ! oui... oui... je sais... vous êtes sous sa protection immédiate... Que je ne vous retienne donc pas, madame... Moi-même... j'ai... je dois... il faut...

CHARLOTTE, faisant la révérence

Monsieur...

ROGER

Madame... je me retire... Je ne prendrai pas la liberté de me présenter de nouveau... il y aurait sans doute indiscretion...

CHARLOTTE

Nullement, monsieur !... et toutes les fois que vous le voudrez, bien certainement, en qualité de compatriote, j'aurai grand plaisir à vous revoir.

(Charlotte et Louise saluent et sortent.)

Scène V

Roger, seul.

Eh bien... mais c'est encore heureux !... J'ai la permission de me présenter chez ma femme... qui n'est plus ma femme... Au bout du compte, ce bref fait admirablement mon affaire... c'est tout ce que je désirais, moi ; c'est tout ce que je pouvais désirer... Me voilà libre... parfaitement libre... libre comme l'air...

Scène VI
Roger, Dubouloy, un valet.

LE VALET, annonçant

M. Dubouloy.

ROGER

Ah ! justement...

DUBOULOY

Te voilà, mon ami ! Je suis passé chez toi, et, comme je ne t'y ai point rencontré, j'ai pensé que je te retrouverais ici...

ROGER

Mon cher, fais-moi tous les compliments... félicite-moi...

DUBOULOY, effrayé

Ah ! mon Dieu... ce n'est pas la tienne... que le roi... Alors... alors, mon ami, c'est donc la mienne ?

ROGER

Bah ! il n'est plus question de cela, et puis d'ailleurs maintenant, quand ce serait Charlotte que le roi aimerait, ça me serait parfaitement indifférent... absolument égal.

DUBOULOY

Je ne comprends pas.

ROGER

Mon ami, je suis libre... mademoiselle de Mérian n'est plus ma femme. Sur la demande de madame de Maintenon, le pape a cassé notre mariage...

DUBOULOY

Oh ! le saint homme !... Mon cher Saint-Hérem, reçois toutes mes félicitations... Mais j'y pense, moi... Le pape a cassé ton mariage, dis-tu ?

ROGER

Oui.

DUBOULOY

Alors... le mien... mon mariage à moi... comme on nous a mariés ensemble... on a dû nous démarier ensemble ?

ROGER

Probablement !...

DUBOULOY

Comment ! tu ne t'es pas informé de cela... égoïste !

ROGER

Inutile... ça ne fait pas de doute.

DUBOULOY

En effet !... ce serait l'injustice des injustices... Ainsi, mon ami, nous sommes libres... ainsi, je suis toujours garçon... ainsi je puis écrire à mon père que sa colère n'a plus de motifs. Ah ! voilà ce qui m'explique maintenant le côté politique du voyage de ces dames... leur changement de nom... Peste ! que madame des Ursins se tienne ferme, si c'est mademoiselle Louise Mauclair qui a l'honneur de plaire à Sa Majesté... À propos de Sa Majesté... tu as été chez elle ce matin ?

ROGER

Ah ! mon Dieu, tu m'y fais penser... je l'avais parfaitement oublié.

DUBOULOY

Diable !... le roi t'attendait à onze heures... (Regardant sa montre.) Et voilà qui va être midi...

ROGER

Tu es sûr ?

DUBOULOY

Je crois bien, c'est ma fameuse montre... Mon ami, elle ne s'est pas dérangée de dix minutes depuis le moment où tu m'as appelé par la fenêtre à Saint-Cyr...

ROGER

Et toi, tu restes ?

DUBOULOY, s'établissant dans un fauteuil

Oui, mon cher... oui, je reste... je ne suis pas fâché, tu le comprends bien, d'avoir une explication avec mademoiselle Louise Mauclair, et d'apprendre de sa jolie bouche que nous sommes rendus à notre mutuelle liberté... Va donc chez le roi, mon ami, va, et tâche, par curiosité, de savoir celle que son cœur...

ROGER

Oui, oui... et comme nous sommes maintenant désintéressés dans la question... cela sera très-amusant !...

DUBOULOY

Oui, très-amusant !

ROGER

Au revoir, Dubouloy, au revoir.
(Il sort.)

Scène VII

Dubouloy, seul.

Quelle chose étrange que la puissance d'un mot... libre !... Qu'y a-t-il de si extraordinaire dans l'assemblage de quelques lettres, que cela change ainsi la face des choses ? C'est que véritablement je respire à cette heure avec une facilité qui m'étonne... Ah !...

Scène VIII

Dubouloy, Louise.

LOUISE

Tiens ! c'est vous !

DUBOULOY

Mademoiselle...

LOUISE

Enchantée de vous voir, monsieur Dubouloy... Ah ! c'est bien aimable à vous d'être venu nous faire une petite visite...

DUBOULOY, saluant

Mademoiselle...

LOUISE

Asseyons-nous donc, je vous prie.

DUBOULOY

Avec grand plaisir.

LOUISE

Enfin, vous voilà donc !

DUBOULOY

Comment donc, mademoiselle ! mais vous deviez bien vous douter qu'en apprenant votre présence inattendue à Madrid, je m'empresserais...

LOUISE

De partir pour la France... Je connais vos habitudes, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY

Oui, je comprends, vous faites allusion... Mais les circonstances étant changées... (À part.) Elle ne répond rien... (Haut.) Les positions n'étant plus les mêmes... (À part.) Elle ne répond rien encore... (Haut.) Vous comprenez que je n'avais plus de motifs... C'est un beau pays que l'Espagne, n'est-ce pas, mademoiselle ?

LOUISE

Mais oui, du moins jusqu'ici il m'a paru charmant ; des cavaliers pleins de galanterie, des femmes délicieuses.

DUBOULOY

Oh ! les femmes, les femmes ! voyez-vous, ne parlons pas des Espagnoles devant les Françaises... Moi, ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas une Espagnole, fût-elle de Séville ou de Cadix, fût-elle Navarraise ou Grenadine, qui puisse faire oublier nos ravissantes Françaises ; il n'y a que les Françaises, mademoiselle, il n'y a que les Françaises !

LOUISE

Mais je ne vous reconnais plus, monsieur Dubouloy ; vous êtes d'une galanterie...

DUBOULOY

Vous m'avez si peu vu... Mais, je l'espère maintenant, mademoiselle, nous nous verrons davantage, si vous restez à Madrid surtout. Restez-vous à Madrid ?

LOUISE

Mais oui !... le roi a été très-bon pour nous.

DUBOULOY

Le roi !... quel charmant cavalier, n'est-ce pas ? C'est l'homme le plus élégant, le plus poli du royaume.

LOUISE

Et le plus galant, j'en suis certaine.

DUBOULOY

Ah ! il a été avec vous... ?

LOUISE

D'une galanterie charmante.

DUBOULOY

Il est ainsi près de toutes les jolies femmes... Vous ne devez donc pas vous étonner, mademoiselle.

LOUISE

Ah çà ! monsieur Dubouloy, je vous demande bien pardon, mais je remarque que, depuis le commencement de notre conversation, vous commettez l'erreur de m'appeler mademoiselle.

DUBOULOY

Je commets l'erreur, dites-vous ?

LOUISE

Sans doute... Est-ce que vous auriez oublié, par hasard...

DUBOULOY

Quoi ?

LOUISE

Certaine nuit de la Bastille, pendant laquelle vous m'avez fait l'honneur de me prendre pour femme ?

DUBOULOY

Et vous, mademoiselle, est-ce que vous auriez oublié certain bref arrivé de Rome ?

LOUISE

Quel bref ?

DUBOULOY

Le bref du pape.

LOUISE

Quel pape ?

DUBOULOY

Eh bien ! mais... le pape... le saint-père... Sa Sainteté... Il n'y a qu'un pape, enfin...

LOUISE

Ah ! oui...

DUBOULOY

Allons donc !

LOUISE

Le bref qui casse le mariage de M. de Saint-Hérem et de mademoiselle de Mérian ?

DUBOULOY

Oui.

LOUISE

Mais quel rapport ?

DUBOULOY

Comment ! quel rapport ?...

LOUISE

Sans doute ; cela ne nous regarde pas, nous.

DUBOULOY

Comment ! cela ne nous regarde pas ?

LOUISE

Non.

DUBOULOY

Nous ne sommes pas compris dans le même bref ?

LOUISE

Non.

DUBOULOY

On n'a pas fait la même demande pour nous que pour eux ?

LOUISE

Oh ! si fait...

DUBOULOY

Ah !... (À part.) Elle me fait des peurs !... (Haut.) Eh bien ?

LOUISE

Eh bien ! le pape a répondu que ces ruptures-là étaient bonnes pour des gens de noblesse qui pouvaient avoir des causes graves... des motifs sérieux de briser un union mal assortie, soit comme position, soit comme caractère... mais que, des causes pareilles, des motifs semblables n'existant pas pour nous autres

gens de finance... notre mariage...

DUBOULOY

Notre mariage !...

LOUISE

Notre mariage était maintenu.

DUBOULOY

Notre mariage est maintenu !... (Prenant son chapeau.) Mademoiselle, vous comprenez que du moment que c'est à madame Dubouloy que j'ai l'honneur de parler...

LOUISE

Eh bien, monsieur ?

DUBOULOY

Cela change entièrement notre position respective... Souffrez donc que je prenne congé de vous...

Scène IX

Les mêmes, Roger.

ROGER, entrant

Eh bien, mon ami ?

DUBOULOY

Sacrifié, mon cher, sacrifié comme toujours !...

ROGER

Ton mariage tient ?

DUBOULOY

Oh ! mon Dieu, oui... Et toi, as-tu vu Sa Majesté ?

ROGER

Oui.

DUBOULOY

Et as-tu quelque idée de celle... ?

ROGER

Mon cher Dubouloy, je crois que c'est fort heureux que madame de Saint-Hérem ne soit plus ma femme.

DUBOULOY

Eh bien, c'est au moins une consolation pour moi... Adieu, mon ami... (À Louise.) Adieu, mademoiselle.

LOUISE

Madame...

DUBOULOY

Madame !...

LOUISE

Au revoir, monsieur...

(Dubouloy sort.)

Scène X

Louise, Roger.

ROGER

Madame... de grâce... pourrais-je parler à madame de Saint-Hérem ?

LOUISE

À mademoiselle de Mérian, voulez-vous dire.

ROGER

C'est vrai, j'oubliais...

LOUISE

Impossible en ce moment ; elle est occupée.

ROGER, à part

Elle attend le roi !

LOUISE

Mais dites-moi ce que vous avez à lui faire savoir.

ROGER

Non... C'est à elle-même, à elle seule.

LOUISE

Alors, plus tard... ce soir... demain...

ROGER

C'est que d'ici à demain il peut arriver...

LOUISE

Quoi ?

ROGER

Tel événement...

LOUISE

Que voulez-vous qui nous arrive, placées directement, comme

nous le sommes, sous la protection de Sa Majesté ?

ROGER

Eh bien, justement, ma chère madame Dubouloy, c'est cette protection qui m'inquiète.

LOUISE

De la jalousie, vicomte ?

ROGER

De la jalousie !... moi !... et comment ? Pourquoi serais-je jaloux ?... Mais, vous le comprenez, je ne puis oublier qu'elle a porté mon nom !

LOUISE

Il est un peu tard pour vous en souvenir.

ROGER

Cependant, il me semble...

LOUISE

Vous vous inquiétez de ce qui peut arriver à une femme que vous avez quittée douze heures après être devenu son époux ; que vous avez laissée à Paris sans appui, sans position, abandonnée à elle-même, et cela, monsieur, sans vous demander si ce mariage à la Bastille n'avait pas été prévu, préparé par une autre qu'elle ?

ROGER

Par une autre qu'elle, achevez.

LOUISE

Ne se peut-il pas enfin qu'une autre que Charlotte ait tout dit, tout révélé à madame de Maintenon ?

ROGER, vivement

C'est vous !

LOUISE

Hélas !... oui, moi-même, monsieur ; Charlotte ignorait tout, je vous le jure... elle ne se serait pas prêtée à ce projet... pauvre Charlotte !

ROGER

Mais convenez à votre tour que si j'ai eu des torts envers madame de Saint-Hérem, elle a bien pris sa revanche... À qui dois-je la confiscation de mes biens ? À qui dois-je que la terre

de France me soit interdite ?

LOUISE

Mais tout cela vous est rendu, monsieur... Le duc d'Harcourt est chargé de vous le signifier aujourd'hui même. Oui... votre exil est radié ! Le séquestre mis sur vos biens est anéanti... Et à qui devez-vous tout cela ?

ROGER

À qui je le dois ?

LOUISE

À elle, monsieur, à elle.

ROGER, étonné

À Charlotte ?

LOUISE

Oui, à Charlotte, ingrat que vous êtes !... à elle seule ! Elle a été trouver le roi, et elle a supplié ; et ce que personne n'eût obtenu de Sa Majesté, à force de démarches, de sollicitations, de prières, elle l'a obtenu.

ROGER, avec ironie

Ainsi que la rupture de notre mariage.

LOUISE

Parce que c'était le seul moyen de vous faire rendre vos biens, parce que c'était le seul moyen de vous rouvrir les portes de France, parce que la rupture de ce mariage, enfin, tout en faisant son désespoir à elle, semblait devoir faire votre bonheur.

ROGER

Oh ! si elle m'eût aimé véritablement, le sacrifice eût été au-dessus de ses forces.

LOUISE

Si elle vous eût aimé !... Oui, je comprends. Il fallait à votre vanité un désespoir éternel, et madame de Saint-Hérem ensevelie sous la grille d'un cloître, ou sous la pierre d'une tombe, faisait bien mieux votre réputation d'homme à la mode que mademoiselle de Mérian, brillante, heureuse et consolée... Rassurez-vous, monsieur... Il s'en est fallu de bien peu que ce désir ne fût accompli ; mais par bonheur, et grâce à son Mentor, à qui il faut

encore que vous vous en preniez de ce désappointement, oui, oui, grâce à moi, le contraire est arrivé.

ROGER

Vous comprenez, madame, que si ce que vous me dites-là est vrai, c'est une raison de plus pour que je désire lui parler sans retard. Plus vous me prouverez que j'ai des torts envers elle, plus vous m'inspirerez le désir de lui en demander promptement pardon.

LOUISE

Malheureusement, comme je vous l'ai dit, monsieur le vicomte, dans ce moment la chose est impossible.

ROGER

Impossible ! Et pourquoi cela ?

LOUISE

Parce que Charlotte attend quelqu'un.

(Charlotte paraît.)

ROGER

Mais je vous dis que c'est précisément cette personne qu'il ne faut pas qu'elle reçoive. Je vous dis que si elle la reçoit, elle est perdue.

Scène XI

Les mêmes, Charlotte.

CHARLOTTE, s'avançant

Perdu, monsieur, que voulez-vous dire ?

ROGER

Ah ! c'est vous, madame, enfin ! Le hasard permet que je vous voie. (À Louise.) Ma chère madame Dubouloy, au nom du ciel ! veillez à ce qu'on ne nous dérange pas. Il y va de son bonheur, du mien, du vôtre peut-être ; allez, allez.

CHARLOTTE

Va, Louise.

(Louise sort.)

ROGER, à Charlotte

Oui, madame, oui, comme vous entriez, je le disais à votre

amie ; on veut vous perdre.

CHARLOTTE

Me perdre, moi ?

ROGER

Il y a un complot contre vous, contre votre honneur.

CHARLOTTE

Contre mon honneur, un complot ?

ROGER

Le roi va venir, n'est-ce pas ?

CHARLOTTE

Ah ! monsieur, qui a pu vous faire supposer...

ROGER

Le roi vous aime...

CHARLOTTE

Vous croyez ?...

ROGER

Ne vous l'a-t-il pas dit à peu près hier au soir ?

CHARLOTTE

Le roi Philippe V est petit-fils de Louis XIV ; il est galant comme l'était son aïeul, et il ne faut pas prendre au sérieux les compliments que sa galanterie lui inspire.

ROGER

Et moi, je vous dis qu'il vous aime, madame, j'en suis sûr.

CHARLOTTE

Il m'a vue hier pour la première fois, et vous voulez...

ROGER

Non, non, madame, détrompez-vous ; il vous connaît depuis longtemps, il vous avait remarquée à Saint-Cyr, et son départ seul l'a empêché à cette époque de s'occuper sérieusement de vous.

CHARLOTTE

Mais cet amour prétendu existât-il, monsieur, recommandée comme je le suis au roi d'Espagne par son aïeul et par madame de Maintenon...

ROGER

Et voilà justement ce qui vous trompe, madame ; de là vient

le complot ; là s'est tramée votre perte. Vous ignorez le contenu de la dépêche qu'on vous avait remise pour M. le duc d'Harcourt ; vous ignorez la mission dont vous étiez chargée ?

CHARLOTTE

C'est vrai. Je vous l'ai dit et je vous le répète.

ROGER

Eh bien, madame, je vais vous apprendre le contenu de cette lettre. Je vais vous dévoiler le but de cette mission : Vous êtes destinée à remplacer madame des Ursins dans le cœur de Sa Majesté Philippe V.

CHARLOTTE

Et vous croyez, monsieur, que de pareils soins, de si futiles combinaisons occupent le cabinet de Versailles ? Oh ! j'ai meilleure opinion de la politique de celui que ses ennemis mêmes appellent le grand roi !

ROGER

Mais, madame, qui vous dit que ces soins sont si infimes, que ces combinaisons sont si futiles ? Qui vous dit qu'un grand but politique n'est point caché sous une intrigue d'amour ? Enfin, qui vous dit qu'il ne s'agit pas d'arracher le roi à l'influence de l'Autriche ?

CHARLOTTE

Ah ! je vous remercie, au moins, monsieur, m'ayant inventé une mission semblable, de l'avoir ennoblie à ce point !

ROGER

Mais je ne l'ai point inventée... mais je vous le dis... je vous le répète, c'est l'exacte, c'est la pure vérité ; je la sais de source certaine...

CHARLOTTE

Au fait, les femmes ont joué un grand rôle dans le siècle qui vient de s'écouler ; et plus d'une fois les puissances européennes se sont émues en apprenant qu'un roi avait changé de maîtresse.

ROGER

Oui. Mais, madame, songez-y... quels étaient les rôles de ces femmes ?

CHARLOTTE

Les uns, grands pour l'orgueil ; les autres, tristes pour le cœur ; les autres, dangereux pour la vie... madame de Montespan, mademoiselle de la Vallière, Gabrielle d'Estrées...

ROGER

Vous oubliez madame d'Estampes, qui a failli perdre la France...

CHARLOTTE

Vous oubliez Agnès Sorel, qui l'a sauvée !

ROGER

Ainsi, madame, il paraît que vous n'êtes pas trop effrayée du rôle que madame de Maintenon vous a donné à apprendre, et que monsieur le duc d'Harcourt est chargé de vous faire répéter... Cela fait honneur à votre courage, car beaucoup de femmes à votre place s'en épouvanteraient.

CHARLOTTE

Je comprends, monsieur... Il y a dans le monde des êtres privilégiés, qui ont des parents, une famille... des femmes heureuses, qui ont un mari qu'elles aiment et qui les aime, des enfants qui les appellent leur mère... des frères qui les appellent leur sœur... un père et une mère qui les appellent leur fille... À celles-là, monsieur, de grands devoirs sont imposés ; à elles l'obligation de conserver intact un nom qu'elles doivent rendre pur... À celles-là la crainte de faire partager leur honte à ceux qui ont fait leur gloire ! Mais il en est d'autres, vous l'oubliez, monsieur, à qui Dieu a pris leur famille, à qui un caprice a enlevé leur mari, qui n'ont plus ni le nom qu'elles ont reçu de leurs ancêtres, ni le nom qu'elles devaient transmettre à leurs fils ! Il est de malheureuses créatures, enfin, abandonnées, seules au monde, et ne devant compte à personne ni de leur vertu, ni de leur honte, ni de leur élévation, ni de leur abaissement : celles-là, monsieur, quand une nation jette les yeux sur elles, croyant par elles obtenir un grand résultat, celles-là doivent bénir le sort qu'on les ait jugées bonnes encore à quelque chose, et qu'on ne les ait pas oubliées dans la

nuît de leur malheur, comme des êtres inutiles, inférieurs et méprisés.

ROGER

Ah ! je comprends alors, madame, pourquoi ces vives sollicitations en ma faveur, pourquoi ces supplications de me rouvrir le chemin de la France, pourquoi cette hâte de briser une union qu'on avait eu tant d'empressement de former ? Oui, tout cela s'explique maintenant à mon esprit ; tout cela s'éclaircit à mes yeux. Mais faites-y attention, madame, il y a des gens qui ne souffriront jamais que la femme qu'ils ont aimée, que la femme qui a porté leur nom... Et tenez, tenez, moi, par exemple...

CHARLOTTE

Vous, monsieur ?

ROGER

Moi, je vous le déclare... tant que je vivrai, madame, tant que j'aurai une voix pour protester contre une pareille infamie... tant que j'aurai un bras pour porter une épée... je vous le déclare, mademoiselle de Mérian ne sera pas la maîtresse de Philippe V, dussé-je...

CHARLOTTE

Quoi !

ROGER

Dussé-je la tuer !... J'ai dit, madame.

LE VALET, annonçant

Monsieur le comte de Mauléon !

CHARLOTTE, au valet

À l'instant ! à l'instant !

ROGER

Le roi !... Vous m'avez dit qu'il ne devait pas venir !

CHARLOTTE

Je vous ai dit que je ne l'attendais pas.

ROGER

Vous m'avez dit qu'il n'était pas amoureux de vous.

CHARLOTTE

Je vous ai dit que rien ne me portait à le croire.

ROGER

C'est bien ! nous verrons quelle cause l'amène.

CHARLOTTE

Vous savez, monsieur, qu'il est contre les règles de l'étiquette qu'un étranger...

ROGER

C'est juste. J'oubliais encore que je n'ai plus le droit... Je me retire donc, madame ; mais vous êtes prévenue... je veille sur vous... je ne vous perds pas des yeux... songez-y bien !... Et si vous ne m'aimez plus, du moins, comme je ne veux pas de sentiments intermédiaires, j'aurai soin que vous me haïssiez ! Adieu ! madame, adieu !

(Il sort.)

CHARLOTTE, seule

Il m'aime ! il m'aime ! oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis heureuse !

Scène XII

Le roi, Charlotte.

LE ROI

Vous avez eu la bonté de permettre au comte de Mauléon de se présenter chez vous, madame ; et vous voyez qu'il profite avec reconnaissance, et surtout avec empressement, de la permission.

CHARLOTTE

Sire...

LE ROI

On a véritablement raison de dire que les nuits sont les jours des femmes... Vous nous avez fait l'honneur de passer la nuit presque entière à notre petite fête, et je vous retrouve, après cette nuit sans sommeil, plus fraîche, plus ravissante que jamais.

CHARLOTTE

Ah ! c'est que le bonheur est un fard magique... que rien n'éclaire le visage comme un cœur joyeux.

LE ROI

Vous êtes donc heureuse, madame ?

CHARLOTTE

Oui, sire, oui, bien heureuse.

LE ROI

C'est un miracle tout nouveau à la cour d'Espagne, madame, que cette joie et que cette gaieté... Ne la perdez pas, madame, car elle vous va à ravir, et je ne vous ai jamais vue si belle...

CHARLOTTE

Votre Majesté n'a pas eu le temps de faire de longues études sur les variations de mon visage ; car, si je ne me trompe, j'ai eu l'honneur de lui être présentée hier pour la première fois.

LE ROI

Oui, vous m'avez été présentée hier pour la première fois, c'est vrai ; mais, moi, je vous connaissais depuis longtemps, madame.

CHARLOTTE

Vous me connaissiez, sire ?

LE ROI

Des yeux et du cœur seulement, c'est vrai ; je vous avais remarquée à Saint-Cyr, pendant les représentations d'*Esther*.

CHARLOTTE

Ainsi, au bal, hier...

LE ROI

Oui, quand vous vous croyiez inconnue, et que, dans la confiance de votre incognito, vous vous livriez à tout l'abandon de votre esprit, à toute la richesse de votre imagination, sous votre masque, je suivais toutes les expressions de votre visage, tous les mouvements de votre physionomie ; vous pensiez que votre parole seule arrivait jusqu'à moi. Détrompez-vous, madame, à travers le velours devenu inutile, je vous voyais comme je vous vois à présent.

CHARLOTTE

Mais savez-vous, sire, que c'est une véritable trahison ?

LE ROI

Que voulez-vous ! nous autres pauvres rois, il faut bien que nous prenions l'habitude de lire sous les masques tout ce qui

nous approche, nous trompe, ou cherche à nous tromper ; et quand à travers le masque nous sommes arrivés à lire sur le visage, reste encore le visage qui nous empêche de lire dans le cœur.

CHARLOTTE

Pardon, sire, mais il me semble...

LE ROI

Ah ! puisque vous êtes si heureuse, madame, laissez-moi me plaindre de mon malheur. Puisque vous êtes si joyeuse, laissez-moi vous dire un peu ma tristesse.

CHARLOTTE

Vous triste, vous malheureux, sire ?

LE ROI

N'est-ce pas le comble du malheur pour un jeune prince à l'esprit aventureux, au cœur aimant, à l'âme ardente, d'être enfermé sans cesse dans le cercle étroit et glacé de la politique, d'être entouré de vieux conseillers aux cœurs éteints, qui combattent, complimentent, étouffent tout ce qu'il y a de jeune dans son âme ; de n'avoir jamais un espoir qui puisse devenir une volonté ; de s'entendre répondre à chaque désir qu'on exprime : Sire, la France veut, ou, Sire, l'Autriche ne veut pas ! Voilà pourtant où j'en suis, avec cette ombre de puissance qu'on m'a faite. Oh ! croyez-moi, madame, il n'y a qu'une royauté réelle, incontestable, despotique, une royauté de droit divin, c'est celle de la beauté, de la grâce et de l'esprit. Cette royauté, madame, c'est la vôtre. (Lui prenant la main.) Permettez donc que votre plus humble sujet vous rende hommage et se déclare à tout jamais votre féal et fidèle serviteur.

CHARLOTTE

Sire...

LE ROI

Aussi, jugez de mon bonheur, madame, lorsque je vous ai vue, m'apportant sur cette terre d'Espagne, où je suis exilé, un reflet de ma jeunesse passée, un parfum de ma patrie perdue. J'ai couru à vous, comme un voyageur égaré court à la lumière. Cette lumière...

re, c'était une flamme ardente, et cette flamme m'a atteint, m'a saisi, m'a dévoré. – Je vous aime, madame !

CHARLOTTE, à part

Ciel !

LE ROI

Je vous aime... Oh ! lorsqu'une telle parole est sortie de la bouche, après avoir été si longtemps renfermée dans le cœur, il faut qu'elle soit entendue, il faut qu'on y réponde. Eh ! madame, qu'y a-t-il donc de si effrayant dans ces trois mots ?

CHARLOTTE

Il y a d'effrayant, sire, que je ne puis y répondre sans crime... Sire, je suis mariée...

LE ROI

Oui, mais votre mari est absent, éloigné, à l'autre bout du monde.

CHARLOTTE

Mon mari est ici, à cette cour, près de vous.

LE ROI

Votre mari ici, à cette cour ?

CHARLOTTE

C'est votre favori, votre ami le plus dévoué !

LE ROI

Saint-Hérem ?

CHARLOTTE

Oui, sire.

LE ROI

Vous seriez la femme de Saint-Hérem... cette jeune fille qu'il a enlevée à Saint-Cyr... puis abandonnée ?

CHARLOTTE

Hélas !...

LE ROI

Mais puisqu'il vous a si indignement traitée, c'est qu'il ne vous aime pas !

CHARLOTTE

Détrompez-vous, sire, il m'aime ; l'orgueil seul l'avait éloigné

de moi, la jalousie l'en a rapproché, et tout à l'heure, cette joie, ce bonheur que Votre Majesté lisait sur mon visage... eh bien, ce bonheur, cette joie, me venaient de la certitude d'être aimée.

LE ROI

Ah ! je serai donc trompé par tout ce qui m'entoure, trahi par tout ce qui m'approche ! il n'y aura donc pas un bonheur qui devienne une réalité, pas une félicité qui ne s'évanouisse comme une ombre ! Mais faites-y attention, madame, que Saint-Hérem y réfléchisse... Peut-être réclamerai-je mes droits et mes prérogatives... peut-être me souviendrai-je enfin que cette royauté qu'on m'a imposée comme un éternel fardeau me donne au moins le droit, quand je désire, de dire : Je veux !

CHARLOTTE

Oh ! sire ! sire ! écoutez-moi donc. Vous n'avez été trahi, vous n'avez été trompé par personne. C'est madame de Maintenon qui, me voyant si malheureuse, si désespérée, m'a fait partir pour Madrid en me recommandant à monsieur le duc d'Harcourt. Pour que son projet réussît, le secret le plus profond devait être gardé. Jugez donc ce qu'elle dirait si elle allait apprendre que j'ai eu le malheur de vous plaire ; elle dirait que c'est moi qui, par ma coquetterie...

LE ROI

Oh ! tenez, ne me parlez pas de madame de Maintenon... Elle a déjà assez tourmenté le duc d'Anjou sans qu'elle poursuive encore Philippe V. À Versailles, son despotisme me pesait ; à Madrid, il m'est insupportable. Et, grâce au ciel ! à Madrid, je puis le secouer. Oui, madame, oui. On m'a mis un sceptre à la main, dût-il me sécher le bras ! on m'a mis une couronne sur la tête, dût-elle me brûler le front ! on m'a fait roi, enfin, roi malgré moi. Eh bien, puisque je le suis, je veux l'être... je le serai !

CHARLOTTE

Mais monsieur de Saint-Hérem.

LE ROI

Oui, jaloux... n'est-ce pas !... Eh bien, moi aussi, je suis

jaloux.

CHARLOTTE

Ô mon Dieu, mon Dieu !

LE ROI

Qu'il prenne garde !

LOUISE, entrant

Charlotte... Pardon, sire... Charlotte, monsieur de Saint-Hérem est là dans l'antichambre ; il veut entrer, il insiste, il menace.

CHARLOTTE, à part

S'ils se rencontrent, il est perdu !

LE ROI

Monsieur de Saint-Hérem veut entrer quand le roi...

CHARLOTTE

Sire, je suis chez moi. C'est donc à moi de faire respecter ma maison et les personnes qui s'y trouvent.

LE ROI

Mais...

CHARLOTTE, à un valet qui paraît au fond

Dites à monsieur de Saint-Hérem qu'il n'est pas mon mari, que je ne veux pas le recevoir, que je ne le connais pas.

LE ROI

Oh ! madame, que de reconnaissance !... que je suis heureux !...

CHARLOTTE

Oui, mais, sire, sire, au nom du ciel, retirez-vous !

LE ROI

Je vous reverrai ?...

CHARLOTTE

Sans doute ; n'êtes-vous pas le maître ?... Mais en ce moment, je vous en supplie... Non pas par ici, vous le rencontreriez. Louise, Louise, conduis Sa Majesté.

LOUISE

Venez, sire !

LE ROI

À ce soir ?...

CHARLOTTE

Oh ! oui, oui, sans doute, à ce soir.

(Le roi sort par le côté et précédé de Louise.)

CHARLOTTE, seule

Oh ! mon Dieu !... que va-t-il advenir de moi ?

(Elle tombe sur un fauteuil.)

ACTE CINQUIÈME

Même décor.

Scène première

Charlotte, en scène, assise, se levant,
écoutant et allant à la porte.

Ce n'est pas elle encore ; peut-être aurais-je dû y aller moi-même... Oui, mais je pouvais être suivie... le roi pouvait se douter... tandis qu'il est tout simple que Louise aille chez son mari... Ah ! mon Dieu ! pourvu que Roger croie à ce qu'elle lui dira... pourvu qu'il revienne, pourvu que cette nuit même nous puissions... Ah !... cette fois, c'est elle !... C'est toi ! viens, viens, Louise.

Scène II

Charlotte, Louise.

LOUISE, entrant

Ma chère, nous n'avons pas de bonheur.

CHARLOTTE

Comment ?

LOUISE

Il n'est pas chez lui.

CHARLOTTE

Où est-il ?

LOUISE

On n'en sait rien.

CHARLOTTE

Il n'a pas dit à quelle heure il rentrerait ?

LOUISE

Il n'est pas reparu depuis ce matin.

CHARLOTTE

Mais monsieur Dubouloy ?

LOUISE

Absent aussi.

CHARLOTTE

Es-tu montée dans son appartement ? as-tu laissé une lettre ?

LOUISE

Je m'en suis bien gardée.

CHARLOTTE

Pourquoi cela ?

LOUISE

Il y avait chez lui un officier du roi.

CHARLOTTE

Un officier du roi ! qu'y fait-il ?

LOUISE

Il attend qu'il rentre.

CHARLOTTE

Que penser de cela ?

LOUISE

Ma chère, j'ai bien peur que par ses emportements de tantôt monsieur de Saint-Hérem n'ait blessé Sa Majesté...

CHARLOTTE

Et que cet officier ne soit là pour...

LOUISE

C'est probable.

CHARLOTTE

Ô mon Dieu ! voilà ce que je craignais ; voilà ce qui devait arriver... Que faire ?

LOUISE

Que faire ? c'est facile à dire.

CHARLOTTE

Écoute ; c'est toi qui as tout conduit jusqu'ici, toujours en répondant de tout, en me promettant une heureuse issue, dont moi j'ai douté toujours. Louise, nous voici arrivées au point que j'avais prévu, au moment que je craignais... Ne m'abandonne pas, je deviendrais folle !

LOUISE

Veux-tu que j'y retourne ? veux-tu que je l'attende ?

CHARLOTTE

Non. Le roi, d'un moment à l'autre, peut venir ici ; je ne veux pas être seule.

LOUISE

Mais lui-même, ton mari, reviendra peut-être...

CHARLOTTE

Oui ; mais s'il revient sans être prévenu, s'il trouve le roi ici !... Violent comme il l'est, se croyant trahi, il n'y aura plus ni dignité, ni rang, ni respect qui le retienne, il fera un éclat, du scandale.

LOUISE

Tu crois ?

CHARLOTTE

Ah ! le malheureux se perdra, j'en suis sûre.

LOUISE

Eh bien ! envoyons quelqu'un, un domestique qui attendra Comtois, son valet de chambre.

CHARLOTTE

Il n'y était donc pas non plus, Comtois ?

LOUISE

Personne, je te dis ; ni Comtois, ni monsieur Dubouloy, ni Roger.

CHARLOTTE

Mais on ne peut confier à un domestique...

LOUISE

Écris, donne une lettre, et recommande expressément de ne la remettre qu'au valet de chambre, ou à l'un ou l'autre de ces deux messieurs.

CHARLOTTE

Oui ; mais je ne veux pas écrire ici, de peur d'être surprise... Je rentre chez moi, je m'enferme. Dans dix minutes, viens prendre ma lettre... Si le roi était ici par hasard, je n'aurais qu'à te la remettre ; tu saurais ce que cela veut dire.

LOUISE

Bien.

CHARLOTTE

Ah ! ma pauvre Louise, mon Dieu ! qui pouvait se douter de tout cela ?

LOUISE

Eh bien ! que fais-tu ? c'est ma mante que tu prends !

CHARLOTTE

Que veux-tu ? j'ai la tête perdue, moi !

(Charlotte sort.)

Scène III

Louise, puis un valet.

LOUISE

Oui, elle a bien raison de dire : Qui est-ce qui pouvait se douter de tout cela ? Un roi qu'on croit amoureux de madame des Ursins, et qui s'enflamme comme un volcan pour une autre... Elle est charmante, Charlotte, de rejeter tout cela sur moi, et de me dire qu'il faut que je la tire de là... Voyons, si...

UN VALET

Monsieur Dubouloy.

LOUISE

Monsieur Dubouloy ?

LE VALET

Oui, madame.

LOUISE

Faites entrer. (Le valet sort.) Eh bien, voilà ce que nous cherchions ! Je ne sais pas, moi, pourquoi on doute toujours de la Providence.

Scène IV

Louise, Dubouloy.

DUBOULOY

Permettez, madame, que malgré l'interdit lancé contre nous...

LOUISE

Vous êtes seul ?

DUBOULOY

Parfaitement seul.

LOUISE

Monsieur de Saint-Hérem ?...

DUBOULOY

Je venais vous parler pour lui.

LOUISE

Vous venez de sa part ?

DUBOULOY

Non, de la mienne.

LOUISE

Où est-il ?

DUBOULOY

Je n'en sais rien.

LOUISE

Que fait-il ?

DUBOULOY

Si vous pouviez me le dire, vous m'obligeriez beaucoup.

LOUISE

Tenez, monsieur Dubouloy, voyons, nous n'avons pas de temps à perdre, entendons-nous.

DUBOULOY

Je ne demande pas mieux.

LOUISE

Parlez, que veniez-vous faire ici ?

DUBOULOY

Je venais conjurer madame de Saint-Hérem de montrer un peu moins de cruauté envers mon malheureux ami, qui est rentré presque fou.

LOUISE

Vous l'avez donc revu depuis sa visite ici ?

DUBOULOY

Un instant ; mais cet instant m'a suffi pour tout apprendre. Il paraît que la porte lui a été refusée.

LOUISE

Le roi était là, et madame de Saint-Hérem a craint...

DUBOULOY

Justement, et voilà ce qui l'a exaspéré !

LOUISE

Ah ! mon Dieu ! mais il est donc ?...

DUBOULOY

Il est furieux.

LOUISE

Et vous n'avez pu le calmer ?

DUBOULOY

Merci ! aux premiers mots que je lui ai dits, il m'a envoyé très-loin... puis il a pris ses pistolets.

LOUISE

Ses pistolets ! mon Dieu !...

DUBOULOY

Et il est sorti comme un désespéré.

LOUISE

Mais il fallait le suivre.

DUBOULOY

Je l'ai voulu.

LOUISE

Eh bien ?

DUBOULOY

Il s'y est opposé.

LOUISE

Et il ne vous a rien dit en partant ?

DUBOULOY

Il m'a dit de me tenir prêt pour ce soir.

LOUISE

À quoi ?

DUBOULOY

C'est ce que je lui ai demandé, il m'a répondu à tout.

LOUISE

Ô mon Dieu ! monsieur Dubouloy ! mon cher monsieur

Dubouloy !...

DUBOULOY

Madame...

LOUISE

Il faut que vous retrouviez monsieur de Saint-Hérem.

DUBOULOY

C'est inutile, si je ne lui porte pas l'autorisation que, de mon propre mouvement, et pour éviter les plus grands malheurs, je venais solliciter.

LOUISE

Mais justement, cette autorisation lui est accordée. Dites-lui qu'il peut revenir, qu'il revienne, qu'on l'attend.

DUBOULOY

Comment ?

LOUISE

Oui, oui, toutes les portes lui sont ouvertes.

DUBOULOY

Vraiment ?

LOUISE

Comme à vous, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY

Merci pour lui, madame ; merci. Alors, si je le rencontre...

LOUISE

Ramenez-le de gré ou de force.

DUBOULOY

On vous le ramènera.

LOUISE

Alors, vous répondez de tout ?

DUBOULOY

Permettez...

LOUISE

Pardon, j'en use sans façons avec vous ; mais je cours annoncer à Charlotte que je vous ai vu, et que vous allez vous mettre en quête de monsieur de Saint-Hérem.

(Elle sort en courant.)

Scène V
Dubouloy, seul, puis Roger.

DUBOULOY

Un instant, un instant, je réponds de tout. Je n'ai pas dit un mot de cela, moi... J'ai dit que je le rattraperais probablement, et que je le ramènerais peut-être. Et encore, le ramener... il faudrait pour cela retourner à l'hôtel ; et cet officier qui l'attend de la part du roi... tout cela m'inquiète. (On soulève la jalousie.) – Qu'est-ce que cela ?

ROGER

Dubouloy !

DUBOULOY

Ah ! mon ami, c'est toi, toi ici ?

ROGER

Oui. Sommes-nous seuls ?

DUBOULOY

Tout à fait seuls.

ROGER

Ces dames...

DUBOULOY

Là-bas, dans l'autre appartement.

ROGER

Bien. Le moment est venu où j'ai besoin de toi ; il faut que tu m'aides.

DUBOULOY

Mais attends donc que je te dise...

ROGER

Silence ! je n'ai qu'un instant. Elles peuvent revenir, et si l'une ou l'autre m'aperçoit, tout serait perdu !

DUBOULOY

Mais au contraire, tout serait...

ROGER

Tais-toi, il y a une voiture attelée dans la ruelle, derrière le jardin ; les murs sont bas, j'ai sauté par-dessus. Ce soir j'enlève

Charlotte.

DUBOULOY

Inutile d'enlever, mon ami, inutile.

ROGER

Comment cela ?

DUBOULOY

Mais on se repent, on ne demande pas mieux que de te recevoir... on t'ouvre les portes ; entre et prends un fauteuil ; tu es ici comme chez toi.

ROGER

Se pourrait-il ?

DUBOULOY

Oui, mon cher.

ROGER

Chut ! Quel est ce bruit ?

DUBOULOY, regardant par une fenêtre

Une voiture... le roi en descend.

ROGER

Le roi !... et tu m'as dit qu'on se repentait... que je pouvais rester... On s'est donc imaginé que je jouerais le rôle de mari complaisant !... Eh bien, oui, je reste... Et c'est toi qui prépares tout !

DUBOULOY

Ainsi ?...

ROGER

Ainsi mon projet subsiste... À minuit entre dans le jardin ; tu frappes trois coups dans les mains, et nous enlevons.

DUBOULOY

Pardon, mon ami ; tu enlèves, toi, mais entendons-nous bien auparavant... Je ne consens à t'aider à enlever qu'à la condition que je n'enlève pas, moi. C'est à prendre ou à laisser.

ROGER

Bien, bien.

DUBOULOY

Voici le roi

ROGER

Où me cacher... Ah ! ce cabinet... À merveille, je ne perdrai pas un mot de tout ce qui se dira...

LE VALET, annonçant

Monsieur le comte de Mauléon.

DUBOULOY

Mais va donc, malheureux !

(Saint-Hérem entre dans le cabinet,
Dubouloy revient sur le devant de la scène.)

Scène VI

Dubouloy, le roi, le valet.

LE VALET

Je vais prévenir ces dames que monsieur le comte...

LE ROI

Très-bien, très-bien ; d'ailleurs vous me laissez une excellente compagnie.

DUBOULOY

Sire, Votre Majesté est véritablement trop bonne.

LE ROI

Non, d'honneur ; je suis enchanté de vous rencontrer, monsieur Dubouloy ; je voulais envoyer chez vous.

DUBOULOY

Chez moi ! (À part.) Diable !

LE ROI

Comme chez Saint-Hérem, votre ami...

DUBOULOY

Mon ami ? Oh ! oh ! depuis quelques jours nous sommes en froid... nous nous voyons beaucoup moins.

LE ROI

Oui. J'avais aussi une nouvelle à vous annoncer... mais j'ai réfléchi... c'est une autre personne qui se chargera de vous l'apporter...

DUBOULOY, à part

C'est cela, en rentrant chez moi, je trouverai aussi quelque

officier, ou plutôt, comme on ne se gêne pas avec moi, un simple sergent !...

LE ROI

Vous disiez ?

DUBOULOY

Rien, sire ; je disais que j'étais on ne peut plus reconnaissant.
(À part.) Saint-Hérem a raison, il n'y a qu'une prompte fuite...

Scène VII

Les mêmes, Louise.

LOUISE

Oh ! sire, j'espère que Votre Majesté m'excusera...

LE ROI

Comment donc ! mais j'ai trouvé monsieur Dubouloy qui m'a fait à merveille les honneurs de la maison... Je vous félicite, madame, il me paraît qu'un heureux rapprochement...

LOUISE

Plaît-il, sire ?

DUBOULOY

Sire, avec le congé de Votre Majesté...

LE ROI

Faites, monsieur, faites.

LOUISE

Monsieur...

DUBOULOY, sortant

Madame...

Scène VIII

Louise, le roi.

LE ROI

Mais il me semble que c'est un traité de paix plus difficile à conclure que celui des Pyrénées !

LOUISE

Oh ! ne m'en parlez pas, sire, c'est de l'aversion...

LE ROI

Que je me suis chargé déjà de changer en reconnaissance...
Tenez, madame.

LOUISE

Qu'est-ce que cela ?

LE ROI

Vous le verrez en allant dire à madame de Saint-Hérem que je
l'attends.

LOUISE

La voilà, sire.

Scène IX

Les mêmes, Charlotte.

CHARLOTTE

Votre Majesté me pardonnera si j'ai tardé...

LE ROI

Comment donc, madame ! vous savez bien que ce n'est point
le roi qui vient chez vous... mais le plus dévoué et le plus obéis-
sant de vos serviteurs.

CHARLOTTE

Vous permettez que je dise un mot à Louise ?

LE ROI

Oh ! faites, madame.

CHARLOTTE, bas

Voilà la lettre.

LOUISE, bas aussi

Mais puisque j'ai vu monsieur Dubouloy.

CHARLOTTE

N'importe, deux personnes ont plus de chance de le rencontrer
qu'une seule, va...

LOUISE

Mais tu m'avais dit que si le roi...

CHARLOTTE

Maintenant je ne le crains plus, va.
(Louise sort.)

LE ROI, à part

Elle la renvoie ! très-bien !

Scène X

Charlotte, le roi.

LE ROI

Ah ! madame, vous allez au-devant de mes vœux. Si vous saviez combien j'ai désiré ce moment où je me trouve enfin seul avec vous... combien je l'ai attendu avec impatience !

CHARLOTTE

Pardon, sire, mais vous vous méprenez...

LE ROI

Eh bien ! laissez-moi ma méprise si c'en est une, puisque cette méprise fait mon bonheur... si vous ne m'aimez pas, laissez-moi croire que vous m'aimez... si je me trompe, éclairez-moi le plus tard possible... En attendant, mes jours d'erreur auront été des jours de joie... Oui, madame, oh ! ne vous y trompez pas... ce n'est pas un sentiment passager, ce n'est pas un caprice d'un instant que vous avez éveillé dans mon cœur, non, c'est un amour profond, durable, éternel... je le sens là... Oh ! tenez, je vous aime pour la vie.

CHARLOTTE

Sire !

LE ROI

Oui, pour la vie... Personne ne partagera mon amour, comme personne ne partagera votre puissance, et tandis que seul je supporterai le poids du sceptre et de la couronne... ce sera vous qui commanderez, ce sera vous qui serez la seule, la véritable reine !

CHARLOTTE

Oui, sire, oui, je conçois qu'il y ait des femmes pour lesquelles un pareil avenir soit une séduction...

LE ROI

Eh bien ! dites un mot, madame, et cet avenir, c'est le vôtre.

CHARLOTTE

Mais ce mot, sire, en supposant qu'il soit dans mon cœur, un

obstacle puissant l'empêchera toujours de s'échapper de mes lèvres.

LE ROI

Cet obstacle, quel est-il ? Parlez, et s'il est au pouvoir d'un homme de le combattre, s'il est dans la puissance d'un roi de le vaincre...

CHARLOTTE

Vous ne devinez pas, sire, que toute libre que je suis, la présence de certaine personne à Madrid serait pour moi un reproche...

LE ROI

Je suis heureux, madame, d'avoir été en quelque sorte au-devant de vos désirs... Un de mes officiers attend Saint-Hérem chez lui et doit me l'amener dès qu'il rentrera. Saint-Hérem partira...

CHARLOTTE

Un exil !

LE ROI

Oh ! non, rassurez-vous, madame... Une mission... Saint-Hérem quittera Madrid, mais en faisant envie au plus ambitieux de mes courtisans.

CHARLOTTE

Et Votre Majesté l'envoie...

LE ROI

À Séville, à Cadix, à Barcelone... Peu importe, pourvu qu'il parte, n'est-ce pas ?

CHARLOTTE

Oh ! sire, hors d'Espagne.

LE ROI

Hors d'Espagne !... Oh ! que cette impatience me rend heureux, madame... Mais croyez que je la partage, croyez que je la ressens plus vivement que vous encore, puisque je ne puis espérer m'entendre dire que je suis aimé que du moment où il sera parti... Oh ! il partira ce soir, ce soir, pour la Hollande.

CHARLOTTE

Mais, sans doute, il faut une décision du conseil, la signature d'un ministre ?

LE ROI, regardant autour de lui

Il faut, madame... il faut une plume, du papier, voilà tout.

CHARLOTTE, lui montrant une table

Sire !

LE ROI, écrivant

Oh ! Dieu merci, madame, il n'en est pas de nous comme de ces pauvres rois d'Angleterre, obligés de tout soumettre à leur parlement, et dont les ordres sont impuissants s'ils ne sont contre-signés d'un secrétaire d'État. Oh ! non ! madame ! non ! devant ce papier toutes les portes s'ouvriront, et quiconque le lira ne le lira que le chapeau à la main, car il est signé du roi.

CHARLOTTE

Maintenant, donnez-moi cet ordre, sire.

LE ROI

Pourquoi cet ordre à vous ?

CHARLOTTE

Vous ne comprenez pas. Monsieur de Saint-Hérem peut se présenter de nouveau chez moi ; il peut, comme ce matin, essayer de forcer la porte. Cet ordre contient pour lui l'injonction de partir à l'instant même ?

LE ROI

À l'instant.

CHARLOTTE

Je le lui fais remettre par Louise, par monsieur Dubouloy, par quelqu'un ; et devant cet ordre, il faut qu'il se courbe, qu'il s'humilie, il faut qu'il parte à l'instant même, sous peine de désobéir au roi ; et alors, s'il désobéit, Votre Majesté aura un motif d'employer la force pour me protéger.

LE ROI

Oh ! madame, il est donc vrai que vous m'aimez... il est donc vrai...

CHARLOTTE

Sire, je vous le répète, tant que monsieur de Saint-Hérem sera en Espagne, je n'ai rien dit, je ne puis rien dire... Il ne faudrait pas croire à ce que je dirais...

LE ROI

Oui. Mais dès qu'il se sera éloigné, dès qu'il aura quitté Madrid ?...

CHARLOTTE

Vous saurez, sire, quels étaient mes véritables sentiments, et j'espère que vous ne m'en estimerez pas moins pour les avoir si longtemps renfermés dans mon cœur. (Saluant.) Maintenant Votre Majesté permet...

LE ROI

Vous me quittez ?

CHARLOTTE

Monsieur de Saint-Hérem est toujours en Espagne, sire.

(Elle rentre. Au même moment, Saint-Hérem reparaît.)

LE ROI

Ah ! je suis le plus heureux des hommes !

ROGER, à part

À nous deux, maintenant.

LE ROI, se retournant

Saint-Hérem !

Scène XI

Le roi, Roger.

ROGER

Oui, sire, lui-même.

LE ROI, à part

Elle avait raison ; car il s'est bien hâté de revenir. (Haut.) Vous venez à propos, monsieur, j'allais vous faire chercher.

ROGER

Je suis heureux que le hasard épargne à Votre Majesté une si grande peine. Me voici, sire. Parlez, j'écoute. Que désirez-vous de moi ?

LE ROI

Vous m'avez plus d'une fois exprimé le regret de ne m'être agréable que comme compagnon de plaisir... Un roi n'est pas toujours maître de sa volonté... il me fallait une occasion, une circonstance... Cette mission que vous sollicitiez hier encore, je vous l'accorde maintenant.

ROGER

Maintenant, sire, il est trop tard.

LE ROI

Trop tard ?

ROGER

Oui, et je la refuse.

LE ROI

Comment ! quand vous-même, hier, au bal...

ROGER

C'est que j'ai pénétré certain secret qui pour le moment, sire, me force de rester à Madrid.

LE ROI

Et ce secret, quel est-il ? peut-on le savoir ?

ROGER

Oh ! parfaitement, sire.

LE ROI

Dites-le donc, monsieur.

ROGER

C'est qu'un grand seigneur... un très-grand seigneur de la cour du roi Philippe V aime la même femme que moi. Vous voyez que j'aurais fait un mauvais diplomate, puisque je joue à jeu découvert.

LE ROI

Et la femme aimée par ce grand seigneur, quelle est-elle ?

ROGER

Celle qui fut la mienne, sire.

LE ROI

Et que vous avez si cruellement abandonnée, monsieur. Ce grand seigneur, vous le voyez bien, ne fait que réparer votre

injustice.

ROGER

C'est un soin dont je me charge moi-même ; c'est plus que cela, sire, c'est un droit que je réclame et que je saurai défendre, fût-ce même...

LE ROI

Achevez...

ROGER

Même contre vous, sire.

LE ROI

Monsieur, savez-vous que vous manquez au respect que vous devez à votre roi ?

ROGER

Sire, je suis né en France, et je ne reconnais d'autre maître que Sa Majesté le roi Louis XIV.

LE ROI

Mais vous êtes en Espagne, monsieur, vous êtes à Madrid, dans mon royaume, ne l'oubliez pas.

ROGER

Alors, sire, je suis votre hôte, et c'est vous qui, en abusant de votre pouvoir, manquez à l'hospitalité que vous m'avez offerte.

LE ROI

Sortez, monsieur, sortez !

ROGER

Sire ! votre aïeul Henri IV aurait dit : *Sortons*.

LE ROI

C'est bien, monsieur ! Dans un quart d'heure vous aurez quitté Madrid, et dans trois jours l'Espagne.

ROGER

Et si je refuse d'obéir à cet ordre ?

LE ROI

Dans vingt minutes vous serez conduit à la forteresse.

(Il sort.)

ROGER

Eh bien ! Votre Majesté saura où me faire arrêter, alors ; je

reste ici ; j'attends.

Scène XII
Roger, puis Charlotte.

ROGER

Oui, oui, ici, sous ses yeux ; nous verrons jusqu'où elle poussera l'indifférence ! nous verrons... (Charlotte paraît.) Ah ! venez, madame, venez.

CHARLOTTE

Ah ! monsieur, vous voilà, enfin !

ROGER

Oui, me voilà ; mais soyez heureuse, je ne vous laisserai plus de mes instances ; je ne vous fatiguerai plus de mes poursuites : vous allez être débarrassée de moi.

CHARLOTTE

Débarrassée de vous... Oh ! mais attendez donc avant de m'accuser...

ROGER

Oh ! madame, votre esprit a mesuré d'un coup toutes les difficultés. Le mariage vous liait, brisé ; le mari vous importunait, chassé... La même ville, le même royaume ne pouvaient voir votre élévation et sa honte... Exilé !...

CHARLOTTE

Mais non, ce n'est point un exil, c'est une mission.

ROGER

Que j'ai refusée, madame.

CHARLOTTE

Malheureux !

ROGER

Oh ! mais attendez... ce n'est pas tout. Alors, le roi a insisté, et moi, j'ai provoqué, j'ai insulté le roi !

CHARLOTTE

Provoqué, insulté le roi ! Alors, monsieur, sans perdre un instant, une minute, une seconde, il faut partir.

ROGER

Fuir ! quitter Madrid... Vous quitter ?

CHARLOTTE

Non ; mais fuir ensemble.

ROGER

Que dites-vous ?...

CHARLOTTE

Je dis que c'est moi, monsieur, qui, pour mettre vos jours à l'abri, ai sollicité cette mission du roi ; je dis que vous une fois hors d'Espagne, nulle puissance humaine ne m'eût retenue et que j'eusse été vous rejoindre, fût-ce au bout du monde ! Je dis que cette rupture était une feinte, ce bref de Rome un mensonge, mon indifférence un calcul. Je suis toujours votre femme, je vous aime, je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais que vous, et comme le devoir d'une femme qui aime son mari est de le suivre partout, même en exil, je suis prête à vous suivre. Prenez-moi donc, monsieur, et emmenez-moi où vous voudrez. Me voilà, monsieur, me voilà !

ROGER

Oh ! laissez-moi vous demander pardon à genoux !... Maintenant, vienne le roi, je l'attends, je le brave. Je suis aimé ! je suis aimé !...

CHARLOTTE

Oh ! j'espère qu'il pardonnera. Une plus longue dissimulation m'était impossible. Je lui ai écrit, je lui ai tout avoué ; j'ai fait un appel à son cœur, à sa générosité. Comme il sortait d'ici ma lettre lui a été remise...

Scène XIII

Les mêmes, Dubouloy.

DUBOULOY, entrant par la fenêtre

Eh bien ! mon ami, tu es donc sourd ? depuis une heure je fais le signal convenu, et tu ne réponds pas.

ROGER

Oh ! Dubouloy ! elle m'aime !... elle m'aime !... elle m'a tou-

jours aimé !

DUBOULOY

Alors il paraît que l'enlèvement se fera sans difficulté.

CHARLOTTE

Comment ?

ROGER

Oui, j'avais pénétré ici dans l'intention de vous enlever. Une voiture est là dans la ruelle.

CHARLOTTE

Alors, alors partons...

Scène XIV

Les mêmes, Louise.

LOUISE

Charlotte ! Charlotte ! oh ! mon Dieu !

CHARLOTTE

Qu'as-tu ?

LOUISE

Des alguazils, des soldats, toutes les issues gardées...

CHARLOTTE

Que faire ?... Fuyons !

DUBOULOY, indiquant la fenêtre

Par ici...

ROGER

Il n'est plus temps !

Scène XV

Les mêmes, un officier, soldats.

L'OFFICIER

Lequel des deux, messieurs, est le vicomte de Saint-Hérem ?

ROGER

C'est moi, monsieur.

L'OFFICIER

J'ai reçu l'ordre de m'assurer de votre personne.

ROGER

Il suffit.

CHARLOTTE, à l'officier

Un instant, monsieur, attendez ; de qui est l'ordre que vous avez ?

L'OFFICIER

De l'alcade mayor, madame.

CHARLOTTE

Cet ordre est nul ; en voici un de Sa Majesté, qui prescrit à monsieur de Saint-Hérem de partir sur-le-champ pour La Haye.

L'OFFICIER

Il m'est enjoint, madame, de retirer cet ordre de vos mains. (Mouvement général.) Et de vous remettre celui-ci.

CHARLOTTE

Du roi ! (Elle lit.) « Après avoir trahi tous ses devoirs d'époux, après avoir manqué au respect qu'il devait à une tête couronnée, monsieur de Saint-Hérem peut et doit s'attendre à une justice prompte et à une punition terrible ! » (S'interrompant.) Ah ! mon Dieu ! « Mais le châtiment atteindrait une personne qui, elle aussi, fut offensée par lui, et cependant a demandé sa grâce ; pour elle, pour elle seule, qu'il soit donc fait comme elle le désire ; mais que monsieur et madame de Saint-Hérem quittent à l'instant même l'Espagne, et que l'officier chargé de cet ordre les conduise jusqu'à la frontière... L'ami oublie, le roi pardonne ! – MOI, LE ROI. »

CHARLOTTE

Oh ! je le savais bien !... (À l'officier.) Nous vous suivons, monsieur, nous partons... Viens, Louise, viens.

DUBOULOY

Un instant, un instant. La voiture ne contient que trois places, ainsi, madame...

LOUISE

J'en suis vraiment désolée ! Moi aussi j'avais hâte de remettre moi-même à votre père...

DUBOULOY

À mon père ?

LOUISE

Ce brevet de baron.

DUBOULOY

Un brevet de baron pour moi ?

LOUISE

Pour vous !... mais puisque...

(Elle s'apprête à le déchirer.)

DUBOULOY

Diable ! c'est bien différent... attendez...

LOUISE

Il n'y a place que pour trois ?

DUBOULOY

Je peux monter sur le siège.

POSTFACE

Paris, le 23 juillet 1843.

Cher monsieur Janin,

Vous le savez, car j'eus l'honneur de vous l'écrire à l'époque où fut joué *Antony*, j'ai pris la saine habitude de ne jamais lire les journaux qui rendent compte de mes ouvrages ; mais, heureusement ou malheureusement, j'ai de bons amis qui les lisent pour moi, et qui, en vertu de cet axiome napoléonien : « Éveillez-moi pour les mauvaises nouvelles seulement ; quant aux bonnes, il sera toujours temps de me les apprendre », s'empresseraient, je crois, de m'éveiller à deux heures du matin pour m'annoncer qu'il vient de paraître un feuilleton de vous.

Or, le soir même du jour où votre article sur *les Demoiselles de Saint-Cyr* avait paru, je fus averti de cet événement par trois ou quatre de mes amis, qui m'invitèrent fort à le lire. — Vous comprendrez leurs instances, vous qui comprenez si bien toutes choses ; elles leur étaient une occasion de me dire du mal de vous, en m'apprenant que vous disiez du mal de moi. C'est une charmante invention que celle des amis —, n'est-ce pas, cher monsieur Janin ?

D'abord je ne voulus pas les croire, le jeudi n'étant pas le jour de vos exécutions hebdomadaires ; j'avoue même qu'en faisant passer ma pièce le mardi, j'avais un peu compté sur le long intervalle qui devait s'écouler entre ma première représentation et l'analyse que vous êtes chargé d'en faire. Pendant ces cinq jours, pensé-je, le succès se consoliderait. Vous l'avez pensé comme moi, méchant que vous êtes, et vous avez voulu mordre la lime avant qu'elle fût trempée. Ah ! que j'étais un grand niais de ne pas prévoir que mon *ami* Armand Bertin, à défaut du feuilleton, où *les Mystères de Paris* ne vous laissaient pas de place, vous ouvrirait à deux battants la colonne des *variétés* !

Sur l'invitation pressante de mes amis, je me décidai donc à lire votre feuilleton. Mais une difficulté se présentait : je ne

reçois pas le *Journal des Débats* ; j'ai la haine des cabinets littéraires ; pas une des personnes présentes n'avait sur elle le numéro du jour. Je résolus de l'acheter : heureusement le *Journal des Débats* est un journal qui se vend ; je n'avais pas fait quatre pas dans le jardin du Palais-Royal, que j'avais mon affaire.

Je m'enfermai dans le cabinet de M. le commissaire royal, et je lus les trois colonnes un quart que vous m'avez fait l'honneur de me consacrer.

Vous comprenez bien, cher monsieur Janin, que si je me livrai à une occupation si fort en dehors de mes habitudes, ce n'était ni pour mon instruction ni pour mon amusement. Je vous connais de longue date et je sais avec quelle merveilleuse légèreté vous portez vos jugements. J'espérais donc trouver dans celui que vous veniez de rendre contre moi quelques-unes de ces balourdises historiques, quelques-unes de ces erreurs d'analyse, quelques-uns de ces paradoxes sociaux qui ont fait de vous le critique le plus plaisant de Paris. Je ne m'étais pas trompé, et je fus servi à souhait. Heureux abonnés que les abonnés du *Journal des Débats*, qui, au lieu d'un feuilleton auquel ils s'attendaient, vont en avoir deux, car je présume que cette fois-ci vous m'honorerez d'une réponse.

Puis, je vous l'avoue, je voudrais mettre ce genre de discussion à la mode. Tout accusé a droit de défense. Les auteurs seuls, pourquoi ? je n'en sais rien, ont renoncé à ce droit. Voyez donc comme ce serait curieux pour l'histoire de l'art et amusant pour celle de l'esprit, si Corneille, Racine et Molière eussent répondu aux Janin de leur époque comme je réponds au Fréron de nos jours. Bien entendu que je sais et que je reconnais la distance qui sépare les critiques et les poètes de ce temps, des critiques et des poètes du nôtre.

Commençons par le commencement : Vous déplorez dans le *proæmium* de votre article – le mot est de vous ; je ne suis pas assez savant, moi, pour me servir de pareils mots –, vous déplorez, dis-je, la stérilité d'invention, d'idée et d'esprit, qui va

amener tout bonnement la fermeture des théâtres. Il y a longtemps que cette stérilité vous touche, vous tourmente, vous poursuit ; je le sais et j'en possède la preuve. En 1832, déjà, rappelez-vous-le bien, sans doute agité de ce même sentiment de l'impuissance générale, et honteux de ce qu'il ne se produisait rien de grand dans notre époque, vous résolûtes de vous mettre à l'œuvre, et de joindre l'exemple au précepte, en nous montrant, à nous autres auteurs dramatiques, comment les critiques, quand ils s'en mêlent, font des drames et des comédies. Ah ! vous savez déjà ce que je veux dire, n'est-ce pas, cher monsieur Janin ? vous devinez qu'il est question *de certain drame* qui a fait grand bruit dans son temps.

L'histoire de *ce certain drame* a été tant battue, débattue et rebattue, que je n'en soufflerais pas le mot, si ce n'était une occasion de faire connaître l'intention que vous avez eue de faire une bonne action. Les bonnes actions sont rares, et c'est à leur propos qu'on a dit que l'intention était réputée pour le fait. J'espère donc que mes lecteurs me passeront ce rabâchage, ne fût-ce aussi qu'en faveur de l'intention.

Vous demeuriez alors rue Madame ; vous habitiez une jolie petite mansarde donnant sur un beau jardin ; vous étiez l'ami, le commensal du directeur de l'Odéon ; je vous voyais là quelquefois entre l'homme le plus spirituel de Paris et une des plus belles femmes du monde, riant, causant, bavardant, avec cette verve qui vous caractérise : libre chez eux comme si vous étiez chez vous ; n'est-ce pas que c'étaient de bons jours et de belles soirées ? n'est-ce pas que plus d'une fois, dans votre splendide appartement de la rue de Tournon, vous vous êtes écrié, comme Sophie Arnould : « Oh ! le bon temps que celui où j'étais si malheureux ! »

Aussi à cette époque dont je parle, n'était-ce pas vous qui vous plaigniez : c'était votre hôte qui se plaignait ; c'était lui qui demandait une de ces œuvres fortes, puissantes, caractérisées, qui ébranlent une capitale, qui remuent une génération, qui symboli-

sent une époque. Les hommes qui produisent de pareilles œuvres sont rares, et il faut, quand on en a besoin, se donner la peine de courir après eux. Aussi M. Harel prit-il sa lanterne, et, nouveau Diogène, se mit-il en quête de celui qui devait être son sauveur ; il courut longtemps par les rues de Paris, son falot à la main ; toutes ses courses furent inutiles. Que voulez-vous, cher monsieur Janin, le siècle tournait déjà à la stérilité dont vous vous plaignez si amèrement aujourd'hui. Le pauvre directeur commençait donc à se désespérer, lorsque tout à coup il eut cette lumineuse idée, qu'il avait été chercher bien loin ce qui était bien près ; il courut où il savait vous trouver, vous examina avec sa lanterne, en commençant par les pieds et en finissant par la tête, puis arrivé là, il découvrit sur votre visage une ligne dramatique si légère, qu'il fallait tout son esprit pour la découvrir, et il s'écria plein de joie : « Voilà mon homme ! »

Vous rappelez-vous, cher monsieur Janin, l'histoire de cet amateur à qui Bériot demandait : — Jouez-vous du violon, monsieur ?... et qui lui répondit : — Je ne sais pas, je n'ai jamais essayé.

Eh bien, Harel vous adressa la même demande à propos du drame qu'il désirait ; je ne sais pas si vous eûtes la naïveté de lui faire la même réponse ; mais ce que je sais, c'est que vous vous mîtes à ce drame ; ce que je sais, c'est que vous y travaillâtes deux mois ; ce que je sais, c'est que vous écrivîtes trois cents pages ; ce que je sais, c'est que le pauvre directeur eut la patience de les lire, et qu'au bout de ces deux mois perdus, et qu'après ces trois cents pages écrites, je vis arriver un matin chez moi notre ami commun, tenant à la main sa lanterne plus allumée et plus brillante que jamais.

N'est-ce pas, cher monsieur Janin, l'aveu soit fait entre nous deux, n'est-ce pas que ce n'est pas chose facile que de faire un drame ?

Eh bien ! ce drame que vous n'aviez pas pu faire, je le fis, moi ; il eut même, si je compte juste, quelque chose comme

quatre cent quatre-vingts représentations. Il est vrai que dans ce drame, au compte de MM. Hugo et Rosier, qui ont collationné les deux manuscrits, il est resté deux cent trente mots de vous. Aussi je ne doute pas, cher monsieur Janin, que ce ne soit à ces deux cent trente mots qu'il ait dû son long et fructueux succès.

Pardon de m'être arrêté du premier coup et si longtemps dans le vestibule de notre *proæmium*. Mais, vraiment, la tentation était trop forte, et je n'ai pas pu y tenir. J'ai pourtant hâte de passer à l'analyse, car l'analyse, c'est votre fort ; et, véritablement, vous battre par votre faible est chose trop facile et trop peu méritoire. Vous connaissez le proverbe espagnol : « Il faut attaquer le taureau par les cornes. » Soyez tranquille, vous avez affaire à un matador qui sait son état, et vous ne perdrez rien pour attendre.

Cependant, quelque bonne volonté que j'aie de doubler le pas, il faut que je fasse encore deux petites haltes ; heureusement elles seront courtes : le temps de respirer et de reprendre haleine. Diable ! quand on a affaire à l'Hercule de la critique, il faut bien, comme le pauvre Antée, toucher de temps en temps la terre, ne fût-ce que du bout du pied.

Vous m'accusez d'avoir, dans le *Mariage sous Louis XV*, emprunté la scène du miroir à Marivaux. Ai-je jamais renoncé au droit consacré par Molière, ce roi du théâtre, de prendre mon bien où je le trouve ? Non, que je sache. Seulement, Molière ne s'inquiétait pas même si les auteurs étaient morts ou vivants, il prenait à Cyrano de Bergerac l'adorable plaisanterie de la galère, et c'était, comme le disait Shakspeare, à qui cinquante ans auparavant on faisait le même reproche de piller je ne sais quel autre auteur : – c'était une fille qu'il tirait de la mauvaise compagnie pour la faire passer dans la bonne.

Puis voilà qu'après avoir réclamé pour Marivaux, vous réclamez pour Boccace ; cette fois, il est vrai, la réclamation est plus grave. À Marivaux, je n'avais pris qu'une scène du *Mariage sous Louis XV* ; à Boccace, j'ai pris la comédie tout entière des *Demoiselles de Saint-Cyr*.

Il s'agit de Gillette de Narbonne – je copie textuellement votre accusation, cher monsieur Janin –, et j'ai mes raisons pour cela, comme vous allez voir. – Nous autres auteurs dramatiques, nous ne faisons rien inutilement, et nous avons l'habitude de préparer nos effets. Attention !

Il s'agit donc « de Gillette de Narbonne, mariée au comte de Roussillon, qui l'abandonne le jour même de ses noces, et qui cependant a deux fils de sa femme, qu'il finit par reconnaître pour sa femme chérie et légitime. – Écoutez, nous y voilà. – *Hebbene due figliuli perche egli Havutala cara per moglie la tiene.* »

Voyons, cher monsieur Janin, vous qui savez déjà tant de choses, pourquoi essayer de faire croire aux neuf mille abonnés du *Journal des Débats*, et à moi par dessus le marché, pourquoi, dis-je, essayer de nous faire croire encore que vous savez l'italien, et que vous lisez tout couramment Boccace dans sa langue maternelle, tandis que vous le lisez dans une mauvaise traduction française, que pour cette solennelle occasion vous vous êtes fait retraduire en italien, par qui ? avouez que j'ai mis le doigt dessus, mauvais sujet, par quelque chanteuse de romances.

— Mais la preuve ? direz-vous.

La preuve, la voilà, cher monsieur Janin : c'est que vous avez fait dans cette phrase, qui se compose de onze mots en tout, trois fautes d'orthographe, rien que cela : voulez-vous que je vous les dise, car si vous les cherchiez vous-même, vous ne les trouveriez probablement pas. Il y a un *h* de trop à *hebbene* et un *h* de trop à *havutala*. Il est vrai qu'il y a un *o* de moins à *figliuli*. Maintenant faites de vos deux *h* un *o*, cela ne vous est pas difficile, à vous qui faites tout ce que vous voulez de la langue ; glissez cet *o* entre l'*u* et l'*i* de *figliuoli*, tenez, comme je le fais maintenant, et l'on n'aura plus qu'un reproche à vous adresser, c'est que la phrase en question que vous citez comme de Boccace, n'est pas de Boccace.

Voici la sienne.

E lei abbracciò, e bacciò, et per sua legittima moglie riconobbe, e quegli per suoi figliuoli.

Voyons, cher monsieur Janin, avez-vous cru sérieusement que Boccace avait si fort vieilli, que le moment était venu de le retraduire en italien ? en tout cas, permettez que je vous donne un conseil d'ami : si vous continuez cette œuvre si digne d'être encouragée par le ministère, faites revoir les épreuves par la même personne qui vous a déjà revu celle des mémoires de Benvenuto Cellini et du Voyage sentimental.

Puis, il y a encore une chose que je ne comprends pas. Comment, vous qui avez déjà eu tant de désagrément avec l'Italie, avez-vous été vous frotter à l'italien ? car, vous vous le rappelez, ce n'est pas votre première erreur à l'endroit de la Toscane, et surtout des Toscans ; vous avez marié Cosme I^{er} avec Bianca Capello¹ ; vous avez attribué à Rembrandt la Vision d'Ézéchiël du divin Sanzio d'Urbain² ; enfin vous avez fait honneur au doux Léonard de Vinci, des trois terribles Parques du terrible Michel Ange³ ; peut-être avez-vous oublié toutes ces bévues ; mais, je vous en réponds, les Florentins ne les ont pas oubliées.

Il y en a une surtout, cher monsieur Janin, qui a excité leur hilarité au plus haut point, et celle-là mérite une mention particulière. Vous racontez qu'en allant de Gênes à Lucques, vous avez eu les montagnes à droite et la mer à gauche⁴ ; c'était une si grande innovation en géographie, c'était un si grand bouleversement géologique, que tous les savants ultramontains s'en sont émus. Il y avait de quoi, vous en conviendrez. Depuis six mille ans, à peu près, que Dieu avait eu la fantaisie de créer le monde, les Italiens, de générations en générations, s'étaient habitués, en suivant le même chemin que vous avez fait, à voir, au contraire, les montagnes à gauche et la mer à droite. Mais, comme vous êtes

1. *Voyage en Italie*, page 145.

2. *Idem*, p. 171.

3. *Idem*, p. 172.

4. *Idem*, p. 71.

un grand maître et que vous écrivez toutes ces belles choses dans un journal qui a un grand poids, un jour ou l'autre, je n'en doute pas, la transposition sera universellement admise, et les Italiens reconnaîtront qu'ils sont dans leur tort.

Maintenant, passons à l'analyse.

« Au premier acte de cette très-profane comédie », pardon si je m'interromps encore, mais mon intention, je vous le jure, n'a jamais été de faire une comédie sacrée, « au premier acte de cette très-profane comédie, nous sommes, dites-vous, à Saint-Cyr. M. de Saint-Hérem, amoureux d'une pensionnaire, et ayant besoin d'un allié, appelle Dubouloy. — Oh ! hé ! Dubouloy, Dubouloy ! — et cet animal de Dubouloy, dites-vous, grimpe par la fenêtre. »

Pardon, cher monsieur Janin ; mais il m'avait semblé, à moi, qui ai mis la pièce en scène, que c'était par la porte qu'il entrait. Il est vrai qu'au moment où Dubouloy entrait par la porte, vous causiez dans le corridor, avec votre spirituel confrère M. Merle, lequel vous demandait si vous ne feriez pas bientôt une seconde édition de Barnave, édition d'autant plus attendue, qu'il y a longtemps que la préface seule, qui précédait ce beau roman historique qui vous a valu la croix, a fait épuiser jusqu'au dernier volume de la première.

Vous continuez, et vous passez du récit au dialogue. Saint-Hérem, dites-vous, n'a rien de plus pressé que de dire à Dubouloy :

— Part à deux ! J'ai à ma disposition deux demoiselles de Saint-Cyr : je te donne la petite.

— J'aimerais mieux la grande, répond Dubouloy.

— Tu es bien dégoûté, répond Saint-Hérem ; et d'ailleurs, ne vas-tu pas te marier ?

— Je me marie dans deux heures, s'écrie le manant en tirant sa montre.

— Je ne te demande qu'une heure vingt minutes, répond Saint-Hérem, et le tour est fait.

Pardon, encore une fois, cher monsieur Janin, mais vous

n'étiez pas sans doute rentré dans votre loge lorsque les événements que vous racontez se passaient sur la scène. Il en résulte que, n'ayant pas entendu mon dialogue, vous avez eu la générosité de me prêter le vôtre. Mais quand on prête aux gens, il faut avant tout savoir s'ils sont dans la disposition d'emprunter. Votre dialogue est plein de goût et d'esprit, je l'avoue ; mais puisque le mien est tout fait, autant vaut que je le garde. — La reconnaissance n'en subsiste pas moins, soyez-en bien sûr, d'autant plus grande, cher monsieur Janin, que vous tenez absolument à me faire l'aumône, à ce qu'il paraît. Un peu plus loin, vous dialoguez de nouveau ; cette fois-ci, c'est Louise qui parle.

— Ma foi, dit-elle, mon museau ne plaît pas à M. Dubouloy ; tant pis pour lui ! À son aise, je ne suis pas bien pressée, me voilà bien vêtue, bien logée, bon feu, bon gîte, bon carrosse ; pour le reste, le reste viendra en temps et lieu.

Cette prose est encore de vous, cher monsieur Janin ; permettez-moi d'en prévenir le public, qui pourrait aller au Théâtre-Français rien que pour entendre dire dans ma comédie cette jolie phrase, et qui, ne l'y trouvant pas, aurait le droit de se fâcher.

Mais ce qui vous blesse surtout, vous l'homme méticuleux par excellence, vous l'homme des faits, vous l'homme des dates, vous l'homme historique enfin, c'est que madame de Montbazon soit assez bonne femme pour remettre à un tiers des lettres de l'importance de celles qu'elle remet à Saint-Hérem. « *Certes, la dame* », je vous cite textuellement ; écoutez ceci, messieurs les lecteurs, et ne perdez pas, je vous en supplie, un mot de la citation. « *Certes, la dame*, dites-vous, *n'avait pas toute cette autorité-là quand le cardinal de Richelieu faisait trancher la tête à son beau-frère le chevalier de Rohan (1674). Il y a juste trente ans de cela, ce qui ne le rajeunit pas.* »

Gloire à vous, cher monsieur Janin ! Sur mon honneur, vous êtes un homme unique, inappréciable, inouï ! Voici qu'après avoir découvert qu'en allant de Gênes à Lucques, on a les mon-

tagnes à droite et la mer à gauche ; ce qui est, comme on peut s'en convaincre rien qu'en jetant les yeux sur la carte, une théorie géographique assez nouvelle, à moins qu'on ne voyage dans la voiture d'un grand seigneur et que l'on ne marche à reculons ; – voilà, dis-je que vous découvrez maintenant un fait historique pour le moins aussi miraculeux. C'est que le cardinal de Richelieu, trépassé le 4 décembre 1642, a fait trancher la tête au chevalier de Rohan, décapité devant la Bastille le 27 novembre 1674, c'est-à-dire trente-deux ans après qu'il eut été enterré. Quel abominable tyran que ce cardinal de Richelieu, et comme il laisse loin de lui le clément Tibère, dont les exécutions ne se prolongeaient que jusqu'au surlendemain de sa mort !

Je comprends, cher monsieur Janin, qu'un homme qui comme vous possède ses faits et ses dates sur le bout du doigt soit difficile en histoire ; qui sait beaucoup exige beaucoup, et malheur au plus habile élève de l'école de Chartes s'il vous tombait jamais sous la main : il apprendrait du même coup que Smyrne est une île, que Napoléon a débarqué sur le champ de bataille de Cannes, que le passage des Portes de Fer est une suite d'arcs de triomphe dressés par les Romains, que la Saône coule de Lyon à Saint-Étienne, votre patrie, que le Rhône passe à Marseille, que les lièvres se terrent, que les perdrix se branchent, et que la chasse à courre s'écrit chasse à *cours*. Toutes choses que vous avez imprimées dans ce même *Journal des Débats*, journal si littéraire, si savant et si sérieux, que ses lecteurs ne se sont pas aperçu jusqu'aujourd'hui que vous, le sceptique par excellence, que vous qui raillez la création tout entière, vous en êtes arrivé tout doucement à vous moquer de ses abonnés.

Continuons. Nous sommes au troisième acte, en Espagne, à la cour du roi Philippe V. Oh ! diable ! c'est ici que la critique va devenir sérieuse ; gare à moi !

Ici, cher monsieur Janin, vous vous attendiez, à ce qu'il paraît, à voir ce que vous n'avez pas vu et ce que, plus heureux que vous, avait vu le duc de Saint-Simon, c'est-à-dire un foi *fort*

courbé, fort rapetissé, le menton en avant, le visage fort allongé, les pieds tout droits qui se touchaient et qui se coupaient en marchant, et vous n'avez, dites-vous, rien aperçu de tout cela ?

Je comprends votre désappointement, et la vue d'un pareil roi était assez curieuse pour que vous me gardiez rancune de vous en avoir privé ; mais, outre que ce fut quelque dix années après l'époque où je mets mon roi en scène que le duc de Saint-Simon vit Philippe V dans ce piteux état, j'avoue que j'avais besoin pour la suite de ma comédie d'un prince assez allègre et assez bien portant pour donner de la jalousie à Saint-Hérem. Votre roi n'était point mon affaire, et en vertu de mes droits de dramaturge je m'en suis privé ; il vous reste donc tout entier, et si vous vouliez le prendre pour votre compte, je ne doute pas, cher monsieur Janin, qu'avec ce talent dramatique dont vous m'avez, comme je le disais à mes lecteurs, donné une si grande preuve en 1832, vous n'en fassiez le héros d'une charmante comédie.

Vous avez eu encore une autre espérance, car dans cette malencontreuse soirée toutes vos espérances ont été déçues ; c'était de voir à ce roi *courbé, rapetissé, le menton en avant*, etc., un premier ministre *blond, petit, gros, pansu, le visage rouge, avec deux petites mains collées sur son gros ventre*. Vous aimez les pendants, cher monsieur Janin, et je le comprends, cela fait bien sur une cheminée ou sur une console ; un vase isolé perd moitié de sa valeur ; et Geoffroi, votre prédécesseur, pensait sur ce point exactement comme vous ; mais s'il est facile de rassortir un vase ou un candélabre, il n'est pas si commode, croyez, de se procurer un magot dans le genre de celui que vous réclamez. Eh bien, voulez-vous que je vous l'avoue maintenant ? Le rôle était fait comme vous le désiriez ; malheureusement parmi les cinquante-trois sociétaires et pensionnaires du Théâtre-Français on n'a trouvé personne qui fût digne de le jouer. J'ai songé à Lepeintre jeune, on s'est empressé de lui faire des offres ; mais tout a été inutile. Cet entêté de Nestor Roqueplan – vous connaissez Nestor Roqueplan –, cet entêté de Nestor Roqueplan n'a

pas voulu le lâcher.

Mais ne pouvant pas voir votre roi *courbé et rapetissé*, votre premier ministre *blond, gros, petit et pansu*, vous espériez, dites-vous, « voir les courtisans *parcourir à genoux et à reculons je ne sais combien de carreaux* de velours, en disant, à chaque génuflexion : *A los pies à vuestra excellentia, pendant que la reine descendait de son trône, et se trouver encore à genoux et à la porte de l'appartement.* »

Certes, je ne doute pas, cher monsieur Janin, que dans un théâtre gymnastique les gracieux exercices indiqués par vous n'obtiennent un grand succès ; mais sur la scène française, au troisième acte d'une comédie assez gaie et assez vive jusque-là, vous l'avouez vous-même, au moment où l'intrigue a besoin de se nouer, peut-être une pareille mise en scène eût-elle fait longueur, sans compter, cher monsieur Janin, que ce beau velours et ce magnifique satin dont vous regrettez qu'on ait fait emploi, dans une si piètre occasion, en eussent été indignement froissés, qu'il eût fallu que mes acteurs changeassent de haut de chausses à chaque représentation, ou que tout au moins on leur remît des genouillères, dépense qui eût ruiné le pauvre costumier, au frais duquel les costumes se font. — Or, cher monsieur Janin, vous ne voudriez pas la ruine d'un honnête homme qui n'a commis d'autre crime que d'avoir fourni habit, veste et culotte à un roi qui n'était pas courbé, qui n'était pas rapetissé, et qui n'avait pas le menton assez en avant.

Mais ce n'est pas tout encore, peste ! et je n'en suis pas quitte de votre cours d'étiquette. Vous regrettez que la fête que donne M. le duc d'Anjou ne soit pas une *fête grave, empesée et toute selon le cérémonial espagnol*. Hélas ! si vous eussiez été dans la salle lors de l'exposition de ce malheureux troisième acte si critiquable, vous eussiez entendu le duc d'Anjou se plaindre amèrement de ces fêtes qui feraient votre bonheur à vous. C'est pour se reposer de ces bals espagnols qu'il donne un bal à la française. C'est parce que les murs lourds et massifs de l'Escorial

pèsent sur lui comme les parois d'un sépulcre, qu'il vient respirer l'air pur de Buen-Retiro, cette petite maison des rois de Madrid. Là, il l'a dit, il échappera enfin à l'étiquette ; mais vous ne l'avez pas entendu, cher monsieur Janin, car pendant qu'il le disait vous causiez dans le corridor avec votre spirituel confrère Charles Maurice, que vous félicitez sur sa justice, et qui vous louait sur votre impartialité.

Mais ce n'est pas le tout de m'attaquer sur mon manque de convenance, vous attaquez encore ce pauvre Théâtre-Français qui n'en peut mais. — Car lorsqu'à tort ou à raison, il me demande des comédies, il faut bien qu'il joue les comédie qu'il m'a demandées. *Nous ne comprenons pas*, dites-vous, *que le Théâtre-Français, qui doit avoir de la mémoire, ait fait si bon marché de l'étiquette de la cour d'Espagne ; cette étiquette est partout, dans toutes les histoires, et surtout dans les drames ; dans le Don Carlos de Schiller, — dans le Ruy-Blas de M. Victor Hugo, qui prend tant de peine pour vous expliquer le nombre et la position des personnages, les fauteuils, les chaises à dossier, les carreaux, les duègnes, toute la science de la camera mayor.*

D'abord, cher monsieur Janin, ni *Don Carlos* ni *Ruy-Blas* n'ont été joués sur la scène française. *Don Carlos* a été joué sur le théâtre de Weimar, je crois, et *Ruy-Blas* sur le théâtre de la Renaissance, j'en suis sûr. Vous citez bien encore la comédie de *la Reine d'Espagne, dans laquelle on apprenait qu'on grattait aux portes*, comédie qui a été jouée, elle, rue Richelieu ; mais comme malgré l'éminent talent de son auteur, l'un des hommes les plus spirituels du monde, cette comédie, absorbée par les mêmes détails que vous regrettez de ne pas trouver dans la mienne, n'a été jouée qu'une fois, et il y a de cela dix ou douze ans, il n'est pas étonnant que ce pauvre Théâtre-Français, qui n'a qu'un souffleur fort occupé depuis cette époque à souffler d'autres ouvrages, ait quelque peu oublié la leçon que lui a donnée celui-là.

Cependant, je vous l'avoue, malgré l'air goguenard que j'af-

fecte, l'un de vos trois reproches m'a été sensible, c'est celui de m'être laissé dépasser dans la science de l'étiquette par mon ami et confrère Victor Hugo. Certes, personne plus que moi n'aime et surtout n'admire notre grand poète, que ne pouvant mordre publiquement au *Journal des Débats* – vous le savez bien, la chose vous est interdite par autorité supérieure –, vous avez été si souvent attendre dans quelque feuilleton obscur de quelque petit journal ignoré, pour le mordillonner lorsqu'il passait, espérant que, s'il ne mourait pas de la blessure, il mourrait du venin. Ce reproche, dis-je, m'a été sensible, parce que j'avais cru, au contraire, trouver dans *Ruy-Blas* même que vous citez, une absence assez remarquable de l'étiquette. Oui, certes, les fauteuils sont à leur place, les chaises à dossier sont à leur numéro, les duègnes sont à leur poste ; ce qui n'empêche pas, cher monsieur Janin, que la reine Marie de Neubourg ne soit amoureuse, de qui ? d'un laquais ! Et qu'au cinquième acte, la fière Allemande ne se lève de son fauteuil ou de sa chaise à dossier, ne passe par-dessus ses carreaux et ne dépiste ses duègnes pour courir toute seule les rues de sa capitale et pour aller retrouver son amant dans la petite maison de don Salluste, chose, vous le savez bien, cher monsieur Janin – vous qui savez si bien l'étiquette de la cour de Madrid –, chose matériellement impossible à une reine d'Espagne. Ce qui n'empêche pas que le drame de *Ruy-Blas* ne soit un des plus beaux drames qui aient été faits depuis dix ans.

Maintenant, savez-vous ce qui a gâté le Théâtre-Français à l'endroit de l'étiquette ? Eh bien ! vous allez bondir ; – c'est l'habitude de jouer Corneille, Racine et Molière ; car n'avez-vous pas remarqué, cher monsieur Janin, que dans les tragédies et les comédies de ces grands maîtres, chacun entre et sort comme s'il était chez soi : Cinna chez Auguste, Osmin chez Acomat, tout Paris chez Célimène, et qu'il n'y a pas un esclave à la porte du palais de l'empereur, pas un eunuque à la porte du sultan, pas un laquais à la porte de la belle veuve, pour empêcher d'entrer ceux qui viennent leur faire visite ?

C'est que les grands maîtres, cher monsieur Janin, n'ont pas vu que l'art fût dans la manière dont salue un ambassadeur, fût dans la surveillance qu'exerce une duègne, fût dans la place qu'occupe un fauteuil. L'art est plus hautain que vous ne le faites. C'est un noble patricien de Rome, c'est un fier hidalgo de Castille, c'est un grand seigneur de France, et quand il trouve sur son chemin quelque pauvre et petite barrière plantée par un esclave, un eunuque ou un laquais, il la brise s'il en a le temps, ou passe par-dessus s'il est pressé.

Ah ! maintenant voilà que vous êtes pressé comme un patricien, comme un hidalgo, comme un grand seigneur, et que vous sautez par-dessus le quatrième acte. Mais tout le monde n'a pas des jambes de gentilhomme bonnes à franchir les barrières, cher monsieur Janin, et vous retombez dans ma comédie, au moment, dites-vous, où Charlotte annonce à *M. de Saint-Hérem qu'elle n'est plus sa femme, mais qu'elle veut être sa maîtresse et un peu celle du roi.*

Ce que c'est que de voir le mal partout ! personne dans la salle ne s'était aperçu de cette intention chez Charlotte ; mais vous êtes un critique si éclairé et si profond, que non-seulement rien de ce qui est dans la pièce ne vous échappe, mais encore que vous y voyez ce qui n'y est pas. Ce que c'est que d'être myope.

Mais ce n'est pas tout que d'être myope, vous êtes encore quelque peu sourd. Dans la scène du cinquième acte où le mari qui se croit outragé insulte le roi, vous avez entendu Saint-Hérem dire à Philippe : *Sortons !*

Vous n'avez entendu que ce seul mot, et encore vous l'avez entendu parce qu'en ce moment on ouvrait la porte d'une loge. Car en ce moment, cher monsieur Janin, je le sais bien, moi qui ne vous ai pas perdu de vue de toute la soirée, car en ce moment, dis-je, vous causiez dans le couloir avec votre spirituel confrère M. Rolle, lequel vous demandait si vous ne faisiez pas à l'occasion de votre mariage un petit feuilleton de bout de l'an.

Maintenant, cher monsieur Janin, je ne veux pas aller plus

loin que vous n'avez été vous-même, et comme vous en avez fini avec moi, je vais en finir avec vous. Oui, vous aviez raison quand, dans le charmant feuilleton que vous avez fait sur votre propre mort, vous annonciez que vous n'étiez pas trépassé ; quand vous rassuriez les amateurs de tours d'adresse, en leur promettant qu'ils vous verraient reparaître sur votre fil de fer. Oui, tous les lundis et quelquefois les jeudis, vous leur donnez le spectacle de vos souplesses et de vos équilibres. – Mais prenez garde, cher monsieur Janin, tout en continuant vos exercices acrobatiques, comme vous les appelez vous-mêmes, de toucher, du bout de votre balancier, ceux qui n'auraient qu'à toucher votre corde du bout du doigt pour vous faire rompre le cou.

Et maintenant, à ma première comédie, cher monsieur Janin, car je vous préviens que comme le Théâtre-Français l'attend, me fissiez-vous l'honneur de me répondre, je n'aurais plus, d'ici au jour de la représentation, un seul moment pour m'occuper de vous – avec la plume bien entendu. --

Je suis, cher monsieur Janin, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ALEX. DUMAS,
Auteur des *Demoiselles de Saint-Cyr*.

*
* *

Il est un point sur lequel, au reste, je m'empresse de reconnaître que j'ai été parfaitement d'accord, non-seulement avec le spirituel critique du *Journal des Débats*, mais encore avec tout le monde. C'est sur l'ensemble avec lequel cette comédie a été jouée au Théâtre-Français, qui reste, quoi qu'on en dise, pour la tragédie et la comédie, le premier théâtre du monde. Il est impossible de déployer plus de dignité, plus d'âme, plus d'aristocratie que ne l'a fait ma ravissante comtesse de Saint-Hérem ; il est impossible d'éparpiller plus de grâce d'esprit et de gentillesse

que ne l'a fait ma jolie baronne Dubouloy : ce n'était pas ainsi qu'étaient faites les pensionnaires de madame de Maintenon ; tant pis pour elles, voilà tout ce que je puis dire.

Quant à Firmin, il y a longtemps que, pour la première fois, je lui ai adressé mes remercements. Ma reconnaissance pour lui date de *Henri III* ; il y a juste quatorze ans de cela, et en quatorze ans, comme chacun le sait, les intérêts doublent le capital.

Merci aussi à Régnier, si franc, si jovial, si entêté ; il a fait du rôle de Dubouloy, le rôle dangereux de l'ouvrage, un type charmant de gentilhomme bourgeois et de bourgeois gentilhomme. Au reste, Dieu merci, le public a pris l'avance sur moi, et je ne lui traduis ici que ses applaudissements de chaque soir.

Mais le rôle véritablement sacrifié, le rôle qu'un comédien seul pouvait sauver, c'était celui de Philippe V. Brindeau s'en était chargé avec un peu de crainte et l'a joué avec beaucoup de talent. Il en résulte que de mauvais qu'il était, le rôle est devenu bon.

Au revoir donc, et à bientôt.